GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH
JUN 14 1899

6e Année. N° 11. 1er Juin 1899.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
★★★	*La Mission Marchand*	457
Marcelle Tinayre	*Hellé* (1re partie)	487
Baron de Barante	*Après la Révolution de Février.* — II	539
Émile Faguet	*Deux Morts*	569
Rudyard Kipling	*Nouvelles Aventures de Mowgli.* — II	587
Fr. Funck-Brentano	*Le Drame des Poisons* (Fin)	607
Général Izzet-Pacha	*Cinq jours à l'Armée russe*	635
Maurice Hamel	*Les Salons de 1899*	651

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1899

LIVRES NOUVEAUX

REFLETS SUR LA SOMBRE ROUTE, par **Pierre Loti.**

D'importantes parties de ce livre ont paru ici même, et nos lecteurs se rappellent encore ces « Impressions de théâtre », écrites par M. Pierre Loti après la première représentation, à l'Opéra-Comique, de l'*Ile du Rêve*, l'exquise mélodie en trois actes de M. Reynaldo Hahn. Plus récemment, ils ont aimé les pages si curieuses que l'auteur a tirées de notes anciennes prises par lui, au cours d'un voyage à bord de *la Flore*, quand il était tout jeune aspirant de marine ; il y a évoqué le souvenir lointain d'une escale à l'île de Pâques, « cette île mystérieuse et isolée, au milieu du grand Océan, dans une région où l'on ne passe jamais ». Le volume contient beaucoup d'autres petits chefs-d'œuvre. M. Pierre Loti excelle, en quelques pages, à ressusciter toute la douceur, toute la tristesse, tout le charme complexe d'une impression : on sent que les paysages qu'il décrit ont véritablement fait partie de lui-même. On aura aussi plaisir à retrouver dans ce volume quelques nouveaux *Chiens et Chats*. M. Pierre Loti n'a pas seulement le don si rare de nous intéresser à la vie lente et mystérieuse d'un décor, il sait à merveille surprendre et noter l'imprévu d'une attitude, la grâce mobile d'un geste ou d'un sourire, ce qui passe, comme ce qui demeure. Son talent si souple et si divers est aussi capable d'observation spirituelle et minutieuse que de poésie et de rêve.

LES SONNETS DE PÉTRARQUE A LAURE, traduction nouvelle avec introduction et notes, par **Fernand Brisset.**

L'occasion est belle de relire, en cette traduction élégante et précise, les admirables sonnets de Pétrarque. Aucune œuvre ne contient plus d'amour, plus d'adoration respectueuse, plus d'emportement passionné, et plus de fidèle désespoir. Çà et là, des phrases reviennent, presque les mêmes, comme des refrains familiers et plaintifs ; et puis, de nouveau, l'imagination et le cœur du poète découvrent en eux l'offrande imprévue de pensées et de mots adorables, toute une réserve qui ne s'épuise pas. Pétrarque a aimé, pour tous les amants : il n'est pas dans l'amour d'extases possibles qu'il n'ait faites un peu siennes, de tendresses qu'il n'ait pleinement ressenties et, d'avance, exprimées. Un mot, un sourire, un regard, tout lui fut grave ; son désir a créé de la beauté ; le poète s'est prosterné jusqu'à la fin devant une idole que lui-même avait faite divine. Pétrarque a aimé, parce qu'il l'a voulu : c'est en lui seulement qu'il adorait. Il a possédé de sa maîtresse plus qu'elle-même n'aurait pu lui donner ; et, quand elle fut morte, il semble parfois l'avoir compris. Qu'importe Laure ! Dans ce livre d'amour, on ne trouve que l'âme de Pétrarque.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DU JAPON, par **le marquis de la Mazelière.**

« D'après une opinion répandue, les Japonais auraient toujours imité : dans leurs arts, leurs coutumes, leurs idées morales, rien ne serait original. D'où la conséquence que nos lois empruntées sans discernement désorganiseront une société fondée sur des principes différents. » C'est pour réagir contre cette opinion que le marquis de la Mazelière a écrit ce livre, dont nos lecteurs connaissent un important résumé. Des institutions actuelles du Japon la forme seule est européenne ; et l'on en retrouve l'origine en des institutions purement japonaises. On pourra aisément s'en convaincre par la lecture de cet essai. L'auteur ne s'est point proposé de nous raconter, règne par règne, toute l'histoire du Japon ; mais il a su partout, aux périodes importantes, exposer l'état général de la société, des mœurs, des arts et de la littérature.

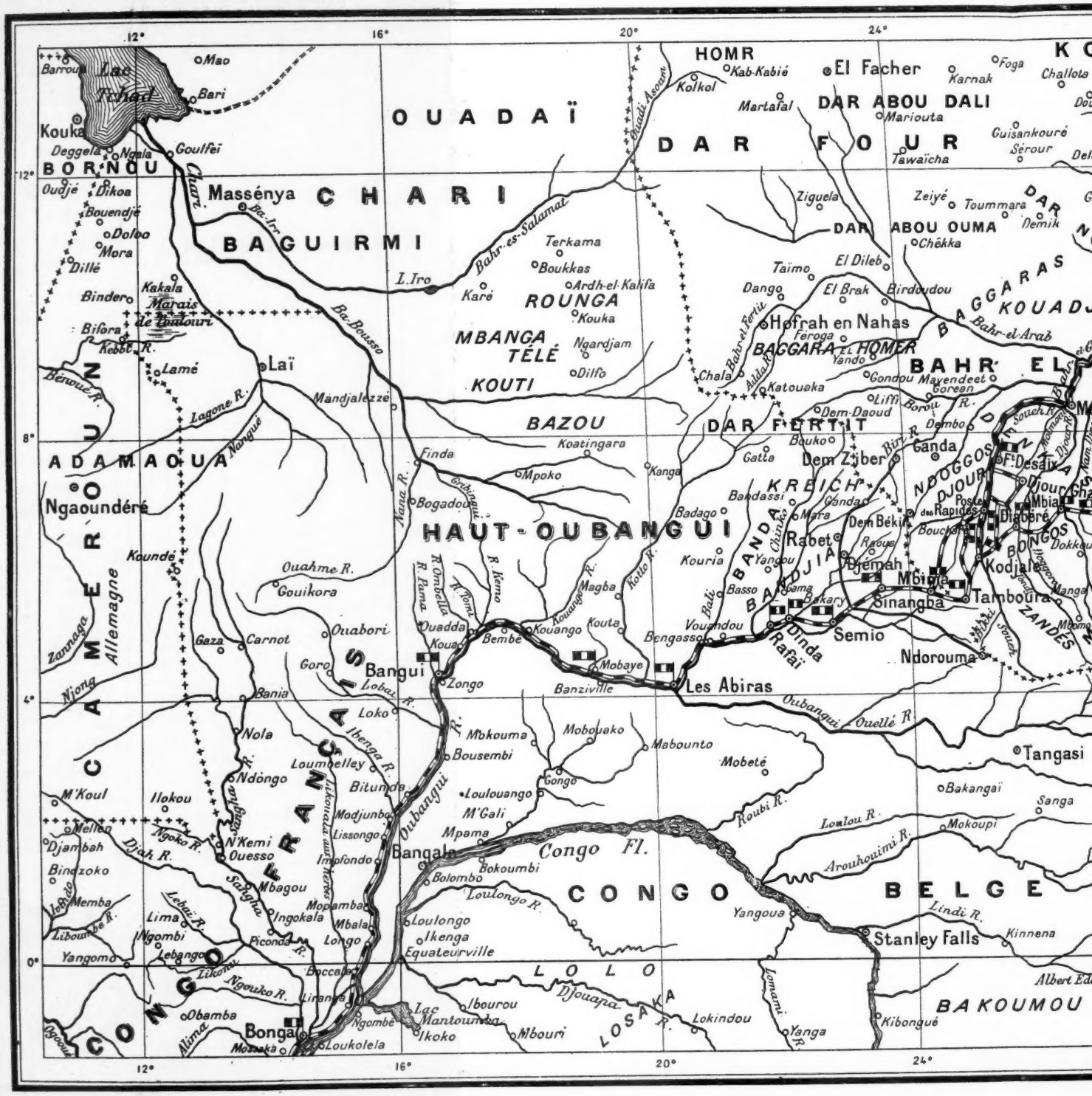
MON RÉGIMENT RUSSE, par **Art Roë.**

L'auteur de ce livre, qui est officier, a voulu connaître le régiment du même numéro que son régiment de France, en un mot, de « son régiment russe », et il a eu la bonne fortune de réaliser son désir. Sans être tout à fait un journal de route, on sent que l'auteur a dû prendre des notes ou du moins regarder les choses avec le souci de les décrire plus tard. Tout le détail est d'une étonnante précision, et le livre est d'une variété qui amuse l'attention, et la renouvelle à chaque page. On y trouve de tout : des renseignements techniques, et des bouts de scènes toujours vivantes. M. Art Roë a voulu faire partager à tous ses lecteurs les sentiments de gratitude qu'il a rapportés de son voyage en Russie, et en nous parlant de ses hôtes il trouve les mots qui font aimer leur bonhomie, leur bonne grâce et leur bonne humeur.

SARAH BERNHARDT, par **Jules Huret.**

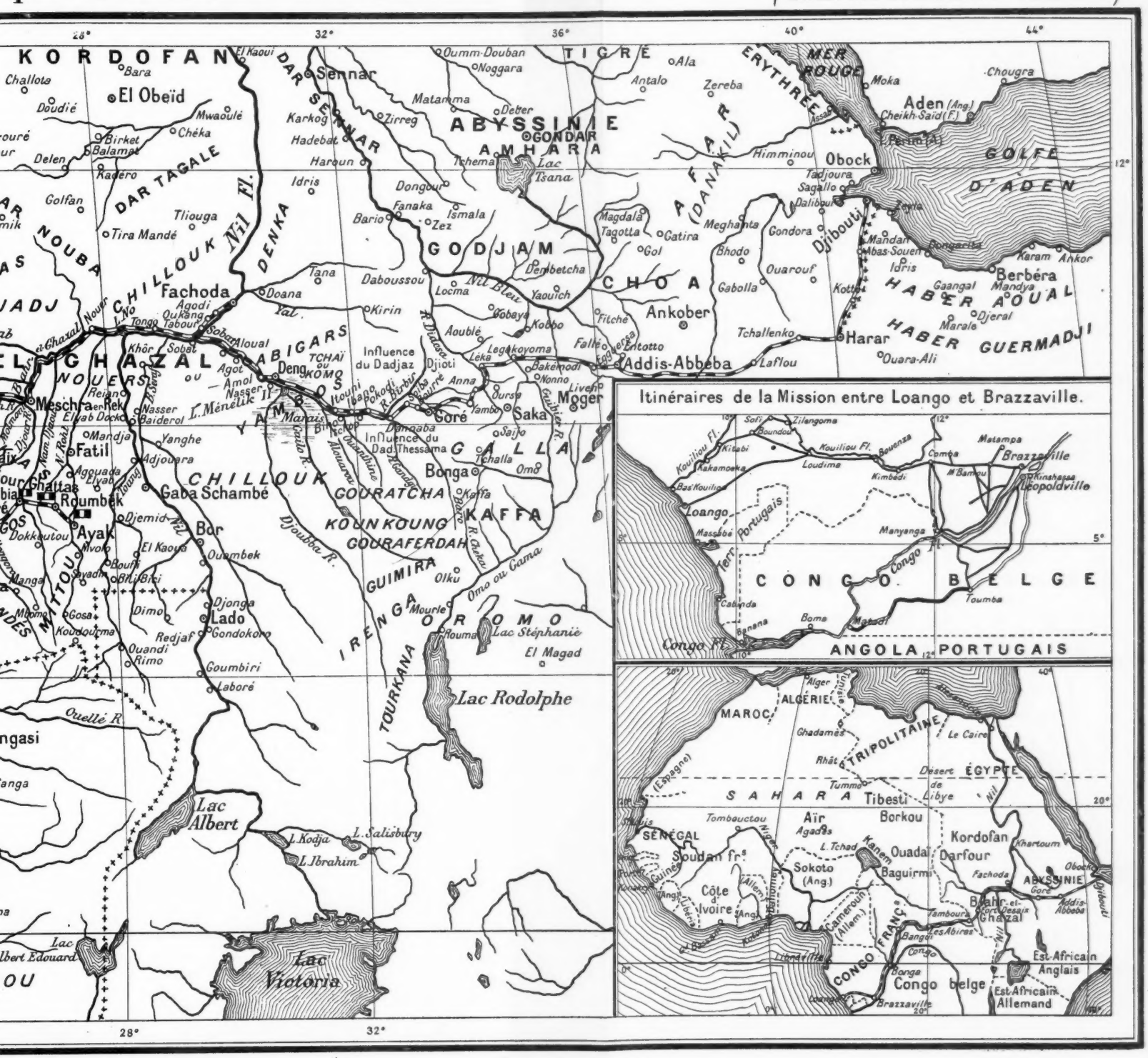
M. Edmond Rostand, dans une préface exquisement légère et attendrie, nous dit tout le charme de ce livre. La personnalité si étrange et si riche de la grande artiste est une de celles qui intéressent tout le public ; on voudra chercher dans ce livre l'anecdote inédite et le détail piquant. Disons tout de suite que les curiosités ne seront point déçues : M. Jules Huret nous fait assister à toute cette vie extraordinaire, toute fiévreuse d'efforts et comme surchargée de triomphes, avec une remarquable précision et une étonnante maîtrise dans l'art de tout dire, simplement et vite d'une phrase alerte, ou d'un mot pittoresque. L'édition du livre est des plus luxueuses, l'illustration des plus complètes et des plus attachantes : tout concourt à donner au lecteur cette sensation « de vertige » dont parle M. Edmond Rostand.

Carte des Pays traversés par



par la **Mission Marchand**

(Itinéraire de la Mission ——)



LA MISSION MARCHAND

Le plus bel hommage que l'on puisse rendre au commandant Marchand et à ses compagnons est de raconter ce qu'ils ont fait. Le récit, simple précis des difficultés de toute nature qu'ils ont surmontées pendant cette campagne de trois années, fera comprendre et admirer l'énergie et l'endurance de ces hommes et les qualités supérieures du chef qui a su obtenir cette unanimité d'héroïsme. C'est ce récit que nous allons essayer de faire. Non pas que nous prétendions en posséder tous les éléments. Une relation complète ne peut être faite que par les membres de la mission elle-même. Tout au moins avons-nous pu réunir un assez grand nombre de documents pour espérer que, dans ce résumé, nous n'aurons rien omis d'essentiel, rien avancé qui n'ait été sérieusement contrôlé.

Cette tâche remplie, nous essaierons de tirer les enseignements qui se dégagent, au point de vue politique et colonial, d'une entreprise qui a été à la fois un succès éclatant pour ceux qui en ont été les agents et une déconvenue pour ceux qui l'ont conçue. Nous ne le ferons pas pour le vain plaisir de constater qu'il y a eu des erreurs commises. Il est trop facile d'avoir raison après coup. La question de Fachoda et du Bahr el Ghazal est, d'ailleurs, aujourd'hui réglée, et il

serait oiseux d'y revenir si cette page douloureuse de notre politique diplomatique et coloniale ne contenait d'utiles leçons pour l'avenir.

*
* *

Le projet d'envoyer une mission française vers le Haut-Nil prit définitivement corps dans le courant du mois de septembre 1895[1]. C'est à cette date qu'un brillant officier de l'infanterie de marine, déjà connu par ses explorations au Soudan et à la Côte-d'Ivoire[2], fut invité à étudier le programme d'une expédition dont la difficulté même était pour le séduire et l'enthousiasmer. Quel était ce programme? en quoi différait-il de celui que suivait, depuis la fin de l'année 1894, M. Liotard, commissaire du gouvernement dans le Haut-Oubangui? C'est un point qu'il importe de préciser, car une certaine confusion s'est établie dans l'esprit de ceux qui se sont occupés de cette question, à cause de l'ambiguité de déclarations faites, soit à l'origine, soit plus récemment.

On a prétendu que M. Liotard, aussitôt après la convention de délimitation conclue, le 14 août 1894, entre le gouvernement français et le gouvernement du Congo, avait été chargé non seulement d'occuper les régions que nous abandonnait l'État indépendant du Congo au nord du M'Bomou, mais aussi d'étendre progressivement notre influence dans la direction du Nil. On a ajouté que le capitaine Marchand n'était adjoint à M. Liotard que pour l'aider à mener à bien cette œuvre d'expansion et pour lui apporter en même temps, avec des renforts, le moyen de résister à une attaque possible des Derviches.

1. Depuis le 27 janvier 1895, le cabinet Ribot avait remplacé, avec M. Hanotaux aux Affaires étrangères et M. Chautemps aux Colonies, le cabinet Dupuy où ces deux portefeuilles étaient tenus par MM. Hanotaux et Delcassé.

2. Mission dans le Bakhounou en 1891; dans la boucle du Niger en 1893-1894. Le capitaine Marchand venait de se signaler dans l'expédition dirigée contre Samory, dans le pays de Kong, sous le commandement du lieutenant-colonel Monteil. Ses services lui avaient valu la croix d'officier de la Légion d'honneur. Sorti de Saint-Maixent en 1887, lieutenant en 1890, chevalier de la Légion d'honneur en 1891, capitaine en décembre 1892, il a actuellement trente-cinq ans. Il a été promu chef de bataillon au cours de sa dernière mission, et commandeur de la Légion d'honneur à son retour à Djibouti.

Ce sont là deux assertions erronées. Lorsque M. Liotard était parti pour le Haut-Oubangui, le 25 octobre 1894, il avait reçu pour mandat de prendre possession des postes occupés précédemment par les agents de l'État du Congo, Bangasso, Rafaï, Semio, et d'établir l'influence française dans cette région ; les Belges avaient à peine dépassé la ligne de partage des eaux du Congo et du Nil, et le commissaire du gouvernement dans le Haut-Oubangui n'avait qu'à assurer l'exécution de la convention du 14 août, sans tenter de conquêtes. Ses instructions, il est vrai, ne lui interdisaient pas de se préoccuper des relations entre les populations indigènes des territoires dont il prenait possession et celles qui se trouvaient en dehors du bassin du Congo proprement dit. La ligne de partage des eaux entre ce bassin et celui du réseau fluvial qui forme le Bahr el Ghazal est trop peu élevée, trop indécise pour former une barrière. La sécurité même de notre nouvelle frontière nous commandait d'entretenir des rapports de bon voisinage avec les peuplades Zandès, ces peuplades, à condition de recevoir de nous un embryon d'organisation et d'armement militaires, pouvant former une sorte de tampon destiné à amortir les incursions toujours menaçantes des Derviches venant du Nord. C'est à cela qu'était limitée, dans le Bahr el Ghazal, la tâche politique dévolue à M. Liotard. Au point de vue économique, ses instructions lui prescrivaient de reconnaître les facilités d'accès que le « Pays des Rivières » pouvait offrir pour passer du bassin du Congo dans celui du Nil. Pour répondre à cette double préoccupation, il créa le poste d'observation de Tamboura d'abord et il établit plus tard celui de Dem-Ziber[1].

Rien, ni dans les instructions données en 1894 à M. Liotard, ni dans ce qu'il fit — avec infiniment de méthode et de prudence — pour les remplir, n'autorisait à penser que la France poursuivait dans le bassin supérieur du Nil des visées incompatibles avec les déclarations répétées de notre ministre des Affaires étrangères touchant « l'inaliénabilité du

1. Nous avons à ce sujet le témoignage très autorisé de M. J.-L. Deloncle, qui était sous-directeur au ministère des Colonies et chargé du bureau d'Afrique en septembre 1894, date des instructions remises à M. Liotard par M. Delcassé, alors ministre des Colonies. Voir le remarquable article qu'il a publié dans la *Revue Politique et Parlementaire* du 10 novembre 1898 : la *Question de Fashoda*.

Soudan Égyptien », et notamment avec les déclarations de désintéressement que M. Hanotaux avait formulées le 7 juin précédent[1].

Moins d'un an plus tard, la mission confiée au capitaine Marchand avait un tout autre objet que de renforcer la mission Liotard. Le gouvernement n'avait pas jugé opportun de mettre dans la confidence de ses projets réels la Commission du budget à laquelle il avait soumis une demande de crédit. En proposant d'accueillir cette demande, le rapporteur de la Commission formulait des réserves, dont il ne fut ultérieurement tenu aucun compte : ce n'est pas la seule démonstration du caractère trop souvent illusoire du contrôle que prétendent exercer les assemblées parlementaires. « La Commission insiste spécialement, écrivait-il, pour que le crédit alloué pour les troupes ne soit sous aucun prétexte affecté à d'autres usages, *tels qu'explorations ou missions en dehors du périmètre actuel*. Nous ne saurions trop insister sur ce point, la Commission n'ayant accordé les crédits que pour assurer le ravitaillement des troupes actuelles et la sécurité de la région[2]. » Tandis que la Chambre recevait ces assurances, le lieutenant d'infanterie de marine Mangin, embarqué pour le Sénégal dès le mois d'octobre 1895, allait recruter sur le Niger et jusqu'à Tombouctou les cent soixante tirailleurs ou sergents soudanais qui devaient former la compagnie d'escorte de Marchand et lui permettre d'arriver au Nil avant les missions anglaises dont on annonçait le départ de l'Ounyoro et de l'Ouganda, et d'y prendre position en un point désigné à l'avance qui était Fachoda[3]. Tel était, en effet, l'objectif assigné secrètement au capitaine Marchand, objectif bien différent de celui qui avait été, l'année précédente, indiqué à M. Liotard.

1. « Des pourparlers avaient été engagés qui paraissaient avoir pour but de nous amener à un partage, sur le papier, d'une partie du bassin du Nil... Mais le gouvernement de la République a pensé que la France qui, à maintes reprises, avait pris l'engagement de respecter l'intégrité de l'Empire ottoman, qui a toujours réclamé et qui réclame encore le maintien des droits du Sultan et du Khédive dans le bassin du Nil, ne pouvait prendre l'initiative de violer elle-même cette haute souveraineté. »

2. Rapport sur le budget des colonies, exercice 1896.

3. L'expédition anglo-égyptienne sur Khartoum n'était pas encore décidée — ou tout au moins officiellement annoncée.

Profiter de la situation acquise dans la région du Haut-Oubangui pour devancer les Anglais sur le Nil : voilà le programme nouveau adopté en 1895.

Que cette idée appartînt originairement au ministre des Affaires étrangères d'alors, nous nous garderions de l'affirmer. Depuis quelque temps déjà, dans les cercles coloniaux, certains esprits[1] étaient hantés du rêve d'arriver au Nil en passant par le Bahr el Ghazal, que l'on représentait volontiers comme une sorte de paradis africain, et, une fois sur le Nil, de tendre la main à « nos amis » d'Abyssinie. Au projet anglais de relier le Cap au Caire par une ligne non interrompue de territoires britanniques, on opposait la jonction de l'Atlantique à la mer Rouge par une ligne de postes français. « Couper la poire africaine dans le sens de la largeur avant que l'Angleterre l'ait partagée dans le sens de la longueur » telle était, dans sa forme familière et pittoresque, la formule de géographie simplifiée qui inspira ce plan grandiose. M. Hanotaux le fit sien. Pour en assurer le succès, des missions françaises ou franco-russes, passant par l'Abyssinie, devaient combiner leurs efforts avec ceux de l'expédition qui traversait le Congo. Rendez-vous était pris à Fachoda.

L'établissement de la domination française de l'Atlantique à la mer Rouge, en passant par le Bahr el Ghazal et Fachoda, c'était un projet manifestement contraire au maintien des droits de l'Égypte sur le Soudan, droit dont M. Hanotaux avait, le 5 avril 1895, proclamé la persistance; aussi n'entendait-il pas s'associer, à cet égard, aux espérances de certains cercles coloniaux. Dans sa pensée, l'occupation du Bahr el Ghazal et du Haut-Nil par l'expédition Marchand n'était pas une prise de possession; il voulait « prendre des gages », espérant ainsi se mettre en mesure de discuter ultérieurement avec l'Angleterre la question du Soudan égyptien et lui imposer soit une évacuation simultanée, soit un partage : plan dont l'avenir devait éprouver la valeur.

1. M. de Brazza, dès le 12 février 1895, dans une conversation rapportée par les journaux d'Alger (où il se trouvait alors), recommandait l'occupation du Bahr el Ghazal qui, à son avis, devait permettre de trancher à notre profit la question d'Égypte. Ces déclarations provoquèrent celles que fit sir E. Gray à la Chambre des Communes le 22 février et qu'il développa le 28 mars sur la situation internationale du Haut-Nil.

*
* *

C'est le 25 juin 1896 seulement que le capitaine Marchand quitta Marseille à bord du *Taygète*. Son départ avait été retardé par les préparatifs de la mission et aussi par un changement de ministère qui n'eut pas, d'ailleurs, pour conséquence de modifier le programme précédemment arrêté. Ce fut le cabinet Bourgeois qui remit, en février 1896, au chef de la mission, ses instructions officielles; quand, trois mois plus tard, M. Hanotaux fut ramené au quai d'Orsay par le ministère Méline, il n'eut plus qu'à les compléter et à les préciser, de concert avec M. André Lebon, le nouveau ministre des Colonies.

Dès le mois de mai, les cent tonnes de matériel qu'emportait la mission, fractionnées en 3 030 colis d'une trentaine de kilogrammes chacun, avaient été expédiées à destination de Loango, en plusieurs groupes qu'accompagnaient les collaborateurs de Marchand, les capitaines Germain et Baratier[1].

Dans toute expédition africaine, la question des transports est une des principales difficultés. Brazzaville, point où le Congo devient navigable, n'était reliée à cette époque à la côte que par une seule route, celle qui part de Loango; encore est-il bon d'ajouter que le mot *route* représente ici un sentier très difficile, d'une longueur de 530 kilomètres. Il existait bien une autre voie, utilisant en territoire français, la partie navigable du Kouilliou. Elle aboutissait, comme terminus de

1. La mission comprenait, outre le capitaine Marchand, quatorze membres européens : le capitaine d'artillerie de marine Germain, second de l'expédition ; le capitaine de cavalerie Baratier ; les lieutenants d'infanterie de marine Largeau et Mangin, ce dernier, chargé de recruter la compagnie de tirailleurs d'escorte, se rendit directement de Dakar à Libreville, où il attendit près d'un mois l'arrivée de Marchand ; le lieutenant Simon, des bureaux arabes d'Algérie; l'interprète militaire Landeroin, du cadre tunisien ; le docteur Émily, médecin de la marine; l'adjudant de Prat, les sergents Dat, Bernard et Venail; deux agents civils, MM. Mazure et Guilhot. M. Castellani, artiste peintre, devait accompagner l'expédition comme dessinateur, mais il s'en sépara à Bangui. M. Mazure fut rapatrié de Brazzaville, M. Guilhot de l'Oubangui. Le lieutenant Simon, gravement malade, ne put aller au delà de Rafaï. D'autres officiers venant de France ou déjà en service dans le Haut-Oubangui prêtèrent ultérieurement leur concours à la mission. Nous les citerons quand l'occasion se présentera, avec le désir de rendre aux services de chacun la justice qui leur est due.

la navigation fluviale, à Kimbédi, mais il restait, à partir de ce point, 187 kilomètres de trajet dans une région où le recrutement des porteurs passait pour offrir des difficultés particulières. Enfin la voie ferrée que l'État indépendant du Congo a fait construire sur la rive gauche, et que la colonie française utilise maintenant pour ses transports, n'était ouverte à l'exploitation, en 1896, que de Matadi à N'Toumba. De N'Toumba il fallait gagner la rive française où une route passant par Manyanga — la route du Sud par opposition à la route du Nord partant de Loango — aboutissait à Brazzaville. Cette route était plus courte (230 kilomètres) que celle de Loango, mais n'était pas meilleure.

Le capitaine Marchand avait trop d'expérience pour ne s'être pas préoccupé des moyens de faire parvenir rapidement ses trois mille colis à Brazzaville. Des instructions pressantes avaient été adressées à ce sujet à Libreville. Une convention avait été passée, en outre, avec une maison hollandaise[1], qui fait d'importantes affaires au Congo, en vue d'assurer par l'entremise de ses succursales de Loango et de Brazzaville le *portage* de toutes les *charges* de la mission. Avant de quitter Paris, le capitaine Marchand avait eu la satisfaction de recevoir communication de télégrammes de M. de Brazza annonçant la mise en route de la plus grande partie de son matériel. Il pouvait craindre, sur la foi de ces bonnes nouvelles, de se faire lui-même attendre à Brazzaville et de retarder ainsi la montée par le fleuve dans l'Oubangui. Une cruelle surprise l'attendait à son arrivée à Loango le 23 juillet 1896. Le capitaine Germain lui rendait compte, en effet, que, par suite d'incidents sanglants survenus dans la région de Makabendilou, la route du Nord était complètement fermée aux caravanes. Cinq cent cinquante charges avaient bien été expédiées de Loango, mais à la nouvelle qui s'était répandue du massacre d'une caravane, elles avaient été toutes jetées par leurs porteurs dans les forêts des monts Mayombé. Tous les efforts faits pour recruter de nouveaux porteurs avaient été infructueux. Huit cents charges avaient été acheminées par la voie du Kouilliou, sous la conduite du

1. La *Nieuwe Africansche Handels-Vernootschap*, de Rotterdam, généralement désignée par ses initiales : la N. A. H. V.

capitaine Baratier, mais il n'était démontré ni que la rivière eût, à cette époque, assez d'eau pour le passage des surf-boats affectés à ce service de navigation, ni surtout qu'il fût possible de faire porter les charges de Kimbédi à Brazzaville. En même temps le représentant à Loango de la maison hollandaise qui avait traité pour les transports déclarait qu'en présence des événements qui venaient de se produire sur la route française de portage — lesquels constituaient un cas de force majeure — il ne pouvait plus exécuter les clauses du contrat.

Pour bien faire comprendre les causes de la situation où se trouvait le capitaine Marchand, il faut expliquer comment fonctionne le portage entre Loango et Brazzaville.

Cette industrie, vitale pour la colonie, — car sans elle les postes de l'intérieur sont affamés, le commerce interrompu et les missions qui empruntent la voie du Congo exposées à des désastres, — a comme éléments constitutifs le porteur et le recruteur. Le porteur est l'indigène de la côte, le *Loango*, qui ne gagne son pain — ou plutôt l'alcool de basse qualité qui forme son principal aliment, — qu'en *portant* et qui se plaint aujourd'hui de la concurrence que lui fait le chemin de fer belge. Le recruteur, c'est l'intermédiaire entre le porteur et l'administration, presque toujours un négociant, qui touche en argent le prix convenu pour le transport de chaque charge rendue à Brazzaville et le remet au porteur en marchandise. L'écart entre la valeur des marchandises et leur prix d'estimation à Loango constitue le bénéfice du commerçant[1]. Avant le départ, le porteur reçoit une avance, qui lui permet de pourvoir à sa nourriture pendant la route. Ce système, pour primitif qu'il fût (car aucune surveillance n'était exercée sur les convois au cours du long trajet qu'ils avaient à parcourir, aucun poste n'assurait la sécurité de la route), avait suffi pendant longtemps aux besoins du commerce et au ravitaillement des postes assez disséminés du Congo français. Le commerce avait de faibles exigences; quant aux agents de la colonie, formés à l'école de M. de

1. Le prix du transport d'une charge rendue à Brazzaville a longtemps été de 45 francs. Il a atteint 53 francs au moment des transports de la mission Marchand. Le poids de la charge est de 30 kilogrammes environ.

Brazza, ils avaient dû apprendre à se contenter de peu. Il n'en fut plus de même quand le Congo servit de passage à toute une série de missions tendant à l'expansion de notre domaine africain par la Sangha, vers le Chari et le Tchad, enfin dans le Haut-Oubangui. Les moyens de portage restèrent les mêmes, avec cette différence, toutefois, que les Loangos qui en conservaient le monopole, à force de boire, devinrent moins nombreux; par contre, la quantité des charges à transporter augmenta dans des proportions énormes. Par le jeu naturel de la loi de l'offre et de la demande, les porteurs, se sentant maîtres de la situation, augmentèrent leurs prétentions. Il en étaient venus à réclamer avant le départ les deux tiers de leurs salaires sous forme d'avances. Beaucoup trouvaient simple d'abandonner en chemin le dernier tiers et de s'épargner ainsi la peine de faire la route de Brazzaville. Ils jetaient leurs ballots dans un ravin, revenaient à leur point de départ, et, profitant de ce que rien ne ressemble plus à un Loango qu'un autre Loango, se présentaient de nouveau comme porteurs et recommençaient la même spéculation.

D'autre part, certains chefs indigènes établis sur la route n'ayant à craindre aucune surveillance sérieuse, s'instituèrent détrousseurs de caravanes. Des attentats fréquents avaient été commis et étaient restés impunis. Un agent du Congo, M. Laval, avait été assassiné sans que rien eût été tenté pour frapper les coupables. Le soulèvement de Makabendilou, qui se produisit au moment de l'arrivée du capitaine Marchand, n'était qu'un incident nouveau se greffant sur d'autres incidents. Il avait été aggravé par les mesures de répression incomplètes et surtout mal conçues qu'avait prises l'administrateur de Brazzaville. A la suite de l'arrestation à main armée d'un courrier de la poste, ce fonctionnaire avait réquisitionné une compagnie de tirailleurs destinée à la relève du Haut-Oubangui et avait lancé un peloton dans la direction de Makabendilou, où le méfait avait été commis. Un certain nombre de villages avaient été flambés « au hasard de l'allumette », mais le malheur avait voulu que ce ne fût pas le chef coupable qui eût à souffrir de cette répression, mais bien un de ses voisins, parfaitement innocent. De là des représailles, puis

une nouvelle démonstration militaire, suivie du départ immédiat de la compagnie de tirailleurs qui s'embarquait pour le Haut-Oubangui.

Le capitaine Marchand chercha à comprendre d'où venait le mal et à trouver le remède. Le désordre le plus complet régnait à Loango. Il ne datait pas de la veille. Près de vingt-cinq mille charges y étaient en souffrance : approvisionnements pour la mission Monteil, remontant à 1894 ; ravitaillements attendus par la mission Gentil sur le Chari ; vivres et matériel pour le Haut-Oubangui, où M. Liotard, dans une véritable détresse, se demandait s'il ne serait pas obligé d'évacuer les postes qu'il avait péniblement occupés. Et cependant l'administration du Congo assistait impassible à la désorganisation du portage. Elle se contentait de faire construire à Loango des magasins pour abriter les charges qui s'y amoncelaient et y pourrissaient, pendant que ceux à qui elles étaient destinées mouraient de faim. Il est inouï que cette situation lamentable soit restée aussi longtemps ignorée du ministère des Colonies, qui ne manque cependant ni de fonctionnaires ni d'inspecteurs.

M. de Brazza, qui était venu sur ces entrefaites à Loango (août 1896), ne pouvait méconnaître la gravité d'un pareil désordre. Aussi accéda-t-il sans peine à la proposition que lui fit le capitaine Marchand de se charger provisoirement du commandement de la région Loango-Brazzaville.

Muni des pouvoirs nécessaires, Marchand mit tout en œuvre avec une activité sans pareille et un admirable don d'organisation.

Les opérations militaires destinées à rendre la sécurité aux routes furent conduites avec la plus heureuse énergie. Le capitaine Baratier força dans son repaire le chef Mabiala Mynganga, qui avait fait assassiner l'agent Laval en 1892 et qui avait été l'instigateur de troubles récents de Makabendilou. Il fallut faire sauter à la mélinite la grotte où s'était réfugié ce bandit, qui avait cru se mettre à l'abri de toute attaque en alignant à l'entrée, comme pour une parade, tous ses fétiches. Deux autres chefs, Missitou et Mayoké, qui terrorisaient les caravanes, furent pris et exécutés. Une série de postes jalonnèrent la route du nord.

Un effort plus considérable fut nécessaire pour rétablir la libre circulation sur la route du sud, par Manyanga. Le lieutenant Mangin, chargé d'assurer le libre passage des convois venant de N'Toumba après avoir emprunté la voie belge, avait eu un détachement attaqué par une bande de cinq cents guerriers bien armés et dirigés par le chef Tensi. Le sergent Mottuel, qui commandait la section de tirailleurs, grièvement blessé, avait dû battre en retraite et avait eu cinq hommes hors de combat. Dès le lendemain (12 décembre), le lieutenant Mangin dégageait le poste de Kimpanzou et repoussait Tensi en lui infligeant des pertes considérables. Le capitaine Marchand, instruit de ces incidents, accourait avec des renforts : la présence de cent soixante tirailleurs, armés de ces fusils à tir rapide, dont les salves inspiraient aux indigènes une terreur salutaire, amena vite la soumission du district insurgé.

L'œuvre de pacification, que les circonstances avaient forcé la mission à accomplir dans le Bas-Congo, pouvait être considérée comme terminée, et on vit transformés en porteurs disciplinés et surveillés les insurgés de la veille. Tout le personnel de la mission aussi bien que les agents civils de la colonie furent employés à la besogne de convoyeurs. Trois mille charges furent expédiées par le chemin de fer belge et par la route de Manyanga ; un nombre considérable prit la voie du Kouilliou, qui, malgré les pronostics défavorables, avait été reconnue praticable et relativement rapide.

La sollicitude du chef de la mission ne s'était pas bornée là : il avait réussi à rassembler et à acheminer vers Brazzaville les morceaux épars de la flottille dite du Haut-Oubangui, achetée à grands frais en 1894 pour la mission Monteil, et dont nul ne s'était préoccupé d'assurer le transport : des fragments avaient été laissés dans des magasins ; d'autres avaient été abandonnés par les porteurs auxquels ils avaient été remis, sur les sentiers du Bas-Congo, au sommet des montagnes du Mayombé ou dans les rochers du Quilliou. Le gouvernail d'un côté, la machine de l'autre, une tranche au fond de l'eau, les autres éparses dans la brousse, tel avait été, depuis deux ans, le sort réservé à ces canonnières dont on s'était promis merveille et dont une partie seulement put être utilisée. Le com-

mandement de la flottille fut remis au lieutenant de vaisseau Morin, qui, quelques mois plus tard, devait succomber dans le Haut-Oubangui. La concentration eut lieu dans les premiers jours de janvier 1897. Le 10, la colonne presque au complet entrait à Brazzaville, clairons en tête. Près de six mois avaient été employés, dans un dur labeur, à forcer, en plein territoire français, un passage que la mission devait s'attendre à trouver largement ouvert[1].

*
* *

La limite de la navigation à vapeur sur l'Oubangui pendant la saison des hautes eaux est le poste de Bangui, à mille cinq cents kilomètres de Brazzaville et à quelque distance en aval du coude que forme la rivière au nord du quatrième parallèle.

Pour l'atteindre, le capitaine Marchand dut recourir au concours de l'État indépendant du Congo, qui mit à sa disposition deux des plus grands steamers de sa flotte. Les ressources de la flottille du Congo français étant nulles[2], celles du commerce local très insuffisantes, sans les steamers belges, l'année 1897 tout entière aurait été employée à transporter jusqu'à Bangui les énormes ravitaillements de la mission. Cela prouve combien peu l'on s'était préoccupé à Paris des difficultés matérielles qu'elle rencontrerait et des moyens dont elle disposerait pour les surmonter.

Quoi qu'il en soit, dès les premiers jours de février 1897, la plus grande partie du matériel de la mission était à Bangui, ou plus exactement à Zongo, la baisse des eaux n'ayant pas permis de remonter au delà. On alla ensuite de Zongo à Bangui, en utilisant les boats et les chalands amenés de Loango; de Bangui à Kouango-M'Bomou, par convois de pirogues qu'un excellent

1. Il n'y manquait que l'avant-garde, trente-cinq tirailleurs embarqués, dès le 17 novembre, pour Bangui, sous le commandement du lieutenant Largeau et du sergent Dat, avec la première partie du matériel.

2. En dehors du *Faidherbe*, petite vedette du service local, qui fut envoyé dans l'Oubangui, puis transporté sur le Nil, où il doit être encore, l'administration du Congo français n'avait de disponible qu'un seul vapeur, l'*Oubangui*. Encore ne put-il être utilisé que parce qu'il avait été confié à un commerçant qui l'avait réparé à ses frais et qui l'affrétait pour son compte.

agent du Congo, M. Bobichon, avait très habilement organisés; de Kouango-M'Bomou à Bangasso, par terre et par eau, en frayant une route de dix mètres de large sur les plateaux boisés de la rive droite du M'Bomou, pour contourner les grands rapides; de Bangasso à Sémio, puis de Sémio à Tamboura par terre.

Ce long trajet ne fut pas exempt de difficultés : si les mesures prises par M. Bobichon pour assurer les transports par pirogues avaient été une agréable surprise pour la mission, elle avait retrouvé, sur les 400 kilomètres qui séparent Sémio[1] de Tamboura, toutes les horreurs du portage[2].

Le chef de l'expédition avait quitté Brazzaville le dernier, à la date du 10 mars. Il avait été retenu par l'obligation de mettre à jour sa comptabilité, que les multiples opérations faites dans le Bas-Congo avaient compliquée, et aussi par les soins que réclamait sa santé. Une première atteinte de fièvre paludéenne l'avait retenu, mourant, pendant quinze jours à Loudima, au mois de septembre précédent. Il s'était guéri en courant les routes de Loango à Brazzaville ou de Brazzaville à Manyanga, réalisant la gageure d'être partout à la fois malgré les distances et les mauvais chemins, de franchir,

1. Le trajet des caravanes, entre Loango et Brazzaville, est normalement de quarante jours. Le capitaine Marchand pensait avoir largement fait la part des retards inévitables en comptant, dans ses prévisions, que toute la mission, personnel et matériel, aurait quitté Brazzaville dans les premiers jours d'octobre 1896.

2. « J'ai pu croire, au commencement de juillet, écrivait à ce sujet le commandant Marchand, que tout était perdu : près de 800 charges jetées par les Karrés (race de porteurs) dans la brousse, sous la pluie, l'hivernage battant son plein, remplissant les rivières, les ruisseaux et les marécages, les sentiers disparus sous les herbes géantes, rien à manger nulle part. La plus grande partie des porteurs revenaient déjà de faire la terrible route de Ziber (occupée par M. Liotard) et tombaient raides sur la route de Tamboura. Ce passage fut pire que tout ce que j'avais vu au Bas-Congo. C'est grâce à la chasse que nous pûmes manger et passer. » Disons tout de suite qu'une partie de ces fatigues aurait pu être épargnée si l'on avait eu des renseignements exacts sur le cours supérieur du M'Bomou que les indigènes de Rafaï représentaient comme absolument impropre à la navigation. Une reconnaissance faite par le capitaine Baratier révéla bientôt l'existence d'un bief navigable de 800 kilomètres entre les passes de Baguécé au sud de Rafaï et les chutes de N'Zaoua. Ce dernier point, sur le Borkou, affluent de droite du M'Bomou, n'est qu'à 75 kilomètres de Tamboura. L'abandon des entreprises françaises du Bahr el Ghazal n'ôte rien à l'importance de cette découverte qui facilitera la mise en valeur des territoires qui nous restent acquis dans le bassin du Congo, aussi bien que le développement éventuel des relations commerciales avec la région du Nil.

par exemple, pendant les opérations sur la route du Sud, 150 kilomètres en trente heures sans descendre de *tippoy*[1].

Ce moyen curatif violent ne l'avait pas préservé d'une rechute. C'est sur un matelas qu'il dut, le 9 mars au soir, veille du départ, se faire porter sur la *Ville-de-Bruges*, qui allait rapidement le faire sortir du Congo.

A Bangui, M. Bobichon l'attendait avec un convoi de soixante-cinq pirogues montées par mille pagayeurs Banziris et Sangos, le plus important qu'ait jamais vu l'Oubangui. Le 10 avril, Marchand quittait Bangui ; le 20 avril, au confluent du Kouango, il recevait pour la première fois des lettres de M. Liotard. Le commissaire du gouvernement dans l'Oubangui lui demandait instamment, dans l'intérêt même du succès de la mission, d'apporter une grave modification à son itinéraire.

***

Le projet primitif de Marchand était de gagner le Nil par la route du Nord, c'est-à-dire en suivant un des affluents du M'Bomou qui viennent de cette direction (le Chinko ou le Bali), puis de suivre, soit la vallée du Bahr-el-Arab, soit celle du Bahr-el-Homr. Convaincu, ce qui fut reconnu inexact, que le cours supérieur de M'Bomou n'était pas navigable, il espérait avoir par le Bali plus de facilités pour ses approvisionnements et une meilleure base d'opérations.

Les renseignements que M. Liotard avait recueillis à Dem Ziber lui firent déconseiller cette voie, où la mission était exposée à se heurter, bien avant d'avoir atteint le terme de son voyage, aux bandes mahdistes dont le voisinage lui était signalé et l'inquiétait pour sa propre sécurité.

Au contraire, par le M'Bomou, Tamboura et l'un des affluents méridionaux du Bahr el Ghazal, il y avait des chances pour arriver au Nil sans rencontrer les mahdistes. L'événement justifia ces prévisions de M. Liotard, puisque la collision prévue n'a eu lieu qu'après l'installation de la mission dans l'enceinte fortifiée de Fachoda.

1. Hamac spécial au Congo porté par une équipe d'indigènes se relevant deux par deux et marchant très rapidement.

La lettre de M. Liotard bouleversait tous les plans de Marchand, mais elle était appuyée sur de trop solides raisons pour qu'il pût hésiter. Sa résolution fut immédiatement et virilement prise. La route de Tamboura aboutissait à la Meschra er Reck, c'est-à-dire à un véritable cul-de-sac infranchissable sans bateaux, puisque le fameux marécage du Ghazal interposait ses 500 kilomètres de boues et d'eaux en avant du Nil et de Fachoda. C'était une des raisons pour lesquelles Marchand avait voulu éviter cette voie ; mais qu'à cela ne tînt ! Puisqu'il fallait des bateaux, quelque effort qu'il dût en coûter, on amènerait des bateaux. Le *Faidherbe*, auquel l'enseigne de vaisseau Dyé avait réussi à faire franchir les rapides de Bangui, était immobilisé à Kouango où le retenait la baisse des eaux. Marchand prit la résolution de le faire porter au Nil, en même temps qu'un certain nombre de boats et de chalands métalliques. Le capitaine Germain, qui était à Sémio, reçut l'ordre de redescendre à Kouango-M'Bomou pour y diriger le service de transport de la flottille.

Le 24 juillet 1897, Marchand arrivait à Tamboura, alors la limite extrême de nos postes, un an et un jour après son arrivée à Loango. Il se préoccupa aussitôt de jalonner par des postes la route de Tamboura au Nil. C'est le Soueh, affluent du Bahr el Ghazal, qui fut choisi comme la voie d'accès la plus directe pour atteindre la Meschra. On n'avait sur le Soueh que les renseignements assez vagues donnés par Schweinfurth. De rapides reconnaissances les complétèrent. Un poste fut établi à Kodjalé, point où le Soueh devient navigable dans la saison des hautes eaux. Kodjalé est à 85 kilomètres de Tamboura et à 150 kilomètres des chutes de N'Zaoua, où s'arrête le bief navigable du M'Bomou-M'Bokou, reconnu par le capitaine Baratier.

Il importait toutefois de pousser plus loin l'exploration du pays. Le 17 août, Marchand, laissant au capitaine Baratier la direction à Tamboura des opérations et des transports de la mission, entreprend, en plein hivernage, une tournée dans l'est et au nord. Son voyage, suivant sa pittoresque expression, est une continuelle séance de natation. Le 19, il passe à Kodjalé, devenu poste-arsenal, sur le Soueh ; le 24, il atteint le Tondj à Diabiré. Le 25, il s'approche de Djour

Ghattas, où il ne peut entrer, les indigènes de la région étant en guerre ; le 27, il recoupe le Soueh à cent kilomètres en aval du poste-arsenal où il rentre le 30. Il en repart le 1er septembre pour descendre la rivière dans un tronc d'arbre creusé en pirogue. Le 3, il arrive, par 7° de latitude nord, aux Grands Rapides, non loin des anciennes Zéribas égyptiennes de Koutchouck-Ali. Le 14, il était de retour à Tamboura, non sans avoir souffert de la faim.

C'est à la suite de cette exploration que fut créé le poste dit *des Rapides*, où le lieutenant Mangin s'installa avec soixante-dix tirailleurs.

Cependant les convois expédiés de Sémio se succédaient régulièrement au poste-arsenal, où une grande forme fut construite pour le montage de la flottille dont on attendait impatiemment l'arrivée. Celle-ci a atteint, le 12 septembre, le port de la Méré[1]. Il reste à lui faire franchir les cent soixante kilomètres qui séparent Méré de Kodjalé, par une route de cinq mètres de large, ouverte à coups de haches, de pioches et de mélinite sur les hauts plateaux boisés de la ligne de partage des eaux. C'est un labeur d'un mois pour le *Faidherbe* coupé en tranches ; le premier boat métallique est lancé le 22 octobre sur le Soueh et gagne aussitôt le poste des Rapides avec un ravitaillement pour le lieutenant Mangin. L'arrivée des embarcations permet de faire un nouveau pas en avant : le lieutenant Mangin se transporte, le 22 novembre, du poste des Rapides au confluent du Soueh et du Ouaou, où il débarque le 26 novembre avec ses tirailleurs. C'est là que va être créé le quartier général de la mission, le poste de Fort-Desaix, dernier point d'arrêt avant la marche finale qui conduira à Fachoda.

Mais pour descendre le Soueh il faut de l'eau, et ce grand torrent, qui a dix mètres de profondeur dans la saison des pluies, se vide aussi rapidement qu'il se remplit. Dans les premiers jours de décembre, le *Faidherbe*, heureusement reconstitué et lancé sur le Soueh, avait fait une tentative pour descendre jusqu'à Fort-Desaix. Arrêté par un seuil rocheux, que la baisse des eaux l'empêcha de franchir, il dut

1. Aux pieds des chutes du N'Zaoua sur le M'Bokou.

rétrograder au poste des Rapides, après avoir été éprouvé par de fréquents échouages. Le 10 décembre 1897 il ne restait dans la rivière que des mares d'eau stagnantes, coupées par des bancs de sable et des rochers. Avant de pousser plus loin, force était d'attendre la prochaine saison des pluies, c'est-à-dire l'été de 1898. Ce retard était fâcheux, mais il était inévitable. C'est ce que devait démontrer à la légitime impatience du chef et des membres de la mission, la reconnaissance du bas Soueh et du Bahr el Homr faite dans les trois premiers mois de l'année par le capitaine Baratier, un des plus émouvants épisodes de cette expédition qui n'a été elle-même dans toute sa durée qu'une série non interrompue de prodiges accomplis pour triompher d'obstacles à première vue insurmontables.

Parti le 12 janvier de Fort-Desaix avec l'interprète Landeroin, vingt-cinq tirailleurs soudanais et neuf pagayeurs yakomas, le capitaine Baratier ne revenait que le 26 mars suivant, au moment où Marchand désespérait presque de le revoir. Pendant cinquante jours, après avoir péniblement traîné, à travers les sables du Soueh, le boat qui aurait dû les porter, ils avaient été perdus dans les mornes étendues boueuses du grand marécage, n'ayant pour se nourrir que des racines et des graines de nénuphars, quelques poissons séchés et la chair des hippopotames qui plus d'une fois mirent leur vie en danger. Pendant cinquante nuits, livrés au martyre des moustiques, ils avaient couché à quarante, sans pouvoir dormir, dans une nacelle de huit mètres. Mais le capitaine Baratier rapportait la carte de la route qu'il avait suivie jusqu'aux eaux libres, au delà de Meschra er Reck, et des renseignements précis qui assuraient le succès de l'expédition.

*
* *

Les six mois d'attente qu'imposait à la mission la saison sèche, ne devaient pas être une période d'inaction. A Fort-Desaix et au poste des Rapides, ils furent utilement employés à compléter les installations, à construire de nouvelles embarcations pour la flottille, à remettre à neuf le *Faidherbe*, grâce aux pièces de rechange qui avaient été envoyées du Congo. Des convois de porteurs concentraient au quartier

général tous les approvisionnements restés dans les postes intermédiaires; ils rapportaient, au retour, des grains dans la région de Tamboura qui avait été désolée par une invasion de sauterelles et où la famine se faisait sentir. Nos postes avaient heureusement, pour assurer leur subsistance, l'appoint que donnait la viande des éléphants, des girafes, des hippopotames et des antilopes[1], dont ils tuaient un grand nombre.

Marchand se préoccupait en même temps d'asseoir sérieusement notre influence en entrant en relations d'amitié avec les indigènes et en dissipant par de bons procédés les trop naturelles alarmes de populations habituées à être périodiquement razziées ou massacrées par les chasseurs d'esclaves. Grâce à la prudence qu'il déploya, grâce aussi, il faut bien le dire, au respect qu'inspiraient les fusils perfectionnés des tirailleurs, tout conflit sanglant put être évité. La confiance ne tarda pas à naître. Les chefs, qui d'abord avaient eu quelque velléité de résister, firent leur soumission et envoyèrent des vivres. C'est à cette époque que fut occupé Djour Ghattas, une des plus importantes zéribas du temps de l'occupation égyptienne[2].

Cependant dans le courant de février une nouvelle alarmante vint troubler Marchand dans son œuvre d'organisation politique et administrative. Le bruit s'était répandu et était parvenu jusqu'à Fort-Desaix qu'une forte expédition européenne arrivant du sud était parvenue à Ayak, à quarante kilomètres au sud de Roumbek. Il était important d'être fixé sur l'exactitude et la portée d'une information que semblaient confirmer des renseignements de différentes origines.

Le lieutenant Gouly fut envoyé à Mbia, où il succomba, peu de jours après son arrivée, aux attaques d'une de ces

1. Au point de vue gastronomique, les filets d'antilopes et les foies de girafe méritent une mention spéciale; la trompe d'éléphant, en revanche, ne donne qu'un plat absolument surfait.

2. Djour Ghattas est un fort bien situé au point de contact des trois nations Bonko, Dinka, Diour, et dans la zone de transition entre les savanes marécageuses et la région des terrasses accidentées où les bois alternent avec les prairies. (Reclus.) Schweinfurth y a fait un séjour prolongé et a donné d'intéressants détails sur la manière dont se faisait, à l'époque de son passage, la traite de l'ivoire et des esclaves.

fièvres hématuriques qui ne furent épargnées à aucun des membres de la mission[1].

Tous les officiers de la mission, malades ou en cours de tournée, étaient indisponibles. Marchand se décida à partir pour rendre les derniers devoirs à la dépouille mortelle du pauvre officier et pour faire lui-même la pointe vers Roumbek. C'est au cours de ce raid d'un millier de kilomètres qu'il s'avança jusqu'à Mouollo, sur le Nam Rohl, affluent du Bahr el Ghazal. Il était là à une marche de la frontière de l'enclave de Lado que vise l'arrangement franco-belge du 14 août 1894 : à cinq journées de Redjaf qu'avait occupé, peu de temps auparavant, au nom de l'État de Congo, l'avant-garde de l'expédition du baron Dhanis sous les ordres du commandant Chaltin. En palabrant avec les indigènes du pays, Marchand constata vite non seulement que les rumeurs touchant l'approche d'une colonne européenne ou derviche n'avaient aucun fondement, mais qu'à deux cents kilomètres de Redjaf les habitants du pays ne se doutaient pas de la présence des Belges sur la rive gauche du Nil. Le retour sur le haut Soueh, à travers la steppe inhabitée et sans route qui recouvre les gradins ferrugineux formant le second étage géologique du Bahr el Ghazal, fut une marche aventureuse et pénible, où plus d'une fois la petite troupe eut à souffrir de la soif. Il fallut livrer bataille à une bande d'éléphants qui, troublés dans leur solitude, chargèrent en chaironnant : cinq de ces pachydermes tombèrent sous les balles des Lebel. Le 26 avril, Marchand arrivait à Kodjalé, et le 3 mai, après trente-cinq jours de dure course dans la brousse, il était de retour à Fort-Desaix.

Malgré de fréquentes tornades en avril, l'étiage du Soueh, surveillé avec anxiété, ne montait guère. Pour gagner un peu d'avance en attendant la crue qui se faisait attendre, Marchand se décida à faire occuper par la voie de terre l'ancien port égyptien de Meschra-er-Reck[2]. Un détachement

1. Marchand eut plusieurs accès de fièvre. Le capitaine Germain eut trois atteintes très inquiétantes. Le capitaine Baratier fut moins éprouvé, malgré son séjour dans le marais.

2. Voici ce que dit Élisée Reclus de Meschra-er-Reck : « C'est à une centaine de kilomètres seulement vers le nord-est (de Djour Ghattas) que se trouvent au

de cinquante tirailleurs commandé par le capitaine Mangin, avec le lieutenant Largeau et le sergent Dat, s'y installa le 24 mai.

Enfin, grâce aux pluies diluviennes de mai, le lit du Soueh se remplissait. Le 1er juin, la première baleinière montée aux Rapides arrivait à Fort-Desaix avec un plein chargement : il ne fallait pas songer encore à mettre en route le *Faidherbe* qui, avec son hélice, calait 1m,55 ; mais une flottille légère pouvait descendre la rivière.

La mission fut divisée en deux groupes : le capitaine Germain, avec l'enseigne de vaisseau Dyé, restait à Fort-Desaix pour attendre le moment où le *Faidherbe* pourrait passer. Le lieutenant Fouque, qui arrivait de France avec un grand convoi de ravitaillement; les sous-officiers de Prat, Bernard, et soixante-dix indigènes, tirailleurs ou piroguiers, faisaient partie de ce groupe. Marchand prenait le commandement de l'avant-garde, comprenant la plus forte partie de la mission : huit Européens, cent tirailleurs et vingt piroguiers.

Le 4 juin, la petite flotte s'ébranlait, poussée par une brise du sud. Elle comprenait un chaland en aluminium, *l'Étienne*, construit pour la mission Monteil, trois petits canots d'acier portant les noms d'officiers morts sur la route, le *Commandant-Morin*, le *Lieutenant-Gouly*, le *Paul-Comte*[1], et trois pirogues en bois. Le 12 juin, elle faisait son entrée dans le grand marais, reconnu par le capitaine Baratier, et dont les eaux perfides, encombrées d'herbes de sept à huit mètres de hauteur, devaient la retenir treize terribles journées.

Tous les voyageurs qui ont visité le Bahr el Ghazal ont signalé l'obstacle presque insurmontable qu'offrent à la navigation ces enchevêtrements de roseaux connus sous le nom de *sedd*. « L'obstacle que nous opposait cette végétation excessive

confluent du Diour et du Momoul, dans un labyrinthe de canaux et à l'orient de forêts immenses, le village et le groupe d'entrepôts appelés Meschra-er-Rek ou « embarcadère du Rek ». Là commence la navigation du Bahr el Ghazal et se forment toutes les caravanes qui pénètrent au sud, au sud-ouest et à l'ouest dans le pays des Rivières; avant la guerre qui a séparé les régions du Nil et Khartoum, un bateau à vapeur remontait périodiquement le fleuve des Gazelles jusqu'à Meschra-er-Rek.

1. Le lieutenant Paul Comte, mort dans le Haut-Oubangui.

devint bientôt pour nous, écrit Schweinfurth[1], un véritable sujet d'inquiétude. Nous étions sans cesse déroutés, non seulement par le nombre des canaux, mais par le tissu d'ombatch, de papyrus, de plantes de mille espèces qui couvraient le chenal comme un tapis, et dont les trouées n'offraient qu'un semblant de passage. Une couche de glace se briserait sous la pression des eaux ; mais c'est ici un emmêlement flexible, qui résiste en ployant, et qui ferme toute issue. »

Les renseignements donnés par Reclus ne sont pas moins inquiétants : « On sait que les embarras du Nil ont arrêté fréquemment les explorateurs, depuis l'époque où les émissaires de Néron, à la découverte des sources du Nil, durent s'arrêter devant la mer des herbes. La plupart des voyageurs qui ont navigué sur le Haut-Nil pendant la dernière moitié de ce siècle ont dû s'ouvrir un passage de vive force à travers les herbes entrelacées : une des coulées où passa le bateau à vapeur de mademoiselle Tinné en garde le nom de Maya Singora. Pendant sept années, de 1870 à 1877, le fleuve fut complètement barré, et les navigateurs durent tous tenter le voyage par le Bahr-el-Zaraf. Nombre d'entre eux ont séjourné pendant des semaines ou même des mois sur ces eaux pestilentielles, d'où s'élèvent des tourbillons de moustiques. C'est dans ces roselières que Gessi[2] se trouva bloqué avec cinq cents soldats et de nombreux esclaves libérés ; son bateau à vapeur et ses embarcations ne purent s'ouvrir un passage ; trois mois se passèrent avant qu'une flottille égyptienne, commandée par l'Autrichien Marno, pût rouvrir le fleuve en travaillant du côté d'aval à la destruction de l'embarras. Dévorés par les insectes et par la fièvre, n'ayant d'autre nourriture que les herbes et la chair des malheureux qui succombaient, la plupart des captifs eurent le marais pour tombeau et ceux qui en réchappèrent moururent presque tous d'épuisement quelque temps après ; Gessi lui-même ne survécut que quelques mois à son emprisonnement dans les herbes du Nil. »

On comprend qu'instruit par ces descriptions et par ces

1. *Au Cœur de l'Afrique*, Hachette, 1875.

2. L'officier italien que Gordon nomma gouverneur du Bahr el Gazal en 1878, et à qui le gouvernement Khédivial dut la défaite des négriers commandés par Soliman, fils de Zibehr-Pacha.

précédents, Marchand ait d'abord voulu éviter une voie dont il connaissait la difficulté. La réalité dépassait cependant ce que la plus pessimiste appréhension pouvait faire imaginer. Souvent, après une journée d'efforts, les embarcations ayant gagné deux ou trois cents mètres, se trouvaient dans une espèce de cul-de-sac formé par les boues. Il fallait revenir en arrière par la trouée ouverte à l'aller et chercher à l'aventure un chenal praticable dans l'immense roselière partout pareille à elle-même. Et si c'est un labeur qui semble déjà au-dessus des forces et de la persévérance humaines de faire passer à travers de semblables obstacles des bateaux relativement légers, pirogues, chalands à fonds plats ou baleinières d'acier, on demeure confondu à la pensée que ce même marécage, quelques semaines plus tard, a été traversé par le *Faidherbe*, bâtiment à vapeur calant un mètre cinquante-cinq, qu'il a fallu pousser, porter presque, sans autre point d'appui que des boues sans fond, jusqu'à la sortie du labyrinthe d'herbes. Les ouvriers de ces prodiges ont été cent cinquante noirs du Soudan, entraînés à l'obéissance passive par l'ascendant de quelques officiers d'élite, que soutenaient eux-mêmes la grandeur de la tâche à remplir et le dévouement au service de la patrie.

Le 29 juin, après avoir pris à Meschra-er-Reck le détachement du capitaine Mangin, Marchand pénétrait dans le Ghazal. La traversée du marais n'avait fait qu'une victime : un tirailleur éventré par un hippopotame[1] et dont le corps ne put être retrouvé.

La flottille avait maintenant devant elle un chenal libre[2] et qui fut rapidement parcouru. Aucun obstacle, ni dans la tra-

1. Les hippopotames pullulent dans les bas-fonds du grand marais et du Soueh, comme dans la plupart des rivières du Bahr el Ghazal et du Haut-Oubangui. On les rencontre par bandes de vingt à trente. Troublés dans leurs retraites vaseuses, ils se précipitent sur les intrus et bousculent tout ce qu'ils rencontrent. Le capitaine Baratier, dans son audacieuse reconnaissance du Soueh, faillit être victime de l'un de ces assauts. Le boat qu'il montait fut crevé en trois endroits. La petite troupe, précipitée dans le marais, ne dut son salut qu'à la proximité d'un banc de sable où elle put atterrir. Toutes les embarcations de la mission eurent des avaries causées par la corne des pachydermes. La coque du *Faidherbe* lui-même fut percée.

2. Il n'en est pas toujours ainsi, car c'est précisément dans cette section du Ghazal que fut arrêtée par le Sedd l'expédition de Gessi, dont nous avons parlé plus haut.

versée du lac Nô, ni au confluent du Bahr el Djebel : la flottille avait atteint le Nil Blanc. Quelques paroles échangées, grâce à un interprète Chillouk que le capitaine Mangin avait ramené de Meschra, avec des indigènes de la rive, avaient déjà éclairci deux questions essentielles : il n'y avait pas de blancs à Fachoda ; les derviches n'y étaient pas installés non plus, mais ils n'étaient pas loin... La mission touchait au but : le 12 juillet, le pavillon tricolore était solennellement hissé sur la moudirieh de Fachoda.

*
* *

A son passage devant le confluent du Sobat, le 8 juillet, Marchand avait recueilli le bruit de l'arrivée sur le Nil, dans les derniers jours du mois de juin, d'une expédition venue de l'Est, comprenant huit blancs accompagnés d'une nombreuse troupe d'escorte, commandée par un Ras abyssin. Deux pavillons aux couleurs abyssines encadraient, en effet, l'embouchure de la rivière. Marchand put croire que le programme arrêté à Paris avant son départ allait se réaliser de point en point : nos « amis abyssins » allaient venir lui donner la main, et comme ce renfort aurait été bienfaisant à cette petite troupe de huit Européens, disposant de quatre-vingt-dix-huit fusils[1], sans artillerie ! Les mahdistes n'étaient pas loin : ce renseignement, recueilli de la bouche des premiers Chillouks rencontrés sur les bords du Nil, avait été confirmé par le Grand Mek (sultan) Abd el Fadil, chef indigène de Fachoda. Quatre de leurs vapeurs étaient venus d'Omdurman, le mois précédent, prendre un chargement de bétail et de grains ; il fallait d'autant plus s'attendre à les voir réapparaître que Fadil, tout en faisant bonne figure à la mission française, s'était empressé d'envoyer aux chefs mahdistes des renseignements sur sa faiblesse numérique. « Tu as bien peu de soldats pour résister aux *Victorieux* », disait-il à Marchand.

L'espoir d'opérer prochainement la jonction avec les missions d'Abyssinie fut bien vite dissipé. Des messages indigènes envoyés sur le Sobat rapportèrent que l'expédition

1. Les autres tirailleurs ayant été laissés à Fort-Desaix et à Mescara-er-Rek.

venue de l'Est, vite découragée par le manque de vivres et l'hostilité des indigènes, était allée hiverner à Koukoung sur la haute Djebba[1]. Si d'autre part le *Faidherbe* ne réussissait pas à franchir la barrière de Sed du grand marais, la petite troupe française, privée de tout secours, entourée d'indigènes plus disposés à la trahir qu'à la soutenir, serait singulièrement isolée sur ce « tumulus de boue solidifiée dans un océan de vases » qu'est Fachoda. L'ancienne station de relégation des forçats égyptiens n'aurait fait que changer ses prisonniers.

Le plus pressé, était de mettre la moudirieh en état de défense. Ce fut l'œuvre du capitaine Mangin qui improvisa un blockhaus en utilisant les entassements de briques provenant des ruines des bâtiments démolis. Pendant près de six semaines, ces travaux se poursuivirent avec calme. Cependant on attendait l'arrivée du *Faidherbe*, qui, si tout allait bien, pouvait paraître à l'horizon vers le 23 ou le 24 août. La fumée noire d'un steamer fut bien, en effet, signalée le 25 au point du jour sur la nappe blanche du Nil, mais elle venait du Nord : c'était un vapeur mahdiste, suivi de près par un second. Chacun des steamers mahdistes remorquait trois ou quatre chalands de dimensions considérables. La petite garnison était, d'ailleurs, sur ses gardes, car depuis deux jours des espions annonçaient l'approche de treize cents derviches.

Il ne nous appartient pas de donner ici une relation du combat livré aux Derviches ; elle serait forcément incomplète, et il faut laisser aux héros de ce glorieux fait d'armes l'honneur d'en publier le récit, en assignant à chacun sa part d'honneur. Nous nous contenterons d'enregistrer les résultats. Malgré les canons dont elle disposait, la flottille mahdiste ne parvint pas à atteindre dans leurs œuvres vives les fortifications improvisées par le capitaine Mangin. Mal servies, les pièces manquaient presque toujours le but ; beaucoup d'obus

1. Les drapeaux trouvés à l'embouchure du Sobat avaient été arborés par la mission du colonel russe Artamonof dont faisait partie le peintre suisse Potter, tué au retour par un indigène, La mission Clochette et de Bonchamps, qu'avait pensé rencontrer Marchand, avait échoué pour des raisons qui n'ont pas été encore bien expliquées.

paraissaient être de mauvaise qualité, n'éclataient pas ou éclataient trop tôt. Cinq tirailleurs blessés, tel fut le bilan des pertes du côté de la garnison de Fachoda. Quant aux vapeurs et aux chalands, qui avaient eu l'imprudence de s'approcher à portée des feux de salve de nos tirailleurs, et qui, par suite d'avaries y restèrent exposés plus longtemps qu'ils ne l'auraient désiré, — criblés de balles, percés comme des outres, remplis de morts et de blessés, ils durent battre en retraite avec des pertes énormes et des dégâts irréparables. Le combat avait commencé avec l'accompagnement d'une fanfare joyeuse, célébrant à l'avance les exploits des *victorieux*; il se termina au milieu des hurlements des femmes qui étaient nombreuses à bord. D'après les renseignements qui parvinrent plus tard à Fachoda, les sept chalands mahdistes coulèrent dans le Nil dans les premières heures qui suivirent leur retraite. L'un des steamers, le *Safia*, dont les chaudières furent crevées, dut s'échouer à vingt-cinq milles en aval de Fachoda. Plus de la moitié des effectifs furent tués ou blessés; les quatre chefs de l'expédition étaient parmi les morts ainsi que le premier canonnier et le capitaine du *Safia*.

Saïd Bogher, l'émir qui commandait pour le Khalifa dans la région Chillouk, ne se trouvait pas en personne à l'attaque du 25 août. Il jura de prendre une éclatante revanche ou de se faire tuer, avec les cent cinquante fanatiques qui composaient sa garde, aux pieds des murs de Fachoda. La menace, en elle-même, n'eût point été bien effrayante, si la garnison avait eu une réserve suffisante de munitions. Mais l'approvisionnement de cartouches était à bord du *Faidherbe*. Il n'en restait que vingt-huit mille deux cents au fort, moins de trois cents par tireur... C'était peu. Dans la nuit du 28 au 29 août, les émissaires de Marchand vinrent le prévenir que Saïd Bogher approchait et que l'assaut, par terre cette fois, serait donné avant l'aube. Fausse alerte. Le jour se leva sans amener aucun Derviche. A huit heures et demie, Marchand, qui s'était enfermé pour écouter le rapport d'un espion, fut appelé au dehors par une grande rumeur. Une troupe de tirailleurs sans armes courait sur le parapet de la face sud derrière le capitaine Mangin, qui semblait la conduire en ges-

ticulant avec la dernière énergie. Était-ce une surprise des Mahdistes? Les tirailleurs occupés à débroussailler les terrains avoisinant les glacis du fort avaient-ils laissé approcher l'ennemi sans le voir? L'angoisse fut courte. Un mot volait de bouche en bouche : « Le *Faidherbe* ! » C'était le *Faidherbe*, en effet, qui apparaissait en amont de Fachoda. Parti de Fort-Desaix le 19 juillet, avec trois chalands, il avait mis quarante-deux jours pour traverser le terrible marais.

C'était le ravitaillement assuré en vivres et en munitions ; l'armement du fort complété par l'adjonction de deux petites pièces de trente-sept millimètres. Si Marchand les avait eues quelques jours plus tôt, la déroute des Derviches eût été un désastre. C'était la certitude de résister victorieusement aux nouvelles entreprises des Madhistes, tant que Saïd Bogher n'aurait pas reçu des renforts considérables. L'attaque qu'il préparait ne se produisit pas. En apprenant l'arrivée du *Faidherbe*, l'émir avait prudemment abandonné la position qu'il occupait à trente kilomètres en aval de Fachoda et battu en retraite.

Nous étions maîtres du terrain..., mais on sait le reste : le 18 septembre les rapports des indigènes signalaient une flotte considérable remontant le fleuve, cinq à dix mille hommes pour le moins. C'était l'armée anglo-égyptienne. Le 19, au matin, deux soldats noirs, coiffés d'un casque à plumet rouge, remettaient à Marchand une lettre adressée au « Chef de l'Expédition européenne à Fachoda ». Le Sirdar Kitchener annonçait la prise d'Omdurman, l'anéantissement des forces mahdistes et en même temps son intention de venir à Fachoda... Et, le 11 décembre 1898, aux pieds de la Moudirieh, la mission française s'embarquait sur le *Faidherbe* pour gagner, par le Sobat et l'Abyssinie, la route, pénible encore et longue, du retour en France. Un bataillon égyptien, dissimulé discrètement dans un pli de terrain, attendait l'évacuation du fort pour en prendre possession. Au passage, le commandant Jackson-Bey présentait les armes aux braves qui s'en allaient.

« Les droits imprescriptibles du sultan et du khédive » avaient triomphé...

*
* *

Il reste à conclure.

La disproportion entre les moyens d'action de la mission et la difficulté de la tâche qui lui était assignée ressort du simple exposé des faits. Les hommes politiques qui, à Paris, ont décidé une semblable entreprise, ne peuvent invoquer qu'une circonstance atténuante : ils ne se rendaient pas un compte exact de ce qu'ils exigeaient ; ils ne savaient pas au juste ce qu'ils faisaient. Cette excuse serait peut-être leur condamnation, si le vieil adage était encore de mise, qui disait que « gouverner c'est prévoir ». On ne savait ni l'absence de moyens de transport sur le Congo, ni l'incroyable anarchie qui, depuis près de deux années, avait laissé entasser dans les magasins de Loango les approvisionnements qu'attendaient, mourant de faim, les agents français et les troupes du Haut-Oubangui. On n'avait prévu ni l'échec des missions abyssines, ni l'isolement de la poignée de braves lancés vers le Nil au milieu des flots madhistes. Ce qui est encore plus inexcusable peut-être, c'est qu'on ait oublié d'assurer le retour d'une expédition exposée aux périls de telles fatigues dans des marais pestilentiels.

Malgré tout, la mission est arrivée au but, mais, une fois installée sur le Nil, que serait-elle devenue si elle avait été attaquée par l'armée anglo-égyptienne ? Le courage ne pouvait compenser l'effrayante disproportion des forces. Or le gouvernement devait savoir que l'Angleterre ne renoncerait pas à l'exécution d'un projet qui est devenu une part essentielle de son idéal national. Alors c'était la guerre avec l'Angleterre ? Soit ! La guerre avec l'Angleterre, c'est une politique : mais à cette guerre, étions-nous préparés ? Nous étions-nous ménagé un appui diplomatique ? Avions-nous des alliances ? Ou, si nous voulions faire la guerre tout seuls, notre flotte, et nos côtes, et nos colonies étaient-elles armées en guerre ? Non, puisqu'il fallut en grande hâte, lorsqu'on se crut à la veille d'hostilités, pourvoir à la défense, et puisque les hommes compétents ne cachaient pas leurs inquiétudes patriotiques. D'autre part, il semble qu'en fait de négociations diplomatiques, le cabinet Méline

se soit contenté de rêves étranges, où il combinait une action de la Turquie, de la Russie et de l'Abyssinie contre l'Angleterre; à moins que tout simplement il n'ait attribué à l'Angleterre un désir de la paix à tout prix, qui nous dispensait de préparatifs soit militaires, soit diplomatiques. Dans le premier cas, fantaisie et chimères; dans le second, ignorance de la réalité. La politique française n'avait pas depuis longtemps commis une si grande faute.

Il faut avoir le courage de le dire: au point de vue politique, la conception de cet établissement sur le Haut-Nil, qu'il dût être définitif ou temporaire, était radicalement fausse. Comment a-t-on pu imaginer que l'apparition de Marchand à Fachoda fût nécessaire pour nous donner le droit de soulever la question d'Égypte, et suffisante pour décider l'Angleterre à en étudier la solution? Si, au lieu de recourir à l'argument du *casus belli*, le gouvernement britannique eût pris le parti de *causer* courtoisement, n'est-il pas évident que le résultat eût été le même, à cela près que cette procédure eût épargné une blessure à notre amour-propre national? Diplomatiquement, la situation était intenable. Pour nous amener à nous retirer devant l'armée anglo-égyptienne, on n'avait qu'à nous opposer les déclarations applaudies par la Chambre et le Sénat en 1894 et en 1895, de notre ministre des Affaires étrangères sur les droits de l'Égypte. En faisant ces déclarations, M. Hanotaux ne s'était pas seulement interdit de changer son fusil d'épaule et de considérer le Soudan égyptien comme *res nullius*, réservée au premier occupant; il s'était engagé moralement à retirer notre drapeau devant celui du khédive, le jour où celui-ci voudrait reprendre possession des territoires sur lesquels « planait sa souveraineté ». La politique des gages, c'est-à-dire d'une occupation temporaire, aurait pu à la rigueur se défendre si l'Angleterre avait persisté à réclamer en son nom propre une part du Soudan. Mais la question se présentait sous un aspect tout différent du jour où ce fut au nom de l'Égypte, comme mandataire du Khédive, que l'Angleterre entreprit de rendre à leur ancien maître les territoires que lui avait arrachés le soulèvement mahdiste. Rappelons que dès le commencement de 1896, on connut officiellement le projet d'expédition qui

aboutit à venger, devant Khartoum, la mort de Gordon. Pendant deux ans on put suivre pas à pas les progrès méthodiques de l'armée anglo-égyptienne : en septembre 1896 la prise de Dongola, en 1897 la marche sur Berber, en mars 1898 la bataille de l'Atbara. Le succès final ne pouvait être douteux ; comment le gouvernement français n'a-t-il pas compris qu'il ne pourrait pas soutenir diplomatiquement la raison d'être de la mission Marchand, et que les déclarations répétées de M. Hanotaux obligeraient lui ou son successeur au rappel de la troupe héroïque[1] ?

*
* *

La mission Marchand n'a-t-elle donc eu aucun résultat utile pour la France ? Nous ne conclurons pas sur cette déclaration pessimiste. Au point de vue politique, elle a facilité la signature d'un traité qui ajoute à notre sphère d'influence des territoires dont l'utilisation se fera longtemps attendre sans doute, mais auxquels l'Angleterre jusque-là avait refusé de renoncer. Au point de vue scientifique, nous lui devons un important contingent de notions géographiques. Et enfin, et

1. L'abandon de Fachoda a eu pour conséquence forcée la perte du Bahr el Ghazal. Cette province aurait-elle eu, pour nous, l'importance qu'on se plaît à lui attribuer, soit au point de vue de l'exploitation directe de ses produits, soit comme « porte de sortie » pour le commerce des possessions françaises du Haut-Oubangui ? L'énumération des richesses naturelles que contient le Pays des Rivières se retrouve sous la plume de tous ceux qui l'ont décrit ; leur existence n'est donc pas contestable. Mais de même qu'il y a dans bien des pays du monde des mines riches dont l'exploitation n'est pas rémunératrice, il existe en matière coloniale, des territoires, d'une fertilité incontestable, qui ne valent pas, faute de pouvoir y accéder, quelques arpents de terre pauvre. Schweinfurth, enthousiaste admirateur de la flore et de la faune du Bahr el Ghazal, émet cependant sur l'exploitation commerciale du pays qui lui a causé tant d'enchantement une appréciation qui n'a rien perdu de sa valeur : « Sans le prix considérable de l'ivoire, les provinces qui avoisinent les sources du Nil nous seraient entièrement fermées ; elles ne produisent rien par elles-mêmes qui puisse couvrir les frais de transport. » Est-il besoin d'ajouter que les obstacles rencontrés par la mission Marchand dans la traversée du Bahr el Ghazal prouvent assez qu'il n'existe pas actuellement de route commerciale entre le Haut-Oubangui et le Nil et que ce n'est qu'au prix de dépenses énormes qu'il serait possible de la rendre praticable ? La clause commerciale de la récente convention franco-anglaise nous assure, diplomatiquement, la possibilité d'un accès commercial dans le bassin du Nil : c'est une éventualité qu'on a bien fait de prévoir, mais qui est d'une réalisation douteuse. La possession d'une partie du Bahr el Ghazal n'aurait guère ajouté à cet avantage hypothétique.

surtout, cette épopée de hardiesse, de courage et d'endurance, où pas une défaillance ne s'est produite, a montré qu'aucune tâche, si ardue, si paradoxale qu'elle soit, n'est au-dessus des forces de nos officiers, conduits par un chef tel que celui qui a commandé la marche de l'Atlantique à la mer Rouge. Des exploits de la mission Marchand, la France gardera un fier souvenir, mais elle se souviendra aussi que la douloureuse obligation où nous fûmes réduits d'abandonner Fachoda fut l'inévitable suite d'une politique sans méthode, irréfléchie, hasardeuse. — Le Parlement permettra-t-il toujours ce jeu que des ministres jouent depuis trop longtemps : accepter une idée séduisante, produite par les « coloniaux », pour donner à ceux-ci une satisfaction, embarquer une affaire sans étudier les voies et moyens, sans prévoir les conséquences lointaines, et compter sur la grâce de Dieu, qui fait tomber les ministres avant que, ces conséquences apparaissant, il ne faille avouer et payer la faute ?

★★★

HELLÉ

> Éclairée ainsi elle n'appartient qu'au plus digne, au méritant et au juste, à l'homme surtout des œuvres fortes où son père lui apprend à voir la haute beauté, je veux dire la justice héroïque.
>
> (MICHELET.)

I

Mon enfance apparaît dans ma mémoire comme ces paysages d'aube où quelques cimes, émergeant de la vapeur qui flotte sur les vallons et les plaines, semblent suspendues entre terre et ciel. Ainsi devant moi se lèvent confusément les images du passé, éparses, resplendissantes, à travers un brouillard d'aurore...

C'est une plaine de la France méridionale, un vaste horizon fermé par des coteaux. C'est une rivière qui roule des eaux jaunes entre des pâturages, des bruyères, des châtaigniers. C'est une ville tout en briques roses, dominée par un clocher roman. C'est la maison où j'ai vécu, orpheline, près de ma tante Angélie de Riveyrac et de son frère Sylvain.

Nous habitions, hors ville, sur la lisière des bois, un petit domaine qu'on appelait pompeusement : la Châtaigneraie.

La grille du jardin s'ouvrait pour le facteur, pour les métayers, pour les pauvres hères du grand chemin. Jamais les gens de la ville, bourgeois ou fonctionnaires, n'en franchissaient le seuil. Trois ou quatre fois l'an, mademoiselle de Riveyrac, en chapeau de dentelle noire, en châle de cachemire, louait une berline chez un voiturier des environs. Elle m'emmenait à plusieurs lieues, dans des châteaux délabrés,

chez de vieilles parentes cérémonieuses que mon oncle appelait « les comtesses d'Escarbagnas ». Elles demandaient des nouvelles de M. Sylvain, citaient les alliances entre hobereaux du voisinage, et m'offraient une goutte de marasquin, des biscuits et des images religieuses que mon oncle brûlait au retour.

A Castillon, l'oncle Sylvain passait pour un original. Le clergé l'avait mis à l'index. Il n'entrait jamais dans aucune église ; il ne fréquentait aucun notable du pays, et certains disaient qu'il écrivait des ouvrages contre la sainte religion.

Par contre, les francs-maçons de la ville voyaient fort mal mademoiselle de Riveyrac, cette vieille fille noble, avare, prétendaient-ils, qui faisait bon accueil aux fermiers, tutoyait les domestiques et refusait de recevoir les commerçants enrichis, parce que, disait-elle, elle ne se commettait pas avec des *espèces*.

Nul écho de ces commérages ne vint jamais jusqu'à moi. Je me revois à cinq ou six ans. Mon univers est peuplé d'animaux familiers, de poupées que je berce, de fleurs naines que je cultive. Dans ma petite vie d'enfant, aussi complexe que la vie des hommes, aussi féconde en émotions, les tiroirs clos représentent le Mystère ; les confitures, le Péché ; la porte fermée du jardin ouvre sur l'Infini et l'Inconnu, et le disque argenté d'eau frémissante, aperçu parfois au fond du puits, sous un cercle de mousse humide, me donne la sensation du Danger.

Sommes-nous riches ou pauvres ? Je l'ignore. Mes désirs d'enfant sont comblés — et les camélias rouges plantés dans la laine verte d'un tapis, les bonnets grecs des lampes, la gaze des rideaux brochée de chimériques fleurs, me plaisent comme des signes d'opulence. Tante Angélie se tient ordinairement au premier étage, dans sa chambre meublée d'acajou ancien où le jour pâlit, tamisé par les mousselines, où la grande commode Empire, capharnaüm mystérieux, exhale un arome de lavande, d'éther et de chocolat. Il y a de tout dans cette commode : des dentelles jaunies, des bijoux d'aïeules, des liasses de vieilles lettres, des paroissiens fanés dont la reliure noire sent la moisissure et l'encens.

Assise auprès de la fenêtre, tante Angélie raccommode le

linge entassé dans un panier. L'embonpoint, qui déforme sa taille, a respecté les lignes pures et précises de son profil. Elle a le nez droit, la bouche mince, les sourcils à peine indiqués d'une impératrice latine, mais la mélancolie lamartinienne, grâce de sa jeunesse, alanguit encore ses yeux bleus. Des boucles encore brunes glissent de ses tempes à son cou.

— Va jouer, petite, me dit-elle. Et, surtout, pas de bruit dans le corridor !

Je descends à petits pas. Il ne faut pas déranger mon oncle qui travaille dans le vaste salon du rez-de-chaussée, interdit à tous. Cinq ou six fois peut-être, j'ai entrevu, par la porte entre-bâillée, des rayons chargés de livres, une grande table, un pupitre, un harmonium et deux bustes de plâtre blanc dont les yeux sans prunelles m'effraient par leur regard intérieur.

Le travail mystérieux de mon oncle m'inspire de l'inquiétude et du respect. Je saurai plus tard que M. Sylvain de Riveyrac est un savant, un helléniste « distingué », comme disent les dictionnaires. Méprisant les titres, les fonctions, les Académies, il réalise au fond de sa province le rêve d'une vie fière, stoïque et paisible, consacrée aux lettres qu'il aime d'un fervent amour.

II

J'avais huit ans, quand ma tante s'ouvrit à son frère de ses projets sur mon éducation. Ne convenait-il pas de me mettre dans un pensionnat — si le couvent effrayait mon oncle — puisque M. de Riveyrac était trop occupé, mademoiselle Angélie trop souffrante, pour diriger mes études ?

— Dans un pensionnat ? s'écria mon oncle. Vous voulez mettre cette petite dans une de ces usines d'abêtissement où elle apprendra à rougir, à faire la révérence, à jouer d'ineptes musiques et à dissimuler sa pensée comme une coquette de trente ans ? Je m'y oppose par droit de tuteur, Hellé restera chez nous. Si notre frère m'avait laissé un garçon, celui-ci n'aurait pas d'autre précepteur que moi-même. A notre petite nièce, un minimum de connaissances suffira, à moins qu'elle

ne révèle des aptitudes extraordinaires. Croyez-moi, Angélie, l'éducation doit former des êtres harmonieux. Les esprits sont pareils aux plantes sauvages qui cherchent, d'elles-mêmes, l'ombre ou le soleil qui leur convient.

Il caressa mes cheveux, et une tristesse passa sur son beau visage qui reproduisait avec une ampleur virile les traits corrects de mademoiselle Angélie.

— Ah ! si tu étais un garçon, petite Hellé !

Il trahissait le secret chagrin de son existence. J'étais la dernière des Riveyrac. Avec moi, le nom devait disparaître. Tante Angélie conservait bien quelque orgueil nobiliaire, mais l'oncle Sylvain était inaccessible au préjugé. Il songeait seulement que mon sexe restreignait les pouvoirs de sa paternité spirituelle.

Mon oncle était né dix ans après le mariage de ma grand'-mère, alors que cette femme, étroitement et passionnément religieuse, déplorait sa stérilité comme une malédiction. Persuadée qu'elle recevait de Dieu une grâce particulière, madame de Riveyrac, dans un transport de joie reconnaissante, avait voué au service de Dieu le fils tant désiré. La naissance de deux autres enfants n'avait pu modifier sa détermination, ma grand'mère croyant que le Seigneur la récompensait ainsi de son sacrifice. Mais quand Sylvain de Riveyrac quitta le petit séminaire, il manifesta sa volonté de vivre dans la retraite et d'abandonner sa part d'héritage au frère qu'il chérissait. Mon aïeule, qui se réjouissait de le voir prêtre, puis évêque, ressentit un vif chagrin. Elle se consola en pensant que la bizarrerie de Sylvain — et son désintéressement — permettraient un meilleur établissement au jeune frère, mademoiselle Angélie de Riveyrac désirant ne point se marier. L'aîné des Riveyrac cloîtra sa vie dans l'étude et la méditation. Pendant vingt ans, les jalousies et les méchancetés de la petite ville expirèrent au seuil de son logis. Enfermé avec ses livres, parmi les moulages et les gravures qui reproduisaient ses chefs-d'œuvre préférés, il traduisait Aristote, commentait Lucrèce, sans souci des gloires officielles, satisfait seulement d'être en correspondance avec quelques illustres savants européens. La mort de mon père, mon arrivée à la Châtaigneraie avaient été les seuls événements de son existence.

Mon oncle avait dépassé cinquante ans. Il commençait à moins aimer sa solitude, car cet homme sans faiblesse n'était point dépourvu de sensibilité. Tante Angélie, douce et bornée, avait embaumé sa vie d'une discrète amitié ; mais, atteinte d'une grave maladie de cœur, elle pouvait disparaître. Et lui, à Castillon, n'avait pas d'amis. A l'âge où l'homme, affranchi de l'amour, sent la joie et l'orgueil de la paternité, mon oncle eût rêvé de modeler une âme sur son grave et pur idéal. Femme, je lui échappais par ce qu'il appelait l'infirmité de mon intelligence, par la destinée que m'imposait la société. Mes grâces enfantines consolaient mal sa tendresse frustrée.

Tante Angélie m'indiqua les lettres du bout d'une aiguille à tricoter ; quelques semaines après, je savais lire. Bientôt, l'alphabet puéril fut délaissé. Au hasard, passionnément, je lus tout ce qui me tombait sous la main.

J'avais vécu huit ans d'une vie inconsciente, sans accidents, presque sans souvenirs. Aucune maladie n'avait appauvri ma sève, éveillé la morbide nervosité qui rend effrayants les enfants précoces. J'avais l'âme heureuse et libre du petit faune, lâché à travers la nature, où se satisfaisaient tous ses instincts. Je pouvais grimper sans effort jusqu'à la fourche des figuiers, sauter les fossés, courir pendant des heures, nu-tête, sous la brûlante caresse du soleil. Mes épaules étaient larges, mes yeux d'un gris nuancé d'émeraude. Il y avait des reflets d'or dans la soie châtain tendre de mes cheveux. Partout, on me regardait avec le plaisir que suscite la vue d'un enfant frais et robuste. Mais, ignorante des petites manières qu'on enseigne aux fillettes bien élevées, je ne savais ni sourire, ni répondre, ni montrer mon esprit en récitant des phrases serinées à l'avance. Je ne faisais pas grand honneur à ma tante, et les « comtesses d'Escarbagnas » l'en blâmaient un peu.

Soudain, ce fut la seconde naissance, l'inoubliable initiation. Les livres, agrandissant mon univers, me révélèrent le monde du rêve. Les mots mêmes, par le hasard de leur assemblage, s'animèrent d'une vie que je ne soupçonnais pas. Ils furent la couleur, la musique, le parfum. Déjà sensible à la cadence des vers, à l'écho des rimes, je pressentis une beauté d'ordre inconnu, étrangère au sens même des phrases que je

lisais et dont certaines me semblaient si douces, avec leurs consonnes liquides et leurs syllabes féminines, que je les répétais tout haut, pour m'enchanter. J'avais découvert, dans le grenier, un vieux volume de l'*Odyssée* et un tome de Lamartine qui portaient sur leurs tranches rouges cette inscription : « Lycée de X... », dans une couronne de laurier presque effacée. La médiocre traduction abondait en platitudes et en fausses élégances, mais le charme divin du vieil Homère persistait dans les récits, naïfs comme des contes de nourrice, dans le retour des épithètes merveilleuses qui hantaient mon imagination. J'ignorais la géographie et l'histoire et je n'étais pas même sûre que la Grèce existât ou eût existé. Pourtant je la parcourais, créant des cités fabuleuses, des grottes, des plages, des mers, où je plaçais mes héros familiers. A peine, aujourd'hui, puis-je reconstituer ce travail spontané de mon intelligence enfantine, qui ne me coûtait nul effort.

Pendant une année, je ne fis rien autre chose que de relire ces deux volumes, écrire, barbouiller quelques dessins. Parfois, je m'amusais à redire tout haut, sur un mode instinctif de mélopée, les vers qui me plaisaient davantage, ces grands vers lamartiniens que j'aimais pour leur rythme noble et leurs mélancoliques sonorités. Puis, peu à peu, je les modifiai, je les adaptai à mes sensations d'enfant, je répétai, à mon insu, pour exprimer ma joie devant la nature, les premiers balbutiements rythmiques de l'humanité. Qu'elles me semblent lointaines, ces après-midi d'éclatant azur, où je ne voyais d'autres bornes à mon univers que les murs du jardin immense, patrie des fruits vermeils et des fleurs, décor unique dont le thème éternel subsistait en mes plus vagues imaginations! Sous le figuier aux feuilles veloutées, entre les bardanes énormes et les bourraches sauvages qui épanouissent des étoiles bleues sur leurs grosses tiges hérissées d'un duvet d'argent, la petite Hellé apparaît dans mes souvenirs, laissant chanter son âme balbutiante...

C'est là que mon oncle me surprit un jour. Il m'écouta longtemps, caché entre les basses branches ; puis, quand je m'enfuis, toute confuse, il ramassa le livre oublié.

Le soir, après le repas, il me dit :

— Qui t'a donné ce livre, Hellé?

— Personne, mon oncle. Je l'ai trouvé, il y a longtemps.

— Tu l'as lu?

— Oui, mon oncle.

— Peux-tu me raconter ce que tu as lu?

Je mêlai les Sirènes aux Cyclopes, Nausicaa à Circé, et le bon roi des Phéaciens aux méchants prétendants de Pénélope. Mon oncle m'écoutait avec une attention extrême. Enhardie, je lui récitai la première strophe du *Vallon*. Il parut troublé.

— C'est extraordinaire, en vérité! — dit-il à tante Angélie, qui redoutait une remontrance paternelle. — Cette petite a le sens de la poésie. Je l'entendais chanter toute seule. L'assonance, la mesure, un essai de rythme, paraissent dans ses chansons d'enfant. Comment peut-elle se plaire à répéter des vers qu'elle ne comprend pas? Et comme elle a su choisir, dans l'épopée homérique, les épisodes les plus caractéristiques!

Après deux ou trois expériences analogues, l'oncle Sylvain déclara qu'il se chargeait de mon éducation.

Pour M. de Riveyrac, mon enfance représentait exactement l'enfance de l'humanité. Au lieu de fatiguer avec des dates, des axiomes, d'inutiles détails, ma souple et docile mémoire, il suivit l'indication naturelle et m'instruisit par une habile série de leçons de choses, puis par la légende, par la poésie, par le chant.

Peu nombreuses furent mes heures de travail, lecture, écriture, exercices de calcul et de dessin. Mon oncle ne me laissait jamais m'acharner contre les difficultés rebutantes, et, sans me donner la solution ou l'explication que je cherchais, il me mettait adroitement sur la voie. La plupart du temps, j'emportais mon livre au jardin, mais, par les jours froids ou pluvieux, il m'était permis de m'installer dans un coin de la bibliothèque. Je revois encore la vaste pièce à boiseries brunes, où des livres, des livres et encore des livres couvraient les murs. Je n'ai pu oublier son atmosphère spéciale, l'odeur des reliures anciennes, la poussière accumulée sur les moulages. De chaque côté de la cheminée, deux bustes de plâtre, aux prunelles vides, représentaient Homère et Platon. Sur un panneau, entre les médaillons de Gœthe et de Schiller,

il y avait un fragment des frises du Parthénon et une grande photographie d'après la fresque de Raphaël, *l'École d'Athènes*. Entre les deux fenêtres, une vitrine protégeait une petite Pallas en terre cuite, provenant des fouilles d'Olympie.

Debout devant son pupitre, mon oncle écrivait. Un reflet éclairait à revers son profil romain, les pointes de son col très haut, sanglé d'une cravate noire, ses cheveux gris ramenés en touffe sur le sommet du crâne. Dès que quatre heures avaient sonné, il posait sa plume. Je mettais mon chapeau de paille et, soit à travers champs, soit au jardin, le long des espaliers lourds de leurs trésors, je racontais ma lecture, que mon maître commentait.

L'oncle Sylvain haïssait l'éducation purement livresque des écoles, qui substitue des procédés de mnémotechnie à la réflexion, au raisonnement, à l'expérience. La nature lui semblait la première éducatrice de l'enfant, celle qui, par la révélation de ses lois, nous accoutume de bonne heure à considérer d'un œil pur et d'un cœur tranquille les phénomènes de la vie et de la mort. La merveille de la plante, sa structure, sa renaissance par la graine et le fruit, devaient me préparer à l'étude de l'animal et de l'homme, de telle sorte que, par des analogies peu à peu découvertes, je pusse arriver sans trouble à la connaissance de leur organisme et de leurs fonctions. Ces petites pudeurs des jeunes filles, ces demi-ignorances, ces curiosités mal réprimées, ces fausses ingénuités que cultivent avec orgueil les familles et les institutrices, paraissaient ridicules et méprisables à M. de Riveyrac. Il ne croyait pas qu'il fût jamais bon de faire un mystère forcément impur de choses naturellement pures, et qui s'avilissent par l'idée vile qu'on s'en fait.

A l'étude de la nature, mon oncle adjoignit l'étude de l'histoire. Il divisa en trois périodes les années qu'il voulait consacrer à mon instruction, mesurant à la force de mon cerveau la qualité de l'aliment intellectuel. Lui-même se comparait à une mère qui fait peu à peu succéder au régime lacté du premier âge les nourritures végétales, puis les viandes fortifiantes et réparatrices. Je parcourus d'abord le cycle des légendes, ravie par les récits naïfs tirés de la Bible, d'Héro-

dote, de l'*Odyssée*, de l'*Éducation de Cyrus*. Plutarque me fut permis ensuite, avec les historiens proprement dits, et, vers la fin de mon adolescence, l'oncle Sylvain me fit connaître les principaux systèmes de philosophie et l'évolution des dogmes religieux.

Pour compléter mon éducation morale, commencée par la révélation des lois nécessaires de la nature, l'oncle Sylvain pratiqua la méthode socratique, afin de développer et de rectifier mon jugement. Il s'efforçait d'unir indissolublement dans ma pensée l'idée de la Beauté à l'idée de la Vertu, et ne me disait point : « Ceci est mal », mais : « Ceci est laid », certain que le bien, comme le beau, est une harmonie. Mais il haïssait la morale conventionnelle, les mensonges sociaux, les préjugés. Il se considérait comme un vieux philosophe, chéri d'Athéné, déesse de la raison et de la mesure, et lui consacrant une vierge saine et sage, instruite par ses soins.

Une telle éducation ne comportait ni petits talents, ni gentillesses. Elle parut même, en disciplinant mon imagination, refréner ma sensibilité. Ma tante déplora de ne point trouver en moi, vers la quinzième année, ces émotions nerveuses, ces attendrissements qu'elle aimait comme l'indice d'une nature poétique. M. de Riveyrac dédaigna de lui expliquer que cette hâtive éclosion du sentiment, provoquée par la religiosité et le premier trouble des sens chez les précoces adolescentes de notre époque, n'est aucunement normale ni salutaire. Il réprimait l'exaltation qui eût déplacé les lignes de la statue qu'il taillait lentement, pareille à son idéal. Le jour où il surprit entre mes mains une *Vie de sainte Catherine*, prêtée par ma tante, il entra dans une colère qui nous fit trembler.

— Que je ne trouve plus ici ces monstruosités barbares ! cria-t-il en jetant le livre par la fenêtre. Il ne manquerait plus que de voir Hellé porter des scapulaires, réciter des chapelets et croire au démon. Une fille que j'ai élevée comme mon propre fils ! On voudrait en faire une sournoise, une abêtie, un gibier de confessionnal.

Ma tante n'osa plus me disputer à mon cher et terrible maître. Mais, sachant que je n'avais point fait ma première

communion, les « comtesses d'Escarbagnas » cessèrent de nous voir.

Les années coulèrent, toutes pareilles. J'avais seize ans quand ma tante mourut.

III

Si nous n'avions pas eu notre servante Babette, nous nous serions trouvés, l'oncle et moi, dans un embarras terrible. J'étais beaucoup trop jeune encore pour diriger la maison, et, bien que j'eusse traduit *les Économiques*, je ne voyais aucun intérêt à ces détails de ménage dont Xénophon prenait souci. L'oncle Sylvain était l'homme le moins pratique qui fût au monde. J'ignorais la valeur de l'argent. Avec son autorité de vieille servante bourrue et fidèle, Babette intervint :

— Monsieur, dit-elle, il faut que vous donniez des vacances à mademoiselle Hellé. Comment fera-t-elle, quand elle aura un mari et des enfants, si elle ne sait ni coudre un bouton, ni faire cuire une côtelette? Elle se mariera, un jour...

— Peut-être...

— Comment, peut-être? interrompit Babette d'un air indigné. Il y a assez de jeunes messieurs dans la ville...

— Ces crétins, ces idiots, ces ânes! interrompit l'oncle Sylvain. Ah! par exemple, je voudrais bien voir qu'un de ces animaux-là vînt me demander Hellé!...

— Eh! monsieur, fit Babette, ne criez pas si fort. Si vous croyez que mademoiselle sera facile à marier!... Mademoiselle est gentille; elle a du bien; elle est *née*. Mais vous lui avez appris trop de jargons. Ça fera peur au monde.

L'oncle se prit à rire.

— Sois tranquille, Babette. J'ai mes projets.

Il me fut donc permis de m'occuper de la maison, sous la direction de Babette. Une année encore passa.

Octobre finissait. Mon oncle semblait plus méditatif que de coutume. Un jour, le facteur lui apporta une lettre qu'il parcourut avec satisfaction.

— Hellé, me dit-il, viens au jardin. J'ai à te parler.

C'était une de ces après-midi d'automne où les vibrations

atténuées de la lumière laissent aux couleurs une franchise inconnue dans les mois ardents. Les arbres mordus par les soleils d'été, les vergers frappés de rayons obliques, le ciel sans vapeurs semblent apparaître à travers un cristal teinté d'or. Ce jour-là, quelques poires meurtries pendaient au ras des espaliers ; les figuiers secouaient leurs figues violettes, qui tombaient dans l'herbe avec un bruit doux et montraient en se fendant une ligne de pulpe carminée. Au-dessus de nos têtes, aux arceaux des treilles rougies, la vigne suspendait des thyrses de raisins noirs. Comme il avait plu pendant la nuit, une odeur amère montait des feuilles accumulées contre les bordures de buis humide.

Nous marchions, entre les dahlias qui dépliaient au soleil la gaufrure de leurs fraises jaunes. Mon oncle était triste. Il contemplait le jardin et la maison qui avaient borné ses mouvements et ses regards pendant que l'étude élargissait à l'infini le domaine idéal de ses songes. Et, la main posée sur mon épaule, il dit tout à coup :

— Il faudra quitter tout cela.

J'eus un geste de surprise. Il continua :

— Nous allons partir pour Paris, ma chère petite. Tu as dix-huit ans. Tu es presque une femme. N'es-tu pas, déjà, bien supérieure à tes aînées, espèce frivole au cerveau d'enfant, aux gentillesses de singes? Je ne regrette pas de m'être dévoué à toi, entièrement. En te voyant grandir et fleurir selon mes vœux, j'ai connu ce que le sentiment paternel a de plus doux et de plus rare. J'ai été ton père, ton maître, ton éducateur. Tu as pu croire, mon enfant, que j'étais égoïste en te gardant près de moi, en retranchant de ta vie les amusements familiers aux jeunes filles de ton âge. Je t'ai même, assez brutalement, reconquise sur ma pauvre sœur. Mais il fallait, pour achever mon œuvre, écarter de toi les contagions morbides, les puérilités mondaines, un mysticisme néfaste à la raison. Je t'ai modelée sur l'immortelle et gracieuse image d'Hypatie.

— Ah ! m'écriai-je, je suis bien heureuse d'avoir trouvé un père tel que vous.

Il sourit.

— Pourtant, mon Hellé, je vieillis, et je n'attendrai pas

l'âge du Centaure, éducateur d'Achille, que je devrais prendre pour patron. Je tremble de te laisser seule ici. Les gens de ce pays sont des barbares. Ils ne comprennent ni l'ordre ni la beauté, mais ils ont un sens grossier de la grâce qui te vaudrait l'injure de leur amour. Il faut partir, ma chère fille. Il faut que tu connaisses la vie et les hommes pour choisir ton compagnon. Je le sais, ma petite, tu ne tiens pas à grossir de ta dot les rentes d'un boutiquier. Il est probable que tu épouseras un homme pauvre. Encore faut-il qu'il soit digne de toi.

Je répondis :

— Mon oncle, je ne pense pas encore au mariage. Je suis très heureuse près de vous. Assurément, je n'épouserais pas un homme médiocre. Vous m'avez rendue trop difficile. Un mari comme ce brave M. Bertin me déplairait.

M. Bertin était un cousin éloigné — cousin par alliance — qui avait passé quelques jours chez nous.

— Bertin n'est pas stupide, dit mon oncle. Beaucoup de gens estiment son esprit : l'esprit de calcul et de négoce. J'imagine que Bertin eût fait un excellent marchand, à Corinthe, un de ces armateurs qui trafiquaient avec les ports d'Orient et achetaient la pourpre, le miel, le vin de Samos et les esclaves musiciennes. Il est insinuant. Il persuade ; il mêle la courtoisie à la jovialité quand il souhaite placer ses pièces de vin. Il devrait avoir un petit Hermès sur sa porte. Mais cet homme ingénieux ne saurait te plaire. Les filles comme toi, Hellé, devraient être la récompense des héros.

— Y a-t-il encore des héros, mon oncle ?

— Oui, certes, mais à notre laide époque, il faut savoir les découvrir. Ce que j'appelle le héros, Hellé, ce n'est ni le dompteur de monstres, ni le conquérant, ni même le grand savant, le grand artiste. C'est l'homme qui a su vivre d'une vie supérieure et, par le miracle du génie ou de la vertu, créer en soi-même un demi-dieu. Il peut passer inaperçu dans la foule des médiocres; il peut être incompris et bafoué; c'est à nous, c'est à toi qu'il appartient de le reconnaître. Si tu étais une femme vulgaire, je te dirais : « Épouse le premier venu pourvu qu'il soit bon et fort. » Mais, dès ton enfance, j'ai deviné ta race et ta destinée. Tu es une créature

exceptionnelle, — n'en conçois point d'orgueil : la gloire ne t'en appartient pas ; — l'homme que tu aimeras doit être plus qu'un homme.

Nous fîmes quelques pas en silence.

— Je ne prétends pas que tu fasses un sacrifice, reprit mon oncle. Je souhaite, au contraire, que tu accomplisses ta destinée. Toutes les femmes ne sont point nées pour les soins du ménage et la reproduction de l'espèce. De même qu'il y a des hommes de génie, il y a des femmes élues par la nature pour s'apparier à eux. Rarement ils se rencontrent : ils s'attendent, s'espèrent, se cherchent toujours — et, de déception en déception, ils traînent jusqu'à la mort leur désir et leur nostalgie. Mais quelquefois, passant l'un près de l'autre, ils se devinent, ils se reconnaissent, amants prédestinés ; ils s'unissent, et la beauté de leur amour demeure comme un exemple aux hommes. Crois-moi, Hellé : un mariage vulgaire, pourvu qu'il réunisse ce que le monde appelle des conditions de bonheur, — c'est-à-dire la fortune, la beauté, les titres, — pourra t'offrir quelque appât : garde-toi de te prendre à ce piège. Ce serait trahir à l'avance ton légitime possesseur. Le jour où tu seras en sa présence, tu sentiras une force irrésistible te pousser vers lui. Rappelle-toi mes paroles, petite fille, tu n'arriveras à l'amour que par l'admiration.

L'oncle Sylvain me quitta sur ces mots. Je demeurai toute pensive.

L'amour ! ce mot représentait pour moi quelque chose d'abstrait et de théorique. Ni mon cœur ni mes sens ne s'étaient éveillés. Mon oncle m'avait fait vivre dans un monde idéal où les mœurs et les hommes contemporains n'étaient que des mots mal définis et des ombres inconsistantes, tandis que le passé, avec ses dieux, ses arts, ses rêves, constituait pour moi la seule réalité. Jamais je n'avais ouvert un roman, lu un journal, écouté des confidences de jeunes filles. Au seuil de la jeunesse, j'étais pareille à une statue enveloppée de voiles blancs, vivante seulement par le front qui pense. Mon oncle avait développé mon intelligence, ma raison, ma mémoire ; il m'avait donné le sens de la justice et de la beauté. Mais jamais je n'avais touché la main d'un homme. Je n'imaginais pas ce que pouvait être l'amour.

Arrivée au fond du jardin, je montai quelques marches de pierre, et je me trouvai debout, les bras appuyés sur la crête du mur, dominant la plaine aux verts pâturages, rayée de longues zones brunes par le labour automnal. Le soleil déclinait vers les coteaux dont les nobles lignes bleuâtres fondaient sous un poudroiement d'or. L'éclair d'un soc luisait dans la terre grasse. Parmi les bouquets de châtaigniers, çà et là, une ligne de saules frissonnants et pâles indiquait le lit d'un ruisseau. La petite ville était derrière moi, invisible, absente, oubliée.

Le soleil s'abaissait. Mes yeux, qui buvaient sa lumière, saluèrent son orbe empourpré. Aucun nuage ne voila la splendeur de sa face quand il toucha la cime des châtaigniers. J'entendis, dans le silence du soir, passer l'écho sonore de la poésie antique, et mon âme, toute païenne et virginale, tressaillit d'un religieux émoi. Je me sentis entourée de présages, et, le cœur gonflé, les bras tendus vers le ciel de gloire, je me crus promise à l'amour d'un héros.

IV

Mon oncle avait décidé de se fixer à Paris. J'obtins qu'il retardât notre départ de quelques semaines, car je désirais choisir les objets et les meubles que nous devions emporter. L'oncle Sylvain maugréa en se voyant abandonné des journées entières, mais je lui répondais en riant :

— Mon oncle, avez-vous oublié l'histoire d'Ischomaque et ses conseils à sa femme? Je me souviens, moi, d'avoir expliqué Xénophon. La femme, dit-il, doit être dans le logis comme la mère abeille dans la ruche. Et il ajoute que les objets les plus vulgaires ont leur part de beauté quand ils sont bien rangés, « car ils sont la matière dont est faite la symétrie qui est un commencement de beauté ». Je vous assure, mon oncle, que Xénophon eût aimé voir ces cuivres éclatants et ces fruits vermeils ainsi disposés sur les étagères. J'ai honte de ne pas savoir tailler une robe à mon goût. Ma couturière n'a pas le sentiment de la ligne, et elle vous fait

dépenser un argent que vous emploieriez mieux à acheter ces nouvelles éditions allemandes des Tragiques grecs dont vous avez si grande envie. Tante Angélie n'osait pas m'instruire dans cette science économique que vous paraissez mépriser. Laissez-moi me préparer à mes tâches futures, au nom de Socrate, qui m'approuverait certainement.

Je savais qu'en flattant la manie de l'oncle Sylvain je le rendrais favorable à ma fantaisie. Il se résigna.

Les matinées brumeuses, les soirées fraîches, annoncèrent la fin de l'automne. Le givre étincela au reflet des aubes rouges, dans le jardin sans fleurs. Nous devions partir le 3 novembre, après la fête des Morts. Mon oncle, ferme comme un vieux stoïcien devant la succession des phénomènes, ignorait le culte des tombes. Il fuyait le tertre entouré de buis, le marbre pesant sur les os désagrégés dans l'argile, car les ombres des défunts qu'il avait aimés vivaient dans sa mémoire une vie fixe et divine, affranchie des outrages du temps. Il s'enferma dans sa bibliothèque pendant que je faisais, avec Babette, le pèlerinage annuel au tombeau de mes parents.

Nous traversâmes l'enclos peuplé de croix noires et blanches et de mausolées qui m'attristaient par leur pompeuse laideur. Des femmes en deuil passaient ou s'agenouillaient ; d'autres disposaient sur les grilles des bouquets de chrysanthèmes et des couronnes en perles de verre. Par la porte entr'ouverte des chapelles, on voyait vaciller la flamme d'un cierge, jaune en plein jour, et tremblante comme la petite âme dont parle l'empereur Julien :

Animula, vagula, blandula...

Babette se prosterna sur la dalle qui portait le nom de mes parents et une inscription plus récente. Je ne m'attendrissais point sur le père et la mère que je n'avais pas connus. La perte de ma tante était mon seul vrai chagrin. Je l'avais pleurée sincèrement, mais je comprenais que la disparition de mon oncle eût été pour moi le suprême malheur. D'autre part, l'oncle m'avait accoutumée à l'idée de la mort que n'accompagnait pour moi aucune image effrayante. La mort..., c'était un fait nécessaire, que je ne souhaitais certes point avant le

temps normal, mais que j'eusse été capable d'accepter sans autre émotion que l'angoisse physique, la révolte d'Iphigénie pleurant la douce lumière. Je m'abandonnais avec confiance à la nature, qui détient le secret du néant ou de l'immortalité. Je savais que j'avais un rôle à jouer pendant un laps de temps qu'il ne m'appartenait point de déterminer, et tout l'effort de mon éducateur tendait à me préparer pour ce rôle. J'étais faite pour vivre la vie et je considérais comme une folie contre nature l'ascétisme qui ordonne de vivre pour la mort.

Babette se releva :

— La pauvre demoiselle est au ciel, pour sûr, murmura-t-elle. A son bout de l'an, j'ai fait dire une messe, malgré M. Sylvain.

« Comment peut-on croire au ciel et au pouvoir des messes? me demandais-je en revenant. Mon oncle dit que le christianisme a régné par la terreur de la mort. Il a satisfait l'instinct des hommes qui ont la volonté obstinée de se croire immortels. Mais comment peut-on accepter ces dogmes obscurs et despotiques qui pèsent sur la raison comme un joug? Il faut qu'il y ait, dans cette religion, une grâce que j'ignore. »

Le lendemain, tandis qu'on descendait les malles, Babette ferma les volets de la maison. Nos chambres, l'appartement de tante Angélie restaient intacts. Nous emportions seulement les livres et les meubles de la bibliothèque. Quand la grosse clef tourna dans la serrure, une angoisse étreignit mon cœur. J'embrassai d'un regard les allées, les murs, les arbres, la maison aveugle et muette, puis la voiture partit.

Dans les rues de la petite ville, les passants se retournaient avec un air de blâme et de curiosité. Babette pleurait dans son mouchoir à carreaux. Mon oncle, les bras croisés, ne disait rien. Nous suivîmes une route bordée de peupliers, qui conduisait à la station. La ville, une dernière fois, montra ses toits rouges, ses vergers, ses fumées obliques qu'une bise aigre inclinait vers le sud, puis un pli de colline me la déroba. L'express de Paris m'emporta vers la vie nouvelle.

V

Je m'éveillai le lendemain dans une chambre d'hôtel, quai des Tournelles. A peine habillée, j'ouvris la fenêtre et je sortis sur le balcon.

Il était six heures du matin. Un brouillard pénétré de lumière, passant par les nuances les plus délicates du gris de perle au gris d'azur, reculait à l'infini la perspective des quais, hérissés de dômes et d'aiguilles. Les façades de l'île Saint-Louis étaient presque roses. A droite, vers Bercy, la Seine élargissait sa nappe bleue, couverte de péniches et de bateaux plats d'où l'on déchargeait du charbon, des sacs de grains, des paniers de pommes. Plus près, elle se divisait et ses eaux embrassaient la cité dans leur glauque étreinte. Le chevet de la cathédrale, esquissé en des gris plus nets, développait ses arcs-boutants dominés par le clocher et les tours; et plus haut encore, plus loin, l'or ciselé de la Sainte-Chapelle étincelait, touché par le soleil.

Ainsi m'apparaissait la ville, dans l'aurore, révélation d'une beauté que je ne soupçonnais pas, façonnée et enrichie par les siècles, harmonieuse dans le contraste et la diversité. La vie n'était pas riante sous ce ciel changeant, dans cet air subtil, mais nerveuse, variée, ardente. Le cœur du monde battait là.

Il me sembla qu'à l'unisson battait tout doucement le mien, ce cœur paisible, assoupi jusqu'alors dans sa virginale indifférence. Et je me pris à rêver. N'était-ce pas un présage encore, cette fête de Paris matinal accueillant ma jeunesse? A cette heure céleste où le jour d'automne naissait doux comme une aube de printemps, dans quelle rue de la cité, sous quel toit misérable ou splendide, s'éveillait-il, l'amant promis à mes songes, le héros que je devais aimer? Je l'imaginais jeune comme moi, pur comme moi, beau de force et de génie, armé de vertu virile pour la conquête de l'avenir. Quand donc le rencontrerais-je? A quel signe mystérieux me reconnaîtrait-il?

Je déjeunai avec mon oncle dans un petit salon tendu de vert, solennel ainsi qu'une salle d'Académie.

Comme on servait le café, deux messieurs se firent annoncer. Ils avaient de longs cheveux d'un blanc sale, des mentons rasés, de grosses rosettes rouges, un air d'érudition, de candeur et de pauvreté. C'étaient Lampérier, l'helléniste, et Grosjean, le numismate, membres de l'Institut, qui depuis vingt ans correspondaient avec mon oncle et le voyaient aujourd'hui pour la première fois.

Derrière eux, un jeune homme arriva. Il semblait taillé dans un bloc de bois, mû par des ressorts automatiques. Sa tête imberbe, aux lignes dures, ne révélait aucun âge précis. Il portait des cheveux longs, rejetés en arrière et découvrant un front admirable. Toute sa personne me parut extraordinaire : ses lunettes d'or, sa redingote qui ne faisait aucun pli, les angles que dessinaient ses gestes méthodiques comme des déductions. Mon oncle manifesta une vive joie :

— Monsieur Karl Walter, mademoiselle Hellé de Riveyrac, ma nièce.

Je restais stupéfaite, pendant que M. Walter me tendait la main : — Une ! deux ! — puis s'asseyait : « Un ! » avec une rectitude de mouvement qui rappelait l'exercice à la prussienne. Karl Walter ! J'avais lu, en allemand, ses ouvrages d'esthétique. Comment ce personnage, qui semblait échappé d'un conte d'Hoffmann, avait-il pu recréer la vie et l'âme de l'artiste grec, dans cet étrange roman philosophique : *Histoire d'Eucrate*, que j'avais tant admiré ?

Les deux vieux savants nous félicitèrent d'être venus à Paris, m'interrogèrent sur mes études et se plaignirent amèrement de la décadence des humanités dans les lycées. Karl Walter s'entretint en allemand avec mon oncle. Je compris qu'il allait accompagner une délégation de savants chargés de continuer les fouilles d'Olympie. Tout à coup, il se leva : — Un ! — tendit la main : — Une, deux ! — et sortit, suivi de près par l'helléniste et le numismate.

— Connaissez-vous beaucoup de monde à Paris ? demandai-je à l'oncle Sylvain.

— J'ai des amis que je n'ai jamais vus : Lampérier et Grosjean sont du nombre. J'ai aussi quelques camarades de jeu-

nesse qui font du journalisme ou qui écrivent des romans, des romans dits parisiens, hélas!... Mais ces gens-là, je les renie. D'autres sont très pauvres et inconnus; des maniaques comme moi, des rats de bibliothèque. Enfin, il y a Charles Gérard, un historien, maître de conférences à l'École Normale, et qui fut mon camarade au petit séminaire. Tu le connaîtras. C'est un homme érudit et intègre. Je l'aime beaucoup.

— Vous ne m'avez jamais parlé de lui.

— A quoi bon? Ton imagination eût sottement travaillé. Maintenant que tu es une créature raisonnable, tu peux affronter les réceptions de madame Gérard, dans leur splendeur.

— M. Gérard est marié?

— Oui. Il a une femme qui passe pour belle et ne me plaît pas. Non qu'elle soit vraiment sans beauté, mais il lui manque la grâce décente, l'harmonie du geste et de la voix. Madame Gérard ressemble à une orientale engraissée dans la paresse et les parfums. Mais cette personne majestueuse a d'inconcevables légèretés. C'est une grosse pie qui toujours bavarde et sautille. N'écoute point les conseils qu'elle ne manquera point de te donner. Belle ou non, une jeune fille doit s'envelopper de pudeur.

Nous passâmes l'après-midi à parcourir la ville. Sur le parvis Notre-Dame, l'oncle Sylvain fit arrêter la voiture. Bien qu'il m'eût parlé avec mépris du moyen âge, je sentis, en pénétrant dans la nef, qu'il y avait une beauté que je ne soupçonnais pas, dans le jet puissant des piliers, dans l'aube des voûtes, dans la merveille multicolore des vitraux.

— Sortons d'ici, dit l'oncle brusquement. Il fait froid; il fait noir. On respire, dans ces nefs gothiques, la nostalgie et l'épouvante de la mort.

— Vous êtes injuste! — dis-je, comme la voiture nous emportait. — Voyez : cette cathédrale s'élève harmonieusement à la pointe de l'île. Elle perpétue l'effort et le rêve d'un millier de travailleurs. Toute nue et froide qu'elle est, elle me semble habitée par leurs âmes, si je n'y sens point la présence d'un dieu. Ne craignez-vous point d'être trop absolu, mon oncle? Renan, que vous m'avez fait lire, regrettait que le front

d'Athéné ne pût comprendre, plus large, différents genres de beauté.

— Je hais le culte des chrétiens et leur morale, répondit-il. Par eux, l'inquiétude est entrée dans l'univers. Ne me parle pas de l'essor mystique de l'âme : rien n'est beau que la lumière, la mesure, l'harmonie et la vérité. Les gens qui ont bâti ces cathédrales ont introduit le squelette dans l'art. Partout ils voyaient grimacer la danse macabre. Ils ont réduit la vertu à n'être qu'un contrat sordide avec leur Dieu ; ils ont blasphémé l'amour, stigmatisé la femme, et n'ont trouvé d'excuse à la maternité que la virginité féconde de Marie.

Il mit la tête à la portière et cria :

— Cocher, arrêtez-vous au Louvre !

Dans la cour du Carrousel, il me fit descendre et me dit :

— Débarbouillons-nous l'esprit de tout ce gothique. Je vais t'apprendre où est la beauté.

Il me conduisit, à travers un dédale d'escaliers, jusqu'à la grande galerie des Antiques. Nous errâmes dans le silence et la fraîcheur des salles désertes, parmi les belles formes nues, parmi les canthares, les chapiteaux, les cénotaphes, les plaques votives qui racontaient la vie grecque dans la langue harmonieuse que je comprenais déjà. Enfin m'apparut la déesse de Milo, dans sa divinité intacte et sa forme mutilée, pure comme un beau vers de Sophocle. Et j'eus, soudain, la révélation du sublime plastique que les livres, les gravures, les moulages ne peuvent traduire exactement. Je sentis que je rentrais dans ma patrie. Ces dieux dressés autour de moi, Dianes aux courtes tuniques, Bacchus adolescents, Apollons de Thèbes ou de Délos, incarnaient des symboles familiers. J'étais presque leur contemporaine, nourrie du miel des ruches attiques sous le ciel gaulois. Mon âme, indignée comme eux de l'exil, cherchait sur leur marbre un reflet des pays de lumière.

Un mois plus tard, nous nous installions rue Palatine, dans un pavillon assez délabré, situé au fond d'un jardin. Nous succédions à Karl Walter, qui nous cédait le bail et une partie du mobilier. Il y avait au rez-de-chaussée un salon à trois fenêtres dont les boiseries blanches offraient des traces

CHEMINS DE FER DE L'EST

I. — VOYAGES EN SUISSE

Deux trains rapides, composés de voitures de 1re et 2e classe à intercirculation, avec lavabos et water-closet, circulent journellement dans chaque sens entre **Paris (Est)** et **Bâle.**

Les trains de jour comportent un wagon-restaurant et ceux de nuit un sleeping-car de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits.

Le trajet de **Paris** à **Bâle** s'effectue en 8 heures environ, sans changement de voiture. — Ces trains sont en correspondance à **Delémont** ou à **Bâle** avec les trains suisses desservant : **Bienne, Berne, Lucerne, Baden, Zug, Glaris, Ragatz, Coire** et l'**Engadine, Winterthur, Schaffhouse, Constance, Romanshorn, Rorschach, Lindau** et **Saint-Gall.**

II. — VOYAGES EN ITALIE

Par le SAINT-GOTHARD

ROUTE LA PLUS COURTE ET LA PLUS PITTORESQUE

Les deux trains rapides qui circulent tous les jours dans chaque sens entre **Paris (Est)** et **Bâle** sont en correspondance directe dans cette dernière gare avec les trains rapides du Chemin de fer du Gothard (**Bâle, Lucerne, Milan** et l'**Italie**).

Les trains de jour comprennent un wagon-restaurant et ceux de nuit un sleeping-car (de **Paris** à **Bâle**) de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits.

Les trains du Chemin de fer du Gothard sont formés de voitures spécialement disposées pour permettre d'admirer le panorama qui se déroule devant les yeux pendant le trajet de **Lucerne** à **Milan** (Lac des Quatre-Cantons, Fluelen, Amsteg, Wassen, Goeschenen, Airolo, Bellinzona, Lacs de la Haute-Italie (Lugano, Locarno, Côme).

Pendant toute l'année, il est délivré, au départ de **Paris (Est)**, des billets directs pour les principales villes de l'Italie : **Milan, Vérone, Venise, Florence, Rome**, etc., et des billets d'aller et retour pour : **Milan** et **Venise**, valables 30 jours, aux prix suivants :

Milan.....	1re Classe :	**166** Fr. **90**	— 2e Classe :	**119** Fr. **45**
Venise.....	—	**219** Fr. **35**	— —	**156** Fr. **15**

La durée du trajet de **Paris (Est)** à **Milan** est de **17** heures, à **Florence** de **27** heures, à **Venise** de **30** heures, à **Rome** de **33** heures 30.

Une voiture directe de 1re classe circule entre **Paris** et **Milan.**

Les principales gares de la ligne de **Paris** à **Belfort** délivrent, pendant toute l'année, des billets circulaires à prix très réduits qui permettent d'effectuer des excursions variées au **Nord des Alpes** (parcours suisses) et au **Sud des Alpes** (parcours italiens).

Nota. — Tous les renseignements qui peuvent intéresser les voyageurs sont réunis dans le *Livret des Voyages circulaires et Excursions* que la Compagnie des Chemins de fer de l'Est envoie gratuitement aux personnes qui en font la demande.

III. — BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE SAISON

A — *EN FRANCE*

1° **BILLETS D'ALLER ET RETOUR de famille, de 1re et 2e classe, valables 30 jours,** délivrés dans toutes les gares du réseau de l'**EST**, pour les stations de : **Bains, Bourbonne-les-Bains, Bussang, Contrexéville, Gérardmer, Givet, Luxeuil-les-Bains, Martigny-les-Bains, Plombières-les-Bains, Sermaize-les-Bains** et **Vittel**, aux familles d'au moins *trois personnes* payant place entière et voyageant ensemble, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres **(aller et retour compris)**, ainsi qu'aux serviteurs attachés à la famille.

Par exception, le billet pour les serviteurs pourra être de 3e classe (*).

Délivrance des billets : du **15 Mai** au **15 Septembre** inclus.

2° **BILLETS D'ALLER ET RETOUR de Bains de mer valables 33 jours**, délivrés par les gares du Réseau de l'**EST** pour certaines stations balnéaires desservies par les Chemins de fer de l'État, d'Orléans, de l'Ouest et du Nord (*). — Délivrance des billets : du **samedi, veille de la Fête des Rameaux**, au **31 Octobre** inclus.

3° **BILLETS D'ALLER ET RETOUR valables 33 jours**, délivrés conjointement avec les billets des Voyages circulaires **Paris-Vosges** (ou **Laon-Vosges**, suivant le cas) par les gares des Chemins de fer de l'Etat, d'Orléans, de l'Ouest et du Nord (*). — Délivrance des billets : du **1er Mai** au **15 Octobre** inclus.

4° **BILLETS D'ALLER ET RETOUR** au départ de **Châlons-sur-Marne, Épernay, Sainte-Menehould, Reims, Vouziers, Rethel, Amagne-Lucquy, Mézières-Charleville, Longuyon, Montmédy, Stenay** et **Sedan** pour **Givet** (**). — Délivrance des billets : du **1er Mai** au **15 Octobre** inclus.

(*) Sur les Réseaux de l'Est, de l'Etat, d'Orléans et du Nord, les enfants de 3 à 7 ans paient demi-place et ont droit au transport gratuit de 20 kilogrammes de Bagages. — Sur le Réseau de l'Ouest, il n'est délivré de demi-billets à prix réduits pour les enfants que lorsqu'ils voyagent au nombre de deux au moins.

(**) Les bagages que les voyageurs peuvent prendre avec eux dans les voitures sont seuls admis.

AVIS IMPORTANT. — La durée de validité des billets des §§ 1°, 2,° 3°, **est susceptible de plusieurs prolongations**, moyennant paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de **10** p. °/₀ du prix initial du billet.

B — *A L'ÉTRANGER*

1° De **Paris** à **Berne, Bâle, Rheinfelden, Lucerne, Zurich, Einsiedeln, Ragatz, Landquart, Davos-Platz, Coire** et **Thusis** (via **Belfort-Delle** ou **Belfort-Petit-Croix**) et de **Paris** à **Baden-Baden**, via **Avricourt-Strasbourg**. (Pour les prix consulter le livret).

2° De **Reims, Mézières-Charleville, Châlons-sur-Marne, Bar-le-Duc, Nancy, Troyes** et **Chaumont** à **Bâle, Lucerne, Zurich, Berne** et **Interlaken**. (Pour les prix consulter le livret).

3° De **Dunkerque, Calais** (Maritime), **Calais** (Ville), **Boulogne** (Ville), **Boulogne** (Tintelleries) **Abbeville, Hazebrouck, Lille, Valenciennes, Douai, Cambrai, Arras, Amiens, Saint-Quentin** et **Tergnier** à **Bâle, Lucerne, Zurich, Einsiedeln, Berne et Interlaken**. (Pour les prix consulter le livret.)

Durée de validité des billets : **60** jours. — Délivrance des billets : du **1er Mai** au **15 Octobre**.

IV. — VOYAGES CIRCULAIRES ET EXCURSIONS

A — *EN FRANCE*

Voyages circulaires à prix réduits pour visiter les VOSGES et BELFORT

avec arrêts facultatifs à toutes les stations du parcours

BILLETS INDIVIDUELS

Prix des billets valables pendant **33 Jours :** 1re cl. **85** fr. ; 2e cl. **62** fr.

Délivrance des billets : du **1er Mai** au **15 Octobre** inclus.

A — **De PARIS à PARIS**

B — **De LAON à LAON**

VOYAGES CIRCULAIRES ET EXCURSIONS *(Suite)*

Les Vosges. — De NANCY à NANCY

1er ITINÉRAIRE.— Nancy, Epinal, Remiremont, Cornimont, Bussang, Arches, Gérardmer, Fraize, St-Dié, Etival-Clairefontaine, Badonviller, Lunéville, Nancy ou *vice versa.*

Durée du Voyage : **10 Jours.** — 1re CL. **24** fr. ; 2e CL. **18** fr.; 3e CL. **13** fr.

2e ITINÉRAIRE. — Nancy, Toul, Pagny-sur-Meuse, Vaucouleurs, Domrémy-Maxey-sur-Meuse, Neufchâteau, Mirecourt, Epinal, Remiremont, Cornimont, Bussang, Arches, Gérardmer, Fraize, St-Dié, Etival-Clairefontaine, Badonviller, Lunéville, Nancy ou *vice versa.*

Durée du Voyage : **15 Jours.** — 1re CL. **33** fr.; 2e CL. **25** fr.; 3e CL. **18** fr.

Délivrance des billets : du **1er Mai** au **15 Octobre inclus**, à toutes les gares du parcours.

Voyages circulaires à prix réduits pour visiter les VOSGES

BILLETS COLLECTIFS

Il est délivré également des billets collectifs aux familles d'au moins 4 personnes payant place entière et voyageant ensemble.

Le prix s'obtient en ajoutant, au prix de 3 billets individuels, la moitié du prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de 3.

Les billets sont collectifs et nominatifs.

Les titulaires d'un même billet collectif sont tenus de voyager ensemble. En conséquence, si, pour un motif quelconque, une ou plusieurs personnes dénommées sur le billet collectif ne pouvaient faire le voyage par le même train que les porteurs de ce billet, elles auraient à prendre, pour leur voyage, un billet ordinaire sur le prix duquel il ne serait rien déduit.

Excursion au Pays de Jeanne d'Arc

De **PAGNY-SUR-MEUSE** à **VAUCOULEURS** et **DOMRÉMY**

ET RETOUR

1re CLASSE..... **4** fr. **80** ; — 2e CLASSE..... **3** fr. **65**

AVIS IMPORTANT. — La durée de validité des billets circulaires pour visiter les *Vosges* peut être, à deux reprises, prolongée de *moitié*, moyennant paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 pour 100 du prix initial du billet.

B — *A L'ÉTRANGER*

POUR VISITER :

1° La VALLÉE de la MEUSE, HASTIÈRE et DINANT

Prix des billets valables pendant **15 Jours :** 1re CL. **42** fr. **35** ; 2me CL. **31** fr. **25** ; 3me CL. **23** fr. **20**.

Délivrance des billets : du **1er Mai** au **15 Octobre.**

La durée de validité de ces billets peut être prolongée de 10 jours, moyennant paiement d'un supplément de 10 pour 100 du prix initial du billet.

2° Le GRAND-DUCHÉ de LUXEMBOURG, les GROTTES de HAN et de ROCHEFORT, les BORDS de la MEUSE, les ARDENNES, le CHATEAU de PIERREFONDS et COMPIÈGNE

Prix des billets valables pendant **30 Jours :**

1er ITINÉRAIRE *via* **Luxembourg, Arlon, Marloie :** 1re CL. **77** fr. **20** ; 2me CL. **57** fr. **65**.

2me ITINÉRAIRE *via* **Luxembourg, Spa, Liège, Marloie :** 1re CL. **87** fr. **70** ; 2me CL. **65** fr. **80**.

Délivrance des Billets : du **1er Mai** au **30 Septembre.**

3° Les BORDS du RHIN et la BELGIQUE

B — **Au départ de PARIS par la ligne de l'Est et retour par la ligne du Nord** ou *vice versa.*

Prix des billets valables pendant **30 Jours :** 1re CL. **127** fr. **70** ; 2e CL. **95** fr.

Délivrance des billets : du **1er Mai au 30 Septembre.**

B — *A L'ÉTRANGER* (Suite)

4° L'EST de la SUISSE (y compris les GRISONS [HAUTE-ENGADINE]) et le SUD du GRAND-DUCHÉ de BADE

Prix des billets valables pendant **30 Jours :** 1re CL. **127** fr. **50**; 2e CL. **91** fr. (*)

5° La SUISSE ORIENTALE, l'ENGADINE, les ALPES (Cols du Splugen, du Bernardin et du Luckmanier) les Lacs de COME, de LUGANO, MAJEUR, des 4 CANTONS et le SAINT-GOTHARD

Prix des billets valables pendant **40 Jours :** 1re CL. **139** fr. **40**; 2e CL. **102** fr. **30** (*)

6° La SUISSE CENTRALE, l'OBERLAND BERNOIS, les ALPES et le LAC de GENÈVE

Prix des billets valables pendant { **30 Jours :** 1re CL. **135** fr.; 2e CL. **101** fr. (*)
{ **60 Jours :** 1re CL. **146** fr.; 2e CL. **109** fr. (**)

7° Le JURA BERNOIS, la SUISSE CENTRALE, l'OBERLAND BERNOIS et les ALPES

Prix des billets valables pendant **30 Jours :** 1re CL. **125** fr.; 2e CL. **94** fr. (*)

8° Le GRAND-DUCHÉ de BADE, le WURTEMBERG, la BAVIÈRE et la SUISSE

Prix des billets valables pendant **30 Jours :** 1re CL. **163** fr. **75**; 2e CL. **119** fr. **80** (*)

9° Le GRAND-DUCHÉ de BADE, le WURTEMBERG, la BAVIÈRE, l'AUTRICHE et la SUISSE

Prix des billets valables pendant **40 Jours :** 1re CL. **242** fr.; 2e CL. **167** fr. **95** (*)

10° Le GRAND-DUCHÉ de BADE, le WURTEMBERG, la BAVIÈRE, l'AUTRICHE-HONGRIE et la SUISSE

Prix des billets valables pendant **60 Jours :** 1re CL. **293** fr. **35**; 2e CL. **205** fr. **25** (*)

(*) Délivrance des billets : du **1er Mai** au **30 Septembre.**
(**) Délivrance des billets : du **1er Mai** au **31 Août.**

DEMANDES DE BILLETS

Les demandes de billets circulaires aux gares du réseau de l'Est (celles de Paris exceptées) doivent être faites au moins trois jours avant le jour du départ.

ARRÊTS

D'une manière générale, les voyageurs ont le droit de s'arrêter:

En France et à l'Étranger, à toutes les gares du parcours desservies par les trains, à la condition de faire apposer, à l'arrivée, le timbre à date de la gare d'arrêt.

BAGAGES

Les voyageurs ont droit au transport gratuit de 30 kilogrammes de bagages sur les parcours français seulement.

Exceptionnellement, les billets du § 3° (Bords du Rhin au départ de Paris) donnent droit au transport gratuit de 25 kilog. de bagages sur les parcours allemands ci-après : Francfort-sur-Mein, Mayence ou Wiesbaden, Bingerbrück ou Rüdesheim, Coblence ou Ems, Cologne, Aix-la-Chapelle, Herbesthal et Münster-am-Stein, Bingerbrück.

NOTA. — Pour tous autres renseignements, consulter le Livret des Voyages circulaires et Excursions, que la Compagnie des Chemins de fer de l'Est envoie gratuitement aux personnes qui en font la demande.

Imp. MAULDE, DOUMENC et Cie, rue de Rivoli, 144. Bc 690

Mai 1899.

de dorure, une petite salle à manger, une vaste pièce qui servait de bibliothèque. Le premier étage se divisait en quatre chambres, sous un grenier mansardé. Effrayée par les hautes casernes trop neuves, j'aimai, pour sa vétusté même, ce lieu mélancolique et charmant. Le jardin s'étendait jusqu'à la rue Servandoni, clos de murs où grimpaient des lierres. Les tours de Saint-Sulpice fermaient l'horizon. Un jet d'eau fusait au centre de la pelouse, dans une coupe de pierre verdie par le lichen, et tout au fond, entre les charmilles, le vent qui agitait les feuilles faisait flotter l'ombre et la lumière sur une statue mutilée de l'Amour.

La disposition de la bibliothèque reproduisait exactement celle de la Châtaigneraie. La frise du Parthénon, les bustes, l'harmonium parurent reprendre leur ancienne place, et la Pallas d'Olympie, ôtée de sa vitrine, domina la haute cheminée de marbre noir.

Un ex-préfet du premier Empire avait meublé cette maison, achetée par lui à un émigré. Le salon, tout en lampas rouge fané, était somptueux et sévère. On y remarquait une belle pendule en bronze, un vaste secrétaire, un clavecin. Ma chambre semblait copiée sur une estampe, avec son lit de bois à colonnettes, ses deux bergères, son bonheur du jour, sa psyché au cadre sculpté de nœuds et de guirlandes, ses tentures en perse camaïeu bleu et blanc.

Dans ce calme logis, à l'ombre des tours de Saint-Sulpice, je continuai ma vie studieuse de Castillon. Mon oncle avait attendu notre voyage à Paris pour me faire étudier l'histoire et la littérature contemporaines. Les monuments, les rues, les aspects de la ville furent l'illustration vivante de ses leçons. Je prolongeais avec un extrême plaisir ces causeries, ces promenades, et les lectures que je faisais dans le jardin, bercée par la rumeur de la cité invisible. Souvent, Lampérier, Grosjean et Walter venaient prendre le thé. J'ouvrais alors le clavecin et je jouais des fugues de Bach, des airs de Gluck, accompagnée par mon oncle, qui se souvenait d'avoir appris la flûte et le violon. Je n'éprouvais aucun désir de nouveauté ni d'aventure, et ce fut sans enthousiasme que, pour un bal de madame Gérard, je commandai ma première toilette de soirée.

VI

Mon oncle était trop sévère pour madame Gérard. Cette grosse personne, au bavardage affligeant, avait tous les défauts et pas un vice. M. de Riveyrac l'eût trouvée plus intéressante si elle avait eu tous les vices et pas un défaut. La coquetterie de madame Gérard était sans arrière-pensée; ses médisances égratignaient à peine ; ses petits mensonges de vanité faisaient sourire. Madame Gérard était incapable de faire le mal et ne savait pas faire le bien. Elle était parfaitement médiocre, pour le plus grand bonheur de M. Charles Gérard, son mari. Une femme qui est vraiment une « personne » oblige son mari à s'occuper d'elle, pour le blâme ou pour l'éloge. Il arrive même qu'elle empiète sur la part de vie que ce mari a réservée aux lettres, à la politique, aux affaires ou au plaisir, Madame Charles Gérard bavardait et s'agitait au second plan de la vie de Charles Gérard. Il s'était accoutumé à elle comme on s'habitue au bruit incessant et toujours pareil d'une machine derrière un mur.

Leur salon était fréquenté surtout par des collègues de Gérard, des professeurs sans fortune qui avaient des filles à marier, des hommes de lettres, des académiciens, quelques politiques et de jeunes universitaires ambitieux en quête de protections et de dispenses. Tous les quinze jours, le jeudi, madame Gérard offrait un thé; deux bals, quatre dîners de cérémonie constituaient les grandes réceptions.

J'avais paru à ces petites soirées du jeudi, quelques semaines après mon arrivée, Je me sentais assez de tact et de prudence pour deviner ce que la vie de province et les années d'études ne pouvaient m'avoir appris. Je résolus de parler peu et de garder une contenance modeste sans fausse timidité. Madame Gérard, qui m'avait chaleureusement accueillie à une première visite, avait raconté partout mon histoire arrangée et défigurée, si bien que j'obtins, dès le premier soir, un succès de curiosité qui se manifesta par le silence. On attendait une nouvelle Staël, une demoiselle Dacier, une savante au bagout

de conférencière. On vit entrer une jeune fille blonde vêtue de crêpe blanc, sans un bijou, sans une fleur. La déception de la société s'exprima par des sourires compatissants. « Est-ce là, semblait-on dire, le phénomène annoncé? » Je sentis que les jeunes filles désiraient ardemment me trouver laide et que les jeunes gens eussent été ravis de me déclarer pédante. Seule, une précieuse demoiselle, une licenciée à lorgnon, à corsage plat, dont la Sorbonne absorbait tous les rêves, m'honora de son entretien. Madame Gérard avait dû lui vanter mon érudition dans un langage emphatique, et la demoiselle, piquée au jeu, voulait prouver sa supériorité. A peine avait-elle engagé la conversation, d'une manière propre à nous couvrir de ridicule, que ma réserve la déconcerta. Mais l'effet redouté s'était produit, et la compagnie me considérait avec méfiance.

J'aurais aimé causer avec ces jeunes filles de mon âge, qui m'apparaissaient pour la première fois. Je devinais en elles des êtres inachevés, demi-conscients; et pourtant elles avaient parcouru un cycle de sentiments qui m'était fermé encore. J'avais vécu hors de mon siècle, contemporaine des morts qui n'ont plus d'âge ni de patrie, et voici que je naissais à la vie sociale où m'avaient précédée ces enfants ignorantes, vêtues de rose et d'azur. Elles représentaient l'ébauche de la femme moderne. Dans les salons familiers, sous l'œil des mères, elles s'essayaient à la lutte pour l'amour ; on leur avait enseigné la séduction, la prudence, la coquetterie permise, les périls cachés — et moi j'étais pareille à une Pallas d'ivoire, vivant un songe éternel sur un fixe piédestal.

Après quelques semaines, je n'excitai plus ni curiosité ni réprobation. Les uns m'accusèrent d'orgueil, les autres de timidité excessive. On me traita avec une bienveillance indifférente. Quelques jeunes gens, me trouvant jolie, esquissèrent une sorte de cour.

A les bien observer, je reconnus qu'ils étaient intelligents et instruits, mais tous révélaient une déformation professionnelle. Je vis des professeurs, des médecins, des avocats ; — je ne découvris pas un homme. La société les avait façonnés pour un emploi particulier ; le métier était devenu leur seconde nature, et leur intelligence même, spécialisée à l'excès,

semblait démesurée et atrophiée à la fois, par défaut de proportion et d'équilibre. Ceci m'expliqua la mesquinerie de leurs idées, l'erreur de leur jugement lorsqu'ils se hasardaient hors du domaine acquis à leur compétence, et je compris pourquoi mon oncle attachait un si grand prix à ce qu'il appelait l'éducation harmonieuse.

J'avais l'inexpérience des enfants; j'avais aussi leur rigoureuse logique et leur clairvoyance impitoyable. Je m'étonnais de tout, des gens et des choses, des gens surtout, dont nul encore ne s'était imposé à moi par le prestige du vrai talent ou par l'indéfinissable charme qui échappe à l'analyse.

Une douceur nouvelle entra dans ma vie avec l'amitié d'une femme.

Dans l'espèce d'isolement où je m'étais trouvée, à mes débuts chez madame Gérard, j'avais remarqué les cheveux blancs, les yeux bleu tendre, le pur profil de madame Marboy. Elle me rappelait tante Angélie. Un soir, j'osai me rapprocher d'elle et lui parler de cette ressemblance. Elle répondit, du ton le plus affectueux :

— Je suis charmé de ce hasard, mademoiselle, et je souhaite qu'il soit de bon augure, car je désirerais vous connaître, vous qui m'intéressez si vivement.

— A quel point de vue, madame? demandai-je.

— L'ensemble seul de votre physionomie m'eût obligée à l'attention. Je ne vous connais pas assez pour vous juger autrement que sur la foi de votre visage; mais vos yeux me plaisent. Ils disent que vous êtes bonne, intelligente et loyale. En vous regardant, j'ai envie de vous embrasser. Je n'ai pas d'enfants, mademoiselle, et j'aurais souhaité une fille qui vous ressemblât.

— Je vous remercie de votre sympathie, madame. Jamais personne ne m'a parlé ainsi.

— Vraiment?

— Mon oncle m'aime plus que tout au monde, mais il n'a ni le loisir ni le désir de me traiter en enfant.

En peu de mots je racontai mon existence. Madame Marboy me regarda avec une surprise mêlée de pitié :

— Et vous n'avez jamais senti le vide de votre cœur? L'étude suffisait à remplir votre vie?

— Oui, madame. Mais, en causant avec vous, je commence à comprendre la douceur de la sympathie,

— Vous êtes exquise, dit-elle en me prenant la main. Vous viendrez me voir, n'est-ce pas?

— J'en serai très heureuse, madame.

Je fis part à mon oncle de cet entretien. Il me dit :

— Certes, tu peux aller chez madame Marboy. Cette aimable vieille t'enseignera les us et coutumes du monde et ne gâtera ni ton esprit ni ton cœur. Je préfère sa société à celle de madame Gérard ou à celle d'une pécore de vingt ans. Mais on dansait, ce soir? Pourquoi ne danses-tu pas?

— Je ne sais pas danser, mon oncle.

— C'est vrai... Veux-tu prendre des leçons? Un imbécile en habit noir, tout en raclant du violon, t'apprendra à former des pas et à compter des temps.

Je fis un geste d'horreur.

— Tu n'y tiens pas? Tu as raison. La danse moderne est ridicule et obscène souvent.

— Obscène?

Il ne répondit pas. Après un silence :

— J'ai bien remarqué qu'on ne t'apprécie pas comme tu le mérites. Parbleu! les oies s'étonnent devant les cygnes. Que cela ne t'inquiète pas pour l'avenir.

Le lundi suivant, mon oncle me conduisit chez madame Marboy.

— Madame, dit-il, ma nièce m'a fait partager son vif désir de vous connaître mieux. Je ne l'ai jamais confiée à qui que ce fût, mais elle ne saurait trouver une tutelle plus charmante et plus bienveillante que la vôtre.

— Embrassez-moi, mademoiselle Hellé, dit la vieille dame avec cette grâce souveraine à laquelle mon oncle lui-même n'avait pu échapper. Je sens que votre âme est pareille à votre visage, et j'aime votre beauté.

— Vous trouverez Hellé fort ignorante de beaucoup de choses, reprit M. de Riveyrac. C'est moi qui l'ai faite ainsi. J'ai voulu former une créature exceptionnelle qui ne fût pas un monstre moral. Je crois avoir réussi. Je ne lui ai jamais rien caché et jamais elle n'a menti. Elle a le cerveau d'un homme et le cœur d'une vierge. Vous l'ai-

merez. Et l'œuvre de toute ma vie sera achevée par vous.

— Ne craignez-vous pas que je la défigure? — fit ma vieille amie en riant. — Je connais vos opinions et vos idées, et il en est peu que je comprenne, peu que je partage. Je suis une femme qui a eu toutes les superstitions, toutes les faiblesses de son sexe, une créature nerveuse et tendre, sensible aux idées moins qu'aux sentiments. Je me plais dans les églises; je lis des romans; la poésie me fait pleurer, et, toute vieille que je suis, je m'émeus au spectacle des amours sincères. Vous voyez, cher monsieur, que je vous découvre, avec loyauté, la médiocrité de ma condition intellectuelle.

— Vous oubliez, parmi vos défauts, la malice et la douce ironie, — répliqua l'oncle Sylvain. — Eh! croyez-vous donc, madame, que je prétende réduire cette belle jeune fille à l'état de mademoiselle Dupont, l'insupportable licenciée? Il y a cent espèces de femmes; Hellé représente l'espèce la plus rare, la plus exquise, mais elle est femme comme les muses, comme Athéné. Parce qu'elle sait penser et comprendre, faut-il conclure qu'elle ne saura pas aimer? Elle aimera, autant qu'une autre, mieux qu'une autre, mais d'un clairvoyant et fier amour. Et si l'amour la déçoit, elle ne descendra pas au rang de ces âmes inquiètes qui vont quêtant d'homme en homme l'aumône d'une dégradante illusion: elle se retirera, intacte, dans le refuge que je lui ai préparé, aussi ne redouté-je plus pour elle ces influences féminines que j'ai soigneusement écartées de son adolescence. Elle n'en retiendra que la délicieuse douceur, et ni votre exemple, ni vos conseils, ne pourraient l'incliner au mysticisme ou à la sentimentalité.

— Ne dites pas de mal de la sentimentalité, monsieur. Je sais bien qu'elle n'est plus en vogue et qu'elle se réfugie en province, dans les âmes simples des pensionnaires qui ne sont pas encore modernes, ou dans les âmes résignées d'aïeules qui ne le sont plus. Assurément, on peut rire de la petite fleur bleue, mais elle a parfumé bien des existences prosaïques. On l'arrache trop facilement aujourd'hui. Croyez-moi, le meilleur asile pour les hommes comme pour les enfants, ce n'est pas les bras virils de nos *sportswomen* raisonneuses, mais bien le sein de la maman, de l'épouse à la

vieille mode, celle qui sait compatir parce qu'elle a souffert.

— Je ne connais point ces *sportswomen* dont vous parlez, fit M. de Riveyrac, et je ne les veux point connaître. J'ai rencontré par les rues des êtres bizarres qui chevauchaient des véhicules d'acier. Ils m'ont fait horreur. J'estime que la marche, la course, une gymnastique rationnelle suffisent à former les beaux corps. Voyez comme ma nièce est robuste dans sa souple élégance. C'est qu'elle a grandi en liberté, exerçant ses membres autant que son esprit. Mais n'est point là la *sportswoman*. Pour en revenir à la sentimentalité, madame, je vous dirai que j'en ai éprouvé l'effet, car ma mère était une de ces belles rêveuses de 1820, une de ces femmes à écharpes, à grands sentiments, à poétiques mélancolies. Elle avait pétri ma sœur à son image, mais, trouvant en moi une ferme raison, une solide énergie et des passions concentrées, elle me méconnut parfois, cruellement. Je n'ai gardé nulle rancune à sa mémoire, mais je me souviens que ce goût malheureux de l'émotion excessive et de l'attendrissement à propos de tout et de rien me gâta ma jeunesse et fit un enfer de notre intérieur. Mon père admirait la sensibilité de sa femme, et toute la famille me considérait comme un égoïste, un jacobin à cœur de roche. Mon refus de devenir prêtre aggrava le malentendu... Ah! madame, quand j'ai dû, à mon tour, élever une jeune âme, j'ai fait serment de ne point l'énerver et la dissoudre dans ce bain tiède de la sentimentalité. Je l'ai trempée dans les fécondes eaux de la vérité et de la sagesse. Hellé ne s'attendrira pas à tout propos; mais elle n'amollira pas l'énergie de son mari; elle élèvera une race vraiment virile. Tandis que vos tremblantes ingénues seront la proie éternelle des Don Juan, elle sera capable d'amour héroïque et d'héroïque abnégation.

— Telle qu'elle est, je l'aime, répondit madame Marboy. Cette forte éducation, qui me fait un peu peur, ne lui a point enlevé sa grâce, et puisque Hellé est bonne, simple et heureuse, il faut convenir, monsieur, que vous avez raison.

VII

Je m'attachai rapidement à madame Marboy, et bientôt notre sympathie devint une sérieuse affection. Je me plus à passer des journées entières dans le petit salon douillet, aux meubles pâles, aux tentures citron, que parfumaient des roses de Nice. Madame Marboy, toujours vêtue de gris ou de mauve, une dentelle sur les cheveux, se tenait à l'angle de la cheminée, tout près d'une frêle table à ouvrage. Quand des visiteurs arrivaient, je préparais moi-même les tasses de thé et les friandises, que j'offrais comme eût fait la fille de la maison. Les amis de madame Marboy ne ressemblaient point aux gens affairés, ambitieux et doctes qui fréquentaient chez les Gérard. C'étaient des dames mûres et paisibles, de vieux messieurs bienveillants, quelques jeunes gens titrés, élégants et graves. Bien que madame Marboy vécût simplement et n'allât jamais dans le monde, elle était apparentée à de riches familles de l'aristocratie et de la bourgeoisie de robe. Je m'expliquais par ces alliances les quelques préjugés qu'elle gardait sans jamais les ériger en lois. Elle aimait les manières exquises, les jolis compliments, les nuances infinies du sentiment qui composaient, disait-elle, l'aristocratie du cœur. Elle avait reçu l'instruction superficielle que les religieuses des Oiseaux ou du Sacré-Cœur donnaient aux jeunes filles de son temps : elle savait un peu d'anglais et d'italien, elle jouait du piano, chantait encore à ravir des airs de Bellini et de Donizetti, et faisait ses délices de Musset et de Lamartine. Très bonne, avec une pointe de malice, elle prenait ses émotions pour des opinions qu'elle exprimait avec grâce et qu'elle prétendait justifier par des anecdotes. Sa logique n'était pas toujours sûre, mais elle contait avec tant de charme qu'on ne s'en lassait point. Mariée très jeune à un homme qu'elle adorait, elle n'avait souffert que du regret de n'être point mère, et de son veuvage prématuré. Des amitiés ferventes réchauffaient encore ses beaux soixante ans.

Je devais être pour cette aimable femme un perpétuel sujet d'étonnement.

Une après-midi de février, comme nous étions seules, elle me racontait un épisode de ses fiançailles, et, me voyant rêveuse, les yeux fixés sur le foyer, elle me dit :

— Peut-être, ma petite amie, jugez-vous bien puéril ce radotage de vieille femme. Mais vous avez plus de dix-neuf ans : bientôt vous serez aimée, vous aimerez.

Je secouai la tête. Madame Marboy posa sa main sur mes cheveux :

— Aucun rêve n'habite sous ce front calme, sous cette chevelure blonde ?

— Aucun, répondis-je, et je me demande même si la race des hommes qui peuvent inspirer l'amour n'est pas tout à fait perdue.

— Et pourquoi donc, mon enfant ?

— Les hommes que j'ai vus chez madame Gérard n'appartiennent évidemment pas à cette race. Ils sont tous préoccupés de leur situation, de leur avenir, des modifications matérielles que le mariage apportera dans leur existence. Ils sont jeunes pourtant. Quelques-uns sont beaux. Mais rien, en eux, rien ne peut inspirer l'amour. Aussi ne le demandent-ils pas. Ils se contenteront d'une affection honnête et médiocre, d'un compromis entre l'intérêt et l'amitié.

— Qui vous a si bien instruite, bon Dieu ! Vous ne lisez pas de romans ?

— Jamais je n'ai ouvert un roman, mais j'ai des yeux et des oreilles, et, n'étant point embarrassée de préjugés, je sens plus vivement peut-être et plus finement qu'une autre jeune fille le contraste perpétuel entre ce qu'on dit et ce qu'on fait, ce qu'on prétend être et ce qu'on est réellement, ce qu'on paraît souhaiter et ce qu'on exige. Dans le courant de cet hiver, il s'est fait trois mariages chez madame Gérard. J'ai fort bien vu qu'une fausse ingénue épousait un faux homme d'affaires, qu'une pédante infatuée épousait un demi-savant, — vous savez, ce M. Samuel qui vulgarise l'occultisme par des conférences. — Le troisième couple pratiquait une indifférence réciproque, si naïvement étalée qu'on ne pouvait s'empêcher de sourire en voyant l'effroyable ennui qui saisissait les fiancés quand la bonne madame Gérard leur ménageait de décents tête-à-tête. On parlait beaucoup de la-

belle position des jeunes gens, de l'influence et des hautes relations des futurs beaux-pères, des grâces et vertus des fiancés, et, quand madame Gérard ajoutait, par habitude, que ces beaux mariages étaient tous des mariages d'inclination, je me demandais si ses auditeurs étaient réellement des imbéciles ou se croyaient tenus de passer pour tels.

— Vous êtes féroce, Hellé. Il est vrai que le souci des convenances mondaines impose souvent des attitudes ridicules, d'autant plus ridicules que personne ne s'y trompe; mais l'apparente indifférence des fiancés est peut-être une de ces attitudes et rien de plus. Qui vous dit que mesdemoiselles Dupont et Mazuriau n'aiment pas leurs futurs maris?

— J'accorde qu'elles peuvent éprouver une « espèce d'amour », un sentiment composé de plusieurs sentiments tels que la curiosité, la vanité, l'ambition, etc. Mais l'amour même?... Bien que je ne le connaisse point, je devine qu'il est aux fiançailles des Dupont et des Mazuriau ce que le soleil est aux chandelles.

— Eh! chère petite, l'amour c'est surtout la grande Illusion. Celui que vous aimerez sera-t-il très différent des pauvres garçons que vous traitez si mal? Vous le verrez différent, et cela suffira.

— Ah! madame, il est donc probable que je n'aimerai jamais.

— Pourquoi?

— Parce que je n'ai pas reçu l'éducation qui permet à une fille intelligente d'aimer un homme tel que les fiancés des demoiselles Dupont et Mazuriau. Le mariage ne m'offre aucun réel avantage social, puisque je suis libre, beaucoup plus libre qu'une femme, affranchie de la surveillance qui devient odieuse aux jeunes filles de vingt ans, protégée par mon oncle et non point opprimée, parfaitement maîtresse de mes actes et de mes paroles. N'étant point esclave, ne m'ennuyant point, je serais folle d'échanger mon indépendance heureuse contre la tutelle et la compagnie d'un homme que je n'aimerais pas infiniment. Et comment pourrais-je aimer, infiniment, un médiocre?

— Pauvre Hellé! Votre cœur dort. Croyez-vous qu'un homme de génie, seul, puisse l'éveiller? Le bonheur, ma

chérie, habite une sphère moyenne et tempérée. Les grands vents, le grand soleil flétrissent vite sa douce fleur.

Elle resta un instant songeuse.

— Savez-vous, reprit-elle, que je suis presque effrayée quand je considère votre avenir. Vous êtes si différente de la femme telle que je la conçois ! Votre beauté, votre intelligence, l'extrême hardiesse de votre esprit, seront-elles des éléments de félicité ou de désastre ? La femme, à mon avis, est un être de tendresse et de sacrifice, supérieure à l'homme par le sentiment, inférieure dans l'ordre intellectuel. Je la veux appuyée au bras de l'époux, penchée sur le berceau de l'enfant, agenouillée devant Dieu... Vous ne croyez pas en Dieu, Hellé... Quand les philosophes viennent me parler de l'Ame universelle, je me bouche les oreilles, et je ne veux pas être convaincue, car il me faut un Dieu moins vague, moins indifférent. J'ai vu, chez votre oncle, une Pallas que vous aimez. Elle représente votre idéal de raison et de sagesse, mais elle n'est pas humaine : elle ignore l'amour et n'a point d'enfant dans les bras.

— La Vierge catholique est-elle humaine, elle dont la maternité ne fut glorieuse que par la réprobation de l'amour ?... Ne vous désolez pas, chère madame ; j'ai reçu, quoi que vous en pensiez, une forte éducation morale, et ce sont les plus grands, parmi les hommes, qui m'ont enseigné mon devoir. Mon devoir est-il de me mutiler, de m'humilier, de rechercher le sacrifice comme but, d'aimer la douleur ? Je ne le crois point. Mon devoir est de réaliser la femme que je puis être, et d'être heureuse en aidant au bonheur d'autrui. J'ai le respect de la vérité, l'horreur de ce qui diminue et avilit. Ce que vous appelez mon orgueil constitue ma vertu même.

— Puisse cet orgueil vous guider et vous défendre !... Mais voici quelqu'un. Voulez-vous sonner pour le thé, jeune déesse ?

La porte du salon s'ouvrit. Un jeune homme entra et vint baiser la main de la vieille dame.

— Bonjour, Maurice, — dit madame Marboy en souriant à ce joli rite suranné du baise-main. — Je me croyais oubliée, mais, dès que vous paraissez, on vous pardonne. Comment va votre cousine de Nébriant ?

— A merveille, chère madame. Elle est tout occupée par les répétitions d'un drame de Maeterlinck qu'on va jouer chez elle, prochainement. Pour moi, j'ai mille excuses à vous faire...

— Tenez-les pour faites et n'en parlons plus. Maurice, vous me trouvez en bien belle et bien jeune compagnie. Il faut que je vous présente à mademoiselle de Riveyrac. Hellé, je vous présente Maurice Clairmont, un poète, un futur grand homme que j'ai connu tout enfant.

Je répondis au salut du jeune homme et, quand nous eûmes repris nos places, je sentis son regard m'effleurer, me fuir, revenir sur moi avec persistance.

Maurice Clairmont n'avait pas trente ans. Il était svelte et robuste, d'une figure si heureuse qu'elle attirait la sympathie comme un aimant. Ce visage mat, cette barbe aux pointes légères, ces touffes de cheveux noirs et lustrés comme des plumes, la splendeur des dents, l'éclat bleu des prunelles, composaient un type de beauté virile vraiment digne d'un poète et qu'aucune femme ne devait regarder froidement.

— Madame de Nébriant est toujours une fervente de Maeterlinck, — disait madame Marboy. — Je l'admire de résister aux ennuis et aux fatigues que comportent toujours les représentations d'amateurs. Je pense à la boutade de Molière : « Singuliers animaux à mener que des comédiens ! » Qu'est-ce donc quand ces comédiens sont des gens du monde !

— Vous n'assisterez pas à la représentation ?

— Votre aimable cousine m'excusera. Je suis trop vieille. Les veillées me tuent et votre Maeterlinck me fait peur. Vous me raconterez la fête, mon cher Maurice.

— Mais je n'y dois point assister. Mon ami Clauzet, le peintre, m'emmène en Grèce. Il y a de nouveaux troubles du côté de la Macédoine ; on parle d'une guerre prochaine. Je serais charmé de combattre pour la divine Hellas. Mais si la révolte prétendue n'aboutit point, nous passerons l'hiver dans les îles et j'y achèverai mon drame de *Sapho*.

— Heureux homme !... Tenez, vos premières paroles vous ont acquis l'estime de mademoiselle de Riveyrac. Elle vous considère avec envie, n'en doutez point.

— Qu'ai-je fait pour mériter cet honneur? dit M. Clairmont en riant.

— Hellé est une personne d'un autre temps, une jolie païenne qui, pour l'avoir rêvée à travers les livres, connaît la Grèce mieux que nos boulevards. Vous n'ignorez point les travaux de son oncle, M. Sylvain de Riveyrac?

— L'auteur de la *Morale antique*, un philosophe plus artiste que bien des artistes? Ah! que je serais heureux de le rencontrer!

— Je regrette fort que mon oncle soit absent, — dis-je, un peu troublée par ce regard bleu qui chatoyait entre les cils sombres comme un martin-pêcheur dans les roseaux.

— Maurice, s'écria madame Marboy, il faut que vous connaissiez M. de Riveyrac! Venez dîner ici, samedi, vous rencontrerez M. de Riveyrac et sa charmante nièce... Oh! ne me répondez pas que vous êtes très occupé, que les belles dames se disputent l'honneur de vos visites... Si vous refusez, nous nous brouillerons.

— Pourquoi me priverais-je d'un très grand plaisir? Je me permettrai, seulement, chère madame, de vous amener un convive...

— Accordé... Et ce convive...

— C'est votre propre neveu. Je devais passer la soirée avec lui.

— Cet original d'Antoine? Il ne viendra pas,

— Madame Marboy, comme vous jugez mal votre neveu! Que doit penser mademoiselle de Riveyrac?

— Hellé ne connaît pas Antoine... Ma chère enfant, le personnage dont nous parlons est mon neveu, un être sombre et bizarre, qui travaille comme un bénédictin, vit comme un anachorète, et se soucie peu de plaire aux jeunes filles.

— Assurément, Genesvrier est mal vu des dames, dit le jeune homme en souriant. Il ne sait ni ne veut leur parler le langage qu'elles aiment et ne pense qu'à réformer l'humanité! Il est le fidèle ami, le disciple du fameux Jacques Laurent.

— Jacques Laurent, le pamphlétaire de l'*Avenir social*? J'ai entendu mon oncle parler de lui avec admiration.

— Laurent est un grand écrivain, mais un rêveur d'utopies... tout comme Genesvrier !

— Hellé, ma mignonne, un peu de thé? dit madame Marboy.

Une vapeur montait du samovar. Le reflet des lampes, empruntant une exquise nuance rose au crêpe des abat-jour, adoucissait le citron acide des tentures. Tout plaisait à mes yeux : les soies brillantes et molles, la gaieté du feu clair, la délicatesse des porcelaines et les menus ustensiles d'argent.

Maurice Clairmont parla de son voyage. Les noms des îles et des cités où s'était souvent égaré mon rêve prenaient une ampleur sonore quand il les prononçait. Une heure entière, il m'entraîna par la pensée, à sa suite, de l'Ida neigeux aux vertes Cyclades, de la mer Égée à la mer des Alcyons. Madame Marboy s'étant peu à peu retirée de la conversation, ce ne fut bientôt qu'un duo, coupé par les petits soins du *five o'clock,* égayé par le jeune rire du poète, et si charmant qu'il me parut trop court. Mais six heures sonnaient. Je devais partir. On convint de reprendre, le samedi suivant, la causerie interrompue.

VIII

Un rendez-vous ayant retenu mon oncle, je le précédai chez madame Marboy. Elle m'avait priée de venir de bonne heure. Ma présence lui donnait l'illusion de la maternité et, près d'elle, aisément, j'oubliais que j'étais une étrangère.

— Comment, fit-elle en m'apercevant, vous inaugurez pour nous cette belle robe? Deviendriez-vous coquette, sage Hellé? Vous allez ravager le cœur poétique de Maurice, le cœur farouche de Genesvrier et le cœur doctoral de M. Gérard. Regardez-vous un peu.

Entre deux appliques de bronze doré qui brillaient haut comme un double bouquet de petites flammes, un miroir ovale me renvoya mon image, et l'apparition, vêtue de satin nacré et de mousseline floconneuse, m'étonna comme celle d'une sœur divine.

Je regardai ce visage dont la grâce sévère ne s'était pas attendrie encore et voluptueusement modelée sous les lèvres

de l'amour, ce front uni, ces bandeaux d'un blond presque châtain qui se dorait dans la lumière, ces sourcils droits, ces larges yeux vert de mer, cette bouche finement ciselée par l'ironie, mais que l'enthousiasme faisait frémir, ce cou ferme, ces épaules vigoureuses, cette poitrine qui semblait destinée au repos d'un demi-dieu.

J'étais belle, je le savais, et je considérais ma beauté non comme un trésor qu'on peut exploiter pour de bas intérêts, mais comme un don précieux qui porte avec soi une joie sereine.

— Vous êtes rayonnante, Hellé ! — dit encore madame Marboy, avec une nuance d'affectueuse inquiétude, comme si cet excès de splendeur physique l'eût troublée. — Il ne vous est arrivé rien d'extraordinaire, mon enfant ?

— Absolument rien, chère madame.

Elle parut rassurée.

— Je vous ai placée entre M. Clairmont et mon neveu. Vous connaissez Maurice. Quant à Genesvrier, il ne vous parlera guère, car votre parure l'intimidera. Cependant je crois que vous ne vous ennuierez point.

— J'en suis très sûre. M. Clairmont me plaît beaucoup.

— C'est un charmeur, — dit madame Marboy avec un sourire. — Sa mère, qui est morte l'an dernier, était ma meilleure amie et je ne puis vous dire à quel point elle aimait Maurice. Elle souhaitait le marier et, certes, chez la baronne de Nébriant, — leur cousine, une femme à la mode que tout Paris connaît, — les beaux partis ne manquaient point. Mais la folie du voyage monte au cerveau de Maurice. Il part... Quand reviendra-t-il ? lui-même n'en sait rien. Un caprice peut l'entraîner en Asie, aux Indes, au Japon. Et la poésie de Maurice lui ressemble. Elle est ardente, légère, impatiente comme lui. L'austère Genesvrier déclare, non sans quelque dédain, que c'est une muse folle qui souffle dans un clairon d'or.

Je devinai dans ce Genesvrier un ennemi des Muses. Il ne me déplaisait point que celle de Maurice fût une céleste folle, au verbe sonore et harmonieux, à la chevelure dénouée. Les poètes, à travers mes lectures, m'apparaissaient comme d'éternels enfants, ivres d'un délire sacré, à qui toute indulgence est due. Que Maurice Clairmont s'en allât combattre pour la

divine Hellas, cela suffisait à me ranger de son parti. J'exprimai nettement cette opinion.

— Je suis un peu de votre avis, répondit madame Marboy. Mais ne soyez pas trop sévère pour Antoine. Peut-être vous intéressera-t-il beaucoup. C'est un homme d'une haute intelligence, d'une haute moralité, égaré malheureusement dans les utopies humanitaires. Il est né dans une famille riche et devrait porter le titre de marquis. Eh bien, ma chère enfant, il a fait cette belle folie de rejeter titre et fortune. Pourquoi? Il n'a jamais daigné me l'expliquer tout à fait. Il n'est pas expansif, mon neveu Antoine. Il écrit dans une revue philosophique, sociologique, etc. Je suis trop bourgeoise pour comprendre sa littérature.

Le timbre retentit deux fois, et mon oncle parut, suivi de près par les Gérard. La conversation ne fut plus qu'un échange de politesses jusqu'au moment où Maurice Clairmont fut annoncé.

Madame Marboy le présenta à mon oncle, puis il vint s'asseoir près de moi. Ses yeux exprimaient une admiration qui me fut délicieuse et je compris, dès les premières paroles, qu'il était heureux de me revoir.

Sept heures et demie sonnaient quand M. Genesvrier fit son entrée. J'entendis qu'il s'excusait de son retard, mais, toute aux discours de Clairmont, je regardai à peine le nouvel arrivant. Presque aussitôt mon oncle offrit son bras à madame Gérard et nous passâmes dans la salle à manger.

Le voyage de Maurice fournit la matière de l'entretien pendant tout le repas. Le jeune homme parlait avec une grâce aisée et brillante qui révélait le poète et faisait paraître bien lourde l'éloquence professorale de M. Gérard. J'étais sensible à la musique du verbe autant qu'à la beauté de la forme, et, la nouveauté de mon plaisir m'empêchant de le discuter, je ne m'avisai point que cet art de décrire et d'évoquer ne servait pas d'idée originale et que le magicien nous enchantait par une transfiguration habile du lieu commun. La personne de Maurice Clairmont s'adaptait admirablement au type du poète aventureux qui, depuis Byron, émeut les imaginations adolescentes. Ce n'était plus la fine ironie parisienne, ni la correction du mondain, ni la componction du savant...

C'était je ne sais quoi de jeune, d'ardent, d'heureux, où l'on sentait l'impatience de vivre et la certitude de triompher; des yeux si beaux qu'ils semblaient créés pour refléter des spectacles de beauté éternelle, une voix où vibraient tous les timbres du bronze et de l'or. A peine, en causant avec Maurice, pouvais-je atténuer par une réserve apprise l'extrême plaisir que j'éprouvais à l'entendre, à le regarder. Aucun sentiment de coquetterie, pas même le confus émoi sensuel qui se mêle aux émotions de ce genre, ne troublait la pure qualité de ce plaisir, comparable à la joie de l'artiste qui admire dans son modèle un type accompli d'humanité.

Antoine Genesvrier, placé à ma droite, n'attirait point mon attention. Nous échangions seulement des paroles de politesse. Comme on rentrait au salon, je le vis en face pour la première fois.

En toute autre circonstance, ce que j'avais appris de sa vie et de son caractère m'eût intéressée passionnément, mais un charme plus fort me détournait de cet homme dont les trente-cinq ans déjà trop marqués, la haute taille, la carrure puissante, les grands traits sombres sous une masse de cheveux bruns qui grisonnaient vers les tempes, étaient peu faits pour séduire une jeune fille.

Madame Gérard, qui venait de négocier quatre mariages à la fois, entretenait madame Marboy de ses démarches, de la reconnaissance qu'elle inspirait aux huit familles des jeunes fiancés. Ma vieille amie écoutait avec un sourire d'indulgence résignée, tout en défripant les dentelles qui garnissaient sa robe de soie grise. Genesvrier entretenait mon oncle et M. Gérard.

Maurice Clairmont s'était assis près de moi.

— Je vais partir dans quelques jours, me disait-il, et peut-être ne reviendrai-je pas avant deux longues années. J'emporterai, avec l'espérance de vous retrouver, le regret de ne vous avoir pas connue davantage. Les salons sont pleins de figures banales, et c'est une bonne fortune de rencontrer des gens tels que votre oncle et vous.

— Nous ne sommes pas des mondains. A peine suis-je allée huit ou dix fois à des réceptions qui se ressemblent

toutes avec une désolante identité. Je suis une provinciale, monsieur, une campagnarde. Je ne me plais que dans mon vieux pavillon de la rue Palatine ou à la Châtaigneraie.

— Madame Marboy m'a parlé de votre vie. Je sais que vous aimez l'étude et la solitude... Goût singulier pour une personne de votre âge et de votre figure. Je n'ai jamais pu me soumettre à cette discipline intellectuelle qui marque notre jeune visage d'une précoce gravité. Je suis un être de caprice et d'impulsion... Et tenez, — ajouta-t-il avec une inflexion de voix qui me parut étrange, — au moment de partir pour cette Grèce qui me séduit, je ne sais quelle fantaisie peut me prendre...

— D'aller ailleurs?

— Ou de rester...

Il reprit rêveusement :

— Je vaincrai cette fantaisie, ayant engagé ma parole... Il y a aussi l'intérêt de mon drame que je dois achever là-bas... Mais je suis ainsi fait...

— Il faut partir! — dis-je, car la poésie de ce voyage ajoutait je ne sais quel charme au caractère de Clairmont.

Il me regarda avec une curiosité que mon absolue inexpérience de l'homme m'empêcha de remarquer sur-le-champ.

— Vraiment, vous me conseillez de partir... même si Paris m'offrait un nouvel attrait... un attrait irrésistible?

— Je ne sais, dis-je avec candeur, quel attrait peut vous offrir Paris, mais, si j'étais homme, je ne balancerais pas, quand, à trois jours de voyage, je saurais trouver les Cyclades, la mer des Néréides, et peut-être la gloire de chasser le Turc de la terre des dieux.

— Allons! fit-il en riant, je vois qu'il me faudra chasser le Turc, comme vous dites, sous peine de me déshonorer à vos yeux. Mais si loin que j'aille et si délicieuses que soient les îles, et si bleue la mer, et si tenaces les Ottomans, je reviendrai, je reviendrai, mademoiselle.

— Et vous nous rapporterez un beau drame?

— Je tâcherai... Et vous, mademoiselle, que ferez-vous, d'ici-là?

— Je travaillerai avec mon oncle; j'irai passer les étés à la Châtaigneraie...

— Deux ans, c'est long.

— Croyez-vous? Les années vont vite. Il me semble que je suis née d'hier, et pourtant ma vie s'est écoulée sans aventures, sans incidents, entre mon oncle et ma vieille bonne Babette.

— Vous n'aviez même pas de compagnes?

— Et je n'en souhaitais point. Les jeunes filles ne m'aiment guère, parce que je leur ressemble peu et que nous n'avons aucun goût commun.

— Mais quand je serai de retour, peut-être des événements imprévus auront-ils bouleversé votre existence. Une Psyché inconnue s'éveille en nous, vers vingt ans... N'importe! je vous devrai un souvenir exquis, mademoiselle, et je penserai à vous sous les myrtes et les oliviers... Et puis, après tout, vous avez raison... Deux ans passent vite.

Il répéta, après un silence :

— Je reviendrai.

Quand nous prîmes congé, vers minuit, mon oncle pria Clairmont de venir dîner un mercredi chez nous, rue Palatine. Je compris aux paroles d'adieu de Genesvrier qu'une invitation identique avait précédé celle-là.

IX

J'avais caché sous ma pelisse deux volumes de Maurice Clairmont, empruntés à madame Marboy, et pendant que la voiture roulait vers Saint-Sulpice, il me semblait que j'emportais l'âme même du poète, réfugiée ainsi dans l'ombre, tout près de mon cœur.

La voix de mon oncle m'arracha à ma rêverie.

— Je suis content de ma soirée, Hellé. Bien que la robe de madame Gérard fût d'un velours rouge insupportable, j'ai pris grand plaisir à la conversation. Sais-tu que j'ai engagé Genesvrier à venir nous voir? Mon enfant, c'est un homme extraordinaire.

— Ah! vraiment?

— Il parle peu. Son discours n'éclate pas en feu

d'artifice, mais on y sent une âme brûlante. Tu l'apprécieras.

— Je ne suis pas bon juge, répondis-je. M. Genesvrier s'est constamment tenu loin de moi. A peine lui ai-je entendu prononcer quatre paroles.

Je remarquai que mon oncle ne parlait point de Maurice Clairmont et je fis une discrète allusion au talent probable de ce jeune homme. Mais, de même que Clairmont m'avait absorbée, de même Genesvrier avait accaparé toute la pensée de M. de Riveyrac. Il déclara que Maurice avait de l'imagination, de l'éclat, de l'élégance, une de ces figures charmantes que les artistes aiment à reproduire. Puis chacun reprit sa méditation et nous ne parlâmes plus qu'au seuil de ma chambre, où mon oncle me souhaita le bonsoir.

Quand j'eus allumé ma petite lampe, étalé sur l'antique bergère le corsage de mousseline neigeuse et l'ample jupe de satin blanc, je revêtis un chaud peignoir noué d'une simple cordelière. Puis, sans penser à l'heure tardive, j'ouvris le premier volume des poésies de Clairmont.

C'étaient des vers de jeunesse, des odelettes amoureuses inspirées d'Anacréon et de Sapho, dans une jolie forme parnassienne; un petit musée de figurines antiques ciselées et peintes avec un art séduisant mais impersonnel. Je n'y trouvai rien que je n'eusse pu trouver dans les œuvres des joailliers poétiques célèbres depuis trente ans. Et ce que j'y cherchais, c'était l'âme de Clairmont elle-même.

Le second volume, publié sept ans plus tard, portait sur la feuille de dédicace un prénom de femme que je lus avec une curiosité poignante : *Pour Madeleine*. Quelque maîtresse, sans doute, une de ces grandes dames chez lesquelles Clairmont fréquentait et que je m'imaginais pareilles à ces patriciennes florentines du XVIe siècle, hardies, galantes et lettrées, prêtes à récompenser d'un baiser le poète qui avait enlacé son myrte à leur chevelure.

Les premières pièces étaient propres à confirmer ce pressentiment. J'avais lu quelques passages choisis des petits poètes grecs et latins, mais le *Da mihi basia mille* de Catulle m'avait paru froid comme un exercice de rhétorique. Ces amours, ensevelies sous la poussière des siècles, étaient mortes avec la

langue même où le poète les avait chantées, et les mots latins m'apparaissaient tels que des urnes cinéraires, vides d'un parfum évanoui.

Ici, je retrouvais encore l'éternel thème de volupté, le *Da mihi basia mille*, les cent, les mille baisers dont la page, écrite d'hier, était toute chaude encore. C'était la révélation d'une poésie que je comprenais à peine et que je sentais pourtant vivante et vraie. Elle ne me plaisait qu'à demi, car je n'aimais pas le trouble qu'elle me causait, ce malaise moral et presque physique auquel se mêlait obstinément le souvenir de Clairmont.

Le coude sur la table, le front dans ma main, je restai rêveuse. Je devinai bien quelle femme Clairmont avait aimée et de quel amour, mais il y avait jusque dans cette exaltation charnelle comme une lassitude et aussi une aspiration. Que ce fût un artifice de rhétorique, l'idée ne m'en vint même pas. Je me disais que Clairmont avait reçu de la Madeleine mystérieuse tout ce que celle-ci pouvait donner, et qu'il attendait d'une autre l'amour suprême, le prix du génie qui fit Dante et Pétrarque immortels.

Longtemps, longtemps, je songeai, si bien que je vis pâlir ma lampe et blanchir la fenêtre entre les rideaux. L'aube aux yeux bleus souriait sur la cité, éveillant les moineaux dans les arbres et les cloches dans les tours grises. Le froid matinal me fit frissonner. Je fermai le livre de Clairmont et, la tête pleine de rêves confus et de mots sonores, je m'endormis profondément.

X

C'était quelques jours après cette soirée.

— Hellé, me dit l'oncle Sylvain, j'ai une visite à faire. Veux-tu m'accompagner? Tu pourrras me donner un bon conseil.

— A quel propos, mon oncle?

— Voici : M. Genesvrier m'a dit, l'autre soir, qu'il voulait se défaire de certains livres rares, reçus en héritage et qui encombrent sa bibliothèque inutilement. Mon âme de

vieux bibliophile s'est émue, et j'ai obtenu de M. Genesvrier qu'il me laissât faire un choix parmi ces livres avant de voir un autre acquéreur.

— Je vous suis, mon oncle, très volontiers.

Antoine Genesvrier habitait sur le versant de la montagne Sainte-Genevive, dans cette pittoresque petite rue Clovis formée par les bâtiments du lycée Henri IV, la tour Clovis, l'église Saint-Étienne-du-Mont et les jardins du presbytère. Quatre ou cinq maisons seulement y abritent d'humbles ménages, des professeurs pauvres, des ouvriers, et tout près, dans la rue Descartes, grouille une population presque indigente. Nous gravîmes quatre étages, par un escalier sombre, et, parvenus à un palier étroit, nous lûmes le nom d'Antoine Genesvrier sur une porte. Mon oncle sonna. La porte s'ouvrit, démasquant une antichambre noire où je distinguai la silhouette de M. Genesvrier.

Il eut une exclamation de surprise, puis il nous fit entrer, s'excusant brièvement du désordre de son logis. Je regrettai presque d'avoir accompagné mon oncle, car il me sembla que ma présence donnait à notre hôte quelque embarras.

Mais quand nous fûmes assis dans son cabinet de travail, je ne regrettai point mon voyage. Le lieu n'était point banal.

Je la vois encore, cette grande chambre tapissée d'un papier uni, d'une douce teinte verdâtre. Le carreau rouge, çà et là recouvert de nattes fines était fraîchement lavé. Des rayons de sapin verni, chargés de volumes, occupaient deux panneaux. Une petite armoire bretonne renfermait sans doute les manuscrits et les documents précieux. Il n'y avait ni tentures, ni grands rideaux à la fenêtre, voilée seulement à mi-hauteur par de petits stores d'étoffe écrue. Le jour égal et pur tombait de haut sur la table où une grosse lampe, coiffée d'un abat-jour bleu, était toute prête pour la veillée, parmi des liasses de lettres, des cahiers de papier blanc et une collection de l'*Avenir social* réunie dans une reliure mobile. Sur la pendule basse, formée d'un bloc carré de marbre noir, j'admirai une réduction en plâtre de l'*Esclave* de Michel-Ange. Au mur, entre des cartes de géographie, j'aperçus une belle photographie de Jacques

Laurent, deux études peintes, et, dans un petit cadre de chêne, une épreuve ancienne déjà et toute jaune de la *Melancholia* d'Albert Dürer. Il me parut que le grand ange féminin, si triste sous sa couronne, était le génie de ce lieu.

Pendant que mon oncle rappelait l'objet de sa visite, je contemplais Genesvrier debout à contre-jour. Dans ce cadre créé par lui et qui reflétait sa vie austère, il était mieux et plus à l'aise que dans le salon de madame Marboy. Il n'était ni gracieux ni élégant, mais il n'était point vulgaire. Il avait la stature d'un homme fait pour commander, de larges épaules qui eussent porté sans défaillance un siècle d'acharné labeur, des sourcils proéminents, des yeux au regard lent et fixe. On sentait en le voyant que cet homme, affranchi de tout besoin de vanité, de toute superstition de caste, n'obéissait qu'à lui-même. Avant de susciter la sympathie, il imposait l'attention, il forçait au respect.

— Ma bibliothèque est à votre disposition, dit-il à mon oncle. Je me ferai un plaisir de vous prêter tel livre qui vous conviendra. Quant à ceux que vous désirez acquérir, j'en veux ignorer la valeur marchande et votre prix sera le mien.

L'oncle Sylvain se récria :

— Vous me mettez dans un embarras extrême ; je ne suis malheureusement pas assez riche pour satisfaire ma passion des beaux livres, mais je ne voudrais point profiter de votre volontaire ignorance et vous exposer à des regrets.

— Ne craignez rien, monsieur. Depuis que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer, il m'est venu une singulière répugnance à remettre ces livres aux mains d'un marchand. Ce me serait un plaisir de les savoir chez vous, en bonne place. Je n'ai point, pour beaucoup de raisons, le loisir ni le moyen d'être un vrai bibliophile, mais j'ai le respect des vieux livres. Je dirais que j'y sens des âmes, si j'étais poète comme Clairmont.

Je levai des yeux étonnés. Il reprit en souriant :

— Ce jargon poétique ne m'est pourtant point familier, et, sachant que vous devinez mon sentiment, je n'ai pas à l'expliquer davantage. J'ai donc un vif désir de vous céder ces volumes, s'ils vous plaisent. Aussi, je vous le répète, votre prix sera le mien.

Il ouvrit la petite armoire et prit une dizaine de volumes à reliure fauve. Mon oncle mit ses lunettes pour les examiner. Il y avait une Bible de 1650, ornée de gravures sur bois, un Érasme, un Rabelais et quelques ouvrages philosophiques du XVIIIe siècle.

L'oncle Sylvain regarda curieusement les titres, les dates, l'état des reliures, la beauté des fers.

— Cher monsieur, dit-il, vous n'avez peut-être aucune expérience de la valeur que représentent ces livres. Je choisirai ce qui me conviendra et je vous adresserai des hommes de goût qui seront charmés d'acheter le reste. Ils l'apprécieront aussi bien que moi et le paieront mieux que je ne puis le faire.

M. Genesvrier eut un geste de contrariété :

— Non, dit-il, ces transactions m'ennuient horriblement... Je suis occupé, débordé, et fort peu capable de convaincre des amateurs.

— J'en fais mon affaire, dit l'oncle. J'enverrai prendre les volumes, et vous n'aurez à vous occuper de rien.

— Vraiment, je suis confus... Vous me connaissez à peine...

— Le peu que je connais de vous m'a donné une vive curiosité de vos œuvres et un vif désir de votre estime. C'est le présage de l'amitié... Croyez, monsieur, que je ne suis point prodigue de ce sentiment. Je suis un vieil ours. Je déteste le monde et n'y aurais jamais reparu sans cette petite fille que voilà. S'il faut tout dire, je suis à la fois enthousiaste et misanthrope. Les œuvres du génie humain me passionnent; les hommes me dégoûtent le plus souvent. Tous les affamés de places, de titres, d'argent, m'inspirent plus de mépris encore que de pitié, et j'estime celui qui sait vivre solitaire. Le goût de la solitude suppose une vertu intellectuelle qui m'a toujours attiré.

Genesvrier répondit :

— Je ne suis pas un dilettante de la solitude. Je l'aime parce qu'elle m'est nécessaire pour me recueillir et pour travailler; mais je suis curieux de l'homme et je l'étudie tel qu'il est, tel qu'il pourrait être, tel que l'ont fait les déformations sociales et morales, et je sens, pour ses misères, moins de mépris que de pitié.

— Vous avez l'âme indulgente?...

— Pas toujours, dit Genesvrier, et certains vous parleront de « mon âme enfiellée, jalouse, féroce », parce que je hais l'hypocrisie, l'injustice. Ah! que ne suis-je un grand écrivain! Mais je ne vaux que par ma sincérité, ma clairvoyance et ces inspirations soudaines qui naissent de l'indignation. Ne vous méprenez pas, monsieur, je ne suis pas un politicien déguisé en homme de lettres, je ne me suis embauché dans aucun parti. Je suis un homme libre.

Il sourit :

— Mais je ne suis pas un homme aimable. Ma tante Marboy me l'a souvent reproché. Rien ne m'irrite plus que la bienveillance banale qui n'est ni la tendresse ni la charité, et noie la colère, l'amour, l'admiration, le dédain, toutes les émotions fortes, dans je ne sais quel fade bouillon.

Un rayon de soleil, entre deux nuages, frappa les vitres d'une flèche d'or.

— Le ciel s'éclaire, dit Genesvrier. Voulez-voir mes jardins suspendus, ma terrasse de Babylone?

Il ouvrit la fenêtre et nous fit passer sur un large balcon où des jacinthes fleurissaient dans d'étroites caisses vertes. Un lierre presque noir tordait sur le mur ses tiges velues.

— C'est un des agréments de la maison, dit notre hôte. Ces arbres que vous voyez en bas appartiennent au presbytère de Saint-Étienne-du-Mont. De la rue même, on voit les grappes jaunes des ébéniers, les thyrses violets des lilas qui semblent plantés sur la crête du mur. Ces fleurs, dans le jeune feuillage, se mélangent fort agréablement, et, le soir, quand il a plu, leur odeur monte jusqu'à ma fenêtre. J'aime ces profils gris des monuments que le Panthéon domine, et j'ai une tendresse particulière pour la vieille tour Clovis. Quand je suis fatigué, je m'assieds sur le balcon et je me repose dans la compagnie des moineaux francs et des jacinthes.

Il vit mon air étonné.

— Ceci vous surprend, mademoiselle Hellé? Je n'ai pas la mine d'un jeune homme sentimental et je ne prétends pas jouer Jenny l'ouvrière, avec mes jacinthes et mes moineaux. Mais c'est la loi des contrastes et des réactions.

— Je n'y vois rien de ridicule.

— Mon ami Clairmont s'en amuse fort. En sa qualité de poète, il n'estime que les cygnes, les aigles, et un peu les rossignols, bien que ces animaux se soient démodés depuis Lamartine. Mes pierrots lui semblent insupportables et laids, et la vulgarité de mes jacinthes lui fait mal au cœur. Clairmont ne supporte que les roses, les lys, les tulipes et les chrysanthèmes du Japon.

Cette ironie me déplut et je ne répondis rien. L'heure était venue de nous retirer. Mon oncle exigea de Genesvrier la promesse de venir dîner chez nous le mercredi suivant.

XI

Sauf Grosjean, Lampérier et Karl Walter, mon oncle n'invitait jamais personne. A peine M. et madame Gérard étaient-ils entrés trois fois dans notre maison. Quand j'annonçai à Babette un dîner de huit couverts, elle faillit perdre la tête :

— Bien sûr, mademoiselle, me dit-elle, bien sûr que M. Sylvain a une idée. Ce n'est pas naturel qu'il invite tant de monde... Je pense qu'il veut vous faire marier.

— N'en crois rien, Babette. Mon oncle a déclaré que je me marierais toute seule et qu'il ne se mêlerait point de ces choses-là.

Babette hocha la tête d'un air sceptique :

— Ma foi, mademoiselle, monsieur ne ferait pas si mal d'y penser un peu. Vous attrapez vos vingt ans à la fin de l'année. Vingt ans! c'est la saison des amours. Vous n'allez pas rester toute votre vie dans les livres.

Malgré les dires de Babette, je savais que l'oncle Sylvain, en invitant madame Marboy et Maurice Clairmont, n'avait aucune arrière-pensée. Le voyage du jeune homme eût d'ailleurs réduit à néant tout projet matrimonial.

Bien souvent, l'oncle Sylvain s'était expliqué avec moi sur cette question délicate de mon mariage. Il m'avait avertie que son rôle était fini, et qu'il n'entendait point discuter mon choix ni choisir à ma place. En me laissant toute la respon-

sabilité d'un acte si grave, il me faisait sentir le prix de ma liberté et la nécessité de la réflexion. Il savait que je pouvais me tromper de bonne foi ; mais il ne se prétendait point infaillible et croyait que l'instinct, la raison, un haut idéal d'amour me guideraient mieux qu'aucune expérience étrangère.

J'avais remarqué qu'il ne manifestait pas un vif enthousiasme pour le talent de Maurice Clairmont, bien que ce jeune homme ne lui déplût pas et qu'il en parlât avec sympathie. J'attribuai cette indifférence à l'engouement que lui inspirait Genesvrier, et j'en gardai une bizarre rancune au solitaire de la rue Clovis. Je ne me disais pas — tant la jeunesse est injuste dans ses caprices — que, si Clairmont n'était pas entré dans ma vie en même temps que Genesvrier, celui-ci, peut-être, eût revêtu à mes yeux une grandeur singulière et fascinatrice.

En préparant notre logis pour y recevoir nos hôtes, je ne tâchai point d'en atténuer la sévérité par ces recherches ingénieuses où excellait madame Marboy. La table, parée d'un damas antique qui avait honoré le repas de noces de mes grands-parents, reçut le service de porcelaine armoriée à filet d'or, quelques cristaux de prix, quelques pièces de vieille argenterie vénérable. Deux flambeaux bas à trois branches, dont un ciseleur contemporain de Louis XVI avait contourné les tiges et épanoui les tulipes de bronze doré, une corbeille de narcisses et de grosses marguerites jaunes composèrent, avec la vaisselle, une harmonie blanc et or. Mon oncle se déclara satisfait.

— Ceci, dit-il, t'impose une robe blanche. Tu mettras quelques narcisses à ta ceinture et dans tes cheveux. J'aime ce mariage de l'or et du blanc qui ont ensemble je ne sais quoi de splendide et de virginal : c'est la beauté des lys et des reines.

Quand je descendis au salon, vêtue non plus d'éclatant satin, mais d'un crépon blanc, souple comme une tunique grecque, Grosjean déclara qu'il avait vu ma coiffure et mon profil sur une médaille de Syracuse. Lampérier cita Virgile, Karl Walter cita Gœthe, et Genesvrier ne dit rien.

Mais plus doux que tous les éloges fut le regard que

Maurice Clairmont jeta sur moi lorsqu'il entra avec ma vieille amie. J'y lus de l'admiration, de la sympathie, presque de la tendresse. Une autre jeune fille y eût-elle pressenti de l'amour?

L'aisance mondaine de madame Marboy, la gaieté de Maurice animèrent la réunion. Maurice sut parler de la Grèce de manière à échauffer Lampérier et Walter, et l'Allemand, charmé, lui proposa un rendez-vous à Olympie. Mon oncle même parut soumis à cette séduction irrésistible, comparable au despotisme des femmes très belles. Quand je servis le café, au salon, le poète était chez nous comme un roi dans son royaume. Tous les yeux étaient charmés — et tous les cœurs.

Avril s'achevait, un avril aux chaleurs précoces, qui avait déplié partout les feuilles tendres et fleuri nos marronniers. Mon oncle fit ouvrir la grande porte-fenêtre qui donnait accès sur le jardin. Clairmont venait de réciter un fragment de son drame et ces grands vers sonores de l' « Invocation à Aphrodite » avaient laissé dans la nuit de printemps comme un frisson de syllabes amoureuses. A la prière de madame Marboy, mon oncle prit sa flûte et je m'assis au clavecin.

Sur l'accompagnement des petites notes grêles, la voix de cristal de la flûte évoqua la promenade des Ombres dans les asphodèles, au troisième acte d'*Orphée*. Que de fois, par des soirs pareils, nous avions enchanté nos âmes de cette musique vraiment divine, — et d'où vint que je crus la jouer pour la première fois? Mes yeux se fermaient à demi; j'errais, dans l'éternel crépuscule, sous les myrtes où Virgile vit passer Didon, indignée, silencieuse, et blessée d'un amour que la mort même ne guérit pas. Les flammes des bougies palpitaient. Le clair de lune découpait en noir la forme des branches. Quand j'eus cessé de jouer, on parla d'une voix plus basse, comme si quelque chose de sacré avait passé sur nous.

M. Grosjean réclama le whist coutumier. Walter venait de partir. Tous se groupèrent autour de la table garnie de drap vert. Je jetai un châle blanc sur mes épaules et je sortis dans le jardin.

Maurice Clairmont m'avait suivie. C'était presque un tête-à-tête, mais, par la porte vitrée, par ses deux larges fenêtres,

mon oncle et ses amis pouvaient nous voir, et, derrière les vitres, j'apercevais la sombre silhouette d'Antoine Genesvrier, qui ne jouait pas.

C'était une de ces nuits virginales où la lune règne sur un empire de vapeurs lactées, de nacre, d'impondérable argent. Les étoiles s'étaient évanouies dans cette claire splendeur, comme les rêves d'une jeune fille dans l'éblouissement du premier amour. Les grands murs qui bordaient l'horizon n'étaient pas noirs, à peine sombres, d'un gris presque aussi pâle que le gris aérien des hautes tours. Parfois le vent se levait comme l'haleine oppressée de la saison, et des pétales de marronniers tombaient sur le gravier des allées, sur ma robe et sur ma chevelure.

— Heure délicieuse! disait Clairmont. Il me semble que le temps s'est arrêté, que demain ne viendra pas, que je n'ai jamais dû partir. Mon âme oscille entre la réalité et le songe, enivrée de poésie, de musique, comme par un dieu. J'ai vécu ce soir des instants inoubliables.

Je ne répondis pas. Nous marchions côte à côte, et je regardais nos ombres : elles se rapprochaient parfois jusqu'à se confondre dans une étreinte impalpable et muette qui troublait en moi une mystérieuse pudeur. Je ne souhaitais point que Maurice prît ma main, ni qu'il prononçât des paroles tendres, et l'idée de l'amour était dans mon âme comme le soleil invisible dans le ciel. J'aurais voulu qu'une allée de myrtes, s'allongeant à l'infini, accueillît notre rêverie errante et que le baiser de nos ombres sur le sable se prolongeât toute l'éternité.

Il parlait. Que me disait-il? Je ne m'en souviens guère. Il ne disait pas qu'il m'aimait; il ne demandait point mon amour, mais il disait que je serais présente à toutes les haltes de son voyage; que nos communes émotions scellaient entre nous une chaîne mystique ; que je serais très jeune encore et plus belle, dans deux ans, quand il reviendrait... Nous n'étions pas des amants, puisqu'il me quittait sans souffrance, puisque je ne prononçais pas les paroles qui auraient pu le retenir. Nos ombres seules s'enlaçaient et se fuyaient pour s'enlacer encore, nos folles ombres amoureuses. Et sous l'épaisse charmille l'Éros mutilé souriait en nous regardant.

Il fallut rentrer, et ce fut l'adieu avec les formules banales et les gestes froids de la politesse. La porte se referma sur le jeune homme qui s'en allait vers l'aventure, en rêveur, en conquérant. Et il me sembla qu'une fleur éphémère et délicieuse venait de se faner, pareille aux narcisses de ma ceinture.

XII

L'été venu, nous partîmes pour la Châtaigneraie.

Sauf la bibliothèque démeublée et close, rien n'était changé dans la vieille maison où avait joué mon enfance, où mon adolescence avait rêvé, où devait parfois se réfugier ma jeunesse. Le figuier, près du puits, étalait ses larges feuilles. Il y avait toujours des bardanes contre les murs de pierres sèches, asile des gros limaçons et des lézards délicats ; il y avait des bourraches à fleurs bleues ; il y avait de frais verjus sous les pampres de la vigne et des abricots rougissants sur les espaliers. Les iris de velours violet et de crêpe jaune commençaient à passer fleur, et les œillets légers, parmi leurs fines feuillles grises, annonçaient l'éclatante royauté des roses, ces souveraines des parterres de juin. Chaque jour hâtait leur floraison dont j'attendais l'apogée comme une fête.

Parmi les objets familiers, en face du paysage dont les vastes plans uniformes, les châtaigniers, les coteaux avaient été si longtemps l'unique décor de mes songes, je pris conscience des changements qui s'étaient opérés en moi. Mon âme s'était élargie pour contenir des sentiments nouveaux et je pressentais qu'elle allait s'élargir encore. Je voyais surgir des horizons inconnus où déjà, tout enveloppée d'illusion vaporeuse, la face indécise de l'amour apparaissait.

Mais sur cette face divine qui souriait au seuil de la jeunesse, je ne mettais aucun nom. J'avais beaucoup pensé à Maurice Clairmont pendant les premières semaines qui avaient suivi son départ ; puis, peu à peu, son image s'était évanouie dans cette vision vague et lumineuse qui s'appelait uniquement l'amour. Certes, presque toutes les filles de mon âge eussent confondu le souvenir de Maurice avec un espoir

plus précis, un désir particulier. Une éducation romanesque, les suggestions du théâtre et de la lecture, l'influence d'une société où la femme ne pense, n'agit, ne respire que pour l'amour, eussent créé des amoureuses, là où je ne pouvais être qu'une rêveuse, et fait une passion de ce qui restait un pressentiment.

Si je regrettais l'absence du jeune homme, si je pensais à lui avec plaisir, mon regret n'avait rien de poignant, mon plaisir n'avait rien de trouble. Je n'étais pas torturée par l'impatience d'aimer. Ma pureté m'était chère comme la liberté suprême permise à un être humain, comme un privilège accordé pour peu d'années et dont il me fallait jouir. Quand, par les midis brûlants, les châtaigniers me recevaient sous leur ombre, j'aimais à découvrir les sources qui jaillissaient au ras du sol, vierges et cachées comme ma vie. Je buvais dans le creux de ma main l'eau frigide que les hommes n'avaient point souillée en l'asservissant, l'eau qui n'avait reflété que l'azur du ciel entre le lacis noir des branches, les lances des iris et la forme de mon visage incliné. C'était au plus épais du bois, dans un ravin toujours humide, d'où l'on apercevait, à travers un fouillis inextricable, la lointaine lumière verte des allées criblées de soleil. La source filtrait parmi les grosses pierres et remplissait une sorte de cuve naturelle tapissée de mousses prodigieuses, nuancées d'olive et d'émeraude et dont le contact était un délice aux pieds nus. Assise sur un fragment de roc, je percevais le remous qui frôlait mes chevilles. Par une fantaisie puérile, j'appelais à haute voix les nymphes du lieu, et sur les cressons et les pervenches j'égrenais des gouttelettes en libation.

Le soleil horizontal rougissait l'orée des clairières. Je reprenais ma route à travers champs. Les mouvantes graminées qui montaient presque à mes épaules exhalaient une ardente et sèche odeur. J'y cueillais en passant des bluets bleus, de pâles bluets presque mauves, de sombres bluets violacés, et ces grands pavots fragiles dont la tige colle aux doigts et dont la pourpre en se fanant semble se poudrer de cendre. A peine sortie des refuges où l'Eau mystérieuse est reine des verdures et des rochers, je croyais pénétrer dans le royaume de Cérès terrestre et solaire, déesse antique, bienfaisante à

l'homme et qui lui conserve la vie par l'hymen fécond de la glèbe et du feu. Les travailleurs étaient partis. On n'entendait que les sauterelles stridentes.

... Ce furent des mois d'enchantement, la trêve unique que je ne retrouvai jamais, le seul moment où sans livres, sans leçons, sans regards jaloux, sans curiosités éveillées autour de moi, je vécus de ma seule vie. Je restituai à la nature en vénération, en amour, la volupté que je recevais d'elle, par mes yeux ivres de sa lumière, par mes oreilles charmées de ses rumeurs.

MARCELLE TINAYRE

(A suivre.)

APRÈS
LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER[1]

XXV

LE DUC PASQUIER AU BARON DE BARANTE

Tours, 1er juillet 1848.

Bon Dieu, cher ami, que nous étions loin, dans nos dernières lettres, de nous faire la moindre idée des horreurs et des scènes à jamais sinistres et lamentables à la veille desquelles nous nous écrivions[2]! Vous le savez comme moi, aussi les détails sont inutiles. Il suffit de dire que chacun, de son côté, aurait, s'il le voulait, à raconter quelques traits d'un côté plus odieux les uns que les autres et de l'autre plus héroïques. Cette garde nationale, cette troupe de ligne, cette mobile ont été admirables et prodigieuses; elles peuvent, en récompense, se dire qu'elles ont sauvé Paris et peut-être la France, car, en vérité, nous avons été bien près de notre perte totale. Qu'est-ce donc que cette race d'hommes que la France nourrit dans son sein? Sans doute on n'a rien négligé de longue main et surtout depuis quatre mois pour la mettre dans l'état de démence furieuse où elle s'est enfin montrée, mais pour si bien réussir, pour recueillir si fructueusement

1. Voir la *Revue* du 15 mai.

2. Les journées de Juin.

de telles semences, il a fallu une terre bien préparée. Attila et ses Huns se sont arrêtés devant le pontife de Rome, les Huns de notre pays et de notre époque n'ont pas eu la même condescendance pour le pontife de notre capitale ! C'est, au reste, une bien belle fin que celle de cet archevêque et il y a eu des canonisations qui, peut-être, n'étaient pas aussi méritées que serait la sienne.

Nous avons vu passer ici le flot des gardes nationales venant se jeter dans le chemin de fer pour arriver plus vite au secours de leurs frères de Paris. Leur élan était admirable et il a été d'un bien bon effet. Et cependant, s'ils étaient arrivés trop tard, que serait-il alors arrivé dans leurs propres villes ? On frémit en y pensant, car les ramifications de cet atroce complot étaient bien étendues, on en trouve des traces partout. Ce qui se découvre de cartouches, d'armes cachées est incroyable. On prend enfin, et fort heureusement, le parti de retirer celles qui ont été si imprudemment livrées à la suite des événements de Février. Le général Cavaignac a été d'une grande vigueur. Que n'est-il un Bonaparte ! Mais il n'y en a pas deux dans l'espace d'un siècle. J'espère qu'il usera bien de la grande position qui lui est faite. Nous voilà d'abord délivrés du pouvoir exécutif et de presque tous ses ministres. C'est un grand point. Que de mal ces gens-là ont fait en si peu de temps ! Quelle honte d'être un Lamartine ! Celui-là, au moins, je le dis pour ma satisfaction, n'a trompé aucune de mes prévisions.

Maintenant que va-t-il advenir du nouvel *ordre de bataille* ? Car nous vivons dans cette cruelle condition que tout, pour nous, autour de nous, est bataille. Je pense que la sotte candidature de Louis Bonaparte est à présent bien loin de toutes les idées. Son nom a été trop souvent dans la bouche des émeutiers. Quant aux autres, qu'on qualifie de prétendants, de quoi ont-ils l'étoffe et comment se reposer sur ce qu'ils peuvent offrir ? Une république un peu pondérée, voilà donc où tendent bien sincèrement tous mes vœux, et je suppose que vous ferez en cela écho avec moi.

XXVI

LA DUCHESSE DE SAGAN AU BARON DE BARANTE

Sagan, 1er juillet 1848.

Dieu veuille qu'on sache profiter de la victoire pour la rendre définitive et que quelque esprit ingénieux trouve le courage de résoudre le problème des ouvriers fainéants et affamés, et celui de l'état financier, qui n'est pas plus prospère chez les gouvernants que chez les gouvernés! Les mêmes difficultés, les mêmes dangers travaillent l'Europe entière. Si les communistes de Paris avaient triomphé, c'en était fait de nous ici. Je doute même que nous nous en tirions sans bataille, et je ne me sens pas trop en confiance dans l'énergie qu'on mettra ici à combattre ces loups dévorants qui nous menacent. L'exemple du prince Windischgraetz à Prague[1], celui du général Cavaignac à Paris, seraient cependant bien bons à suivre, et parfois je me surprends à désirer une lutte vive plutôt que l'état de décomposition qui nous fait tomber en pourriture.

XXVII

LE BARON DE BARANTE AU COMTE DE HOUDETOT

Barante, 2 juillet 1848.

Cher Frédéric, je vous aurais sans doute répondu plus tôt; mais était-il possible de ne pas attendre l'issue de l'abominable bataille? Ne fallait-il pas savoir s'il existerait encore un parti, une France, une société civilisée? Grâce à Dieu cette société a pu se défendre; abandonnée et trahie par les hommes qui avaient saisi le pouvoir, elle a su vraincre l'armée que pendant quatre mois ils ont recrutée, formée, soldée, armée; qu'ils ont enivrée de louanges, d'orgueil, d'espérances et de promesses. Je ne sais pas de plus grands coupables. Maintenant, voici l'Assemblée qui jette par les fenêtres

1. Prague, insurgée le 12 juin, avait été reconquise le 14, après une lutte des plus violentes.

toutes les garanties de la justice : c'est ainsi que procèdent les révolutionnaires. Ils appellent tyrannie ou aristocratie les conditions indispensables de l'ordre public. Ils tolèrent et encouragent l'anarchie, et, quand elle porte ses fruits, ils proclament l'arbitraire et le despotisme. Une si énorme autorité serait effrayante pour tous si elle était remise en de fortes mains. Je doute qu'il en soit ainsi. Les nouveaux gouvernants ne tarderont pas à rencontrer une opposition que l'opinion publique saura appuyer. S'ils pouvaient s'élever au-dessus de tout esprit de parti, s'entourer d'hommes modérés et honorables, rétablir l'ordre, la sécurité, la confiance, on ne songerait point à la liberté ; on serait satisfait et imprévoyant ; mais à qui peut-il être donné de refaire l'œuvre du premier consul ? C'est de cela qu'il s'agit. Il nous faudrait Napoléon : un Washington n'accomplirait point cette tâche. D'ailleurs les Washington sont aussi rares que les Napoléon, surtout en France. Enfin, nous voici dans une phase nouvelle. Un immense danger pesait sur nous. Il en a coûté cher pour le faire disparaître ; mais c'est un progrès hors du mal...

XXVIII

LE DUC PASQUIER AU BARON DE BARANTE

Tours, 11 juillet 1848.

Très cher ami, depuis nos dernières lettres, on ne peut nier que l'horizon ne se soit un peu éclairci. Grâce à cet admirable résultat de l'essor républicain qui nous vaut l'état de siège et la transformation de Paris en un camp et une place d'armes, on y vit assez tranquille et, en comparaison des jours précédents, presque heureux. Mais pour que cela dure, il faut le maintenir dans ce bien heureux état de siège, il le faut jusqu'au complet désarmement et jusqu'à ce qu'il ait été statué sur le sort des nombreux prisonniers que renferment les forts qui font partie des fortifications. Ces fortifications ont-elles été assez ardemment voulues par les libéraux devenus républicains et par ce pauvre roi qui, comme vous l'avez vu, en a su tirer un si grand parti ! C'est ainsi que la Providence se joue des inventions des hommes et se

plaît, quelquefois, à les faire tourner dans le sens le plus contraire à celui que voulaient leurs inventeurs. Jamais exemple de cette déception et d'une déception plus dure n'a été, je crois, plus promptement donné.

Mais laissons là l'état de siège, car il faudra bien qu'il prenne fin, et alors on saura la part qui doit nous revenir, s'il plaît au bon Dieu. Je ne crois aux rêves ni des carlistes ni des bonapartistes : les journées de Juin les ont mis également de côté. Je ne vois guère plus de chances à la régence. Rien de tout cela n'est commandé par le devoir à aucun homme de bon sens, et rien de tout cela n'offre des chances qui puissent être satisfaisantes au moins de longtemps. C'est donc vers la constitution qui se prépare qu'il faut tourner ses regards et qu'il faut aller chercher le refuge si nécessaire...

Montalembert va se présenter pour remplacer à notre Académie M. de Chateaubriand. J'approuve fort cette présentation et je crois qu'en cette circonstance et pour une telle succession nous ne pouvons faire un meilleur choix. Cousin s'y emploie beaucoup. Ce pauvre Chateaubriand, quel tour lui est joué en le faisant mourir à une époque où il y a à peine place, dans les *Débats*, à quelques lignes sur lui! Cette pauvre madame Récamier est accablée de cette perte : elle va anéantir tout ce qui lui restait de force, d'âme, de cœur et de sens.

XXIX

LE BARON DE BARANTE A M. PROSPER DE BARANTE

Paris, 17 juillet 1848.

Nous avons été préservés d'un horrible danger au moment où il était flagrant; voilà tout; mais nous ne sommes pas sortis du chaos inerte où nous a précipités la révolution de Février. Il n'y a plus en France de courage que pour attaquer ou défendre les barricades; il n'y a plus d'opinions que le désir de conserver sa personne et sa propriété. Personne dans le gouvernement et l'Assemblée n'osera rien. Les républicains doutent de la possibilité de la république et sont sans ardeur pour l'établir. Ceux qui la veulent démocratique sont tel-

lement cousins de ceux qui la veulent sociale qu'ils ne peuvent se brouiller complètement avec eux malgré les coups de fusil qu'ils ne leur ont pas ménagés. La masse des modérés, elle aussi, se croit engagée dans la république et ne voudrait même point la constituer au bénéfice de cette aristocratie de fonctionnaires et de députés distingués qui formaient l'ancienne opposition. Mon unique consolation, c'est le bon sens de M. Thiers. Il l'emploie, ce me semble, avec habileté, en se ménageant convenablement et avec une certaine dignité. L'Assemblée l'écoute encore très timidement. Avant qu'elle tente de le suivre, il faudra encore du temps ou la pression des circonstances. Et pourtant un long délai n'est point possible.

Les récoltes sont d'une abondance extrême, et, comme la consommation a diminué, comme il n'y a plus de commerce ni de crédit, les denrées sont à vil prix et ne se vendent même pas. Assurément, dans la situation où est la France, je m'en félicite et j'en remercie la Providence. Quand le travail a cessé, au moins faut-il que le pain soit à bon marché. Mais ceci est une expérience d'économie politique qui enseignera aux faiseurs de phrases que la misère est plus grande, même lorsque la vie est à bon marché, si l'agriculture est découragée, si la consommation est réduite. Travail, liberté, prospérité, voilà ce que vous voyez en Amérique [1] et ce que nos révolutionnaires ont anéanti en France. Les conditions d'une bonne république sont, moralement parlant, les mêmes que celles d'une monarchie constitutionnelle. La race anglaise a ces conditions, nous peut-être pas.

XXX

LE BARON DE BARANTE AU COMTE DE HOUDETOT

Paris, 20 juillet 1848.

Le général Cavaignac, à qui personne parmi les gens honnêtes et sensés ne refuse en ce moment pouvoir et confiance, est un homme de courage et de conscience, sincèrement résolu à s'opposer à tout désordre. Mais son entourage

1. M. Prosper de Barante voyageait alors aux États-Unis.

de famille et d'opinion, la route par laquelle il est arrivé, doivent nécessairement lui donner beaucoup de préjugés et d'illusions. Il doit avoir dans l'imagination une république qui, sans être rouge ni socialiste, serait démocratique, c'est-à-dire une république dont ses amis du *National* resteront les aristocrates et les maîtres. Or, ces derniers ne peuvent se brouiller décidément avec l'extrême gauche, celle qui ne fait point d'émeutes mais qui les prêche, et qui continue à avoir le verbe bien haut pour professer les principes dont elles dérivent. Je ne suis donc pas de l'avis des optimistes du centre gauche qui se persuadent que le général Cavaignac sera de plus en plus amené à chercher secours et force dans cette réunion de la rue de Poitiers qui est devenue nombreuse et unie. Ce serait presque une abdication. Aussi la constitution aura-t-elle le caractère révolutionnaire, et le suffrage universel ainsi que l'Assemblée prétendront maintenir leur pouvoir.

XXXI

LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE AU BARON DE BARANTE

Paris, 20 juillet 1848.

Mon cher ami, j'attendais pour vous écrire ma course hebdomadaire à Paris, espérant y recueillir quelques nouvelles à vous mander, mais je ne suis guère mieux instruit ce matin que si j'avais couché hier à Étiolles ; j'ai su seulement à l'Académie que le sujet du prix de poésie était la « Mort de l'archevêque de Paris », et l' « Éloge de madame de Staël » pour la prose. Une grande affaire sera la succession ouverte par la mort de M. de Chateaubriand. Qu'en dites-vous ? On m'a rapporté qu'un de ses amis avait mission de nous recommander en son nom le duc de Noailles.

L'irritation des ouvriers ne se calme pas ; leur misère est affreuse et les idées extravagantes qu'on leur a mises dans la tête les poussent au crime et au désespoir. Leurs projets sont féroces. Je doute qu'il y ait commencement d'exécution et dans aucun cas je ne crois l'issue douteuse. Mais un succès

dans la rue n'améliorera pas le sort du cabinet[1]. Là sont des difficultés inextricables. Comme vous le dites très bien, il faudrait un homme de génie et encore avec des antécédents qui ne s'improvisent pas. Le besoin d'ordre est si grand qu'on tend les mains à quiconque voudra les lier avec des cordes, mais on s'aperçoit vite qu'on n'est pas mieux avec les mains liées, et l'on demande non pas la liberté, mais de nouvelles cordes. Je crois que le général Cavaignac ne durera guère. Il s'use vite, sans parler de la chance d'assassinat. Le cas échéant, Lamoricière le remplacerait, puis Changarnier, puis le maréchal Bugeaud. Voilà, je crois, les échelons. Peut-être franchira-t-on des intermédiaires. Puis ensuite?... Personne ne dit mot, et, en vérité, je ne crois pas qu'on se taise par discrétion. Le roi accepte sa chute comme légale. Il ne s'occupe que de sa fortune privée. Guizot écrit que l'avenir est impossible à prévoir tant pour la France que pour l'Europe, et il conseille l'immobilité la plus complète à ses amis.

XXXII

LE COMTE MOLÉ AU BARON DE BARANTE

Au Marais, 24 juillet 1848.

Mon cher ami, il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, et que de choses se sont passées depuis ma dernière lettre! J'ai quitté Paris, pour la première fois, il y a quatre jours; j'ai donc tout vu et je m'en applaudis, car il sortait des événements de graves enseignements et de vives clartés qui se reflétaient sur le passé même le plus loin de nous, et aidaient à le juger. J'espère que pour un temps, du moins, les libertés illimitées, proclamées par la révolution de Février, sont appréciées ce qu'elles valent. Il n'y avait que la république qui pût relever quelques-unes des ruines dont le

1. Le général Cavaignac avait ainsi constitué son cabinet : M. Bastide, aux affaires étrangères; M. Sénard, à l'intérieur; le général Lamoricière, à la guerre; M. Goudchaux, aux finances; M. Récient, aux travaux publics; M. Touret, à l'agriculture et au commerce; M. Bethmont à la justice; M. Carnot, puis le 5 juillet, M. Vaulabelle, à l'instruction publique; M. Verninhac-Saint-Maur, à la marine.

gouvernement provisoire avait jonché le sol, et nous donner le pouvoir militaire dont nous ne pouvions plus nous passer. On commence à reconnaître que si la forme politique des sociétés peut changer, les conditions auxquelles les hommes échappent à la barbarie sont invariables, et que la propriété et la famille sont le point de départ de tout essai de civilisation. La misère universelle, l'inquiétude continuelle, l'obscurité de l'avenir, la menace d'un état de barbarie plus hideux que 1793 ont ôté à la République même une partie de ses amis de la veille, et cependant on est unanime pour avouer qu'elle est encore de beaucoup ce qui est le plus possible et qu'il faut l'accepter franchement sans arrière-pensée et aidant à la rendre honnête, suffisamment répressive et protectrice de tous les droits. Pour la première fois, les légitimistes me paraissent sensés et comprendre leur position; seulement ils ont, pour les partisans présumés de la régence, la même horreur que le *National* professe pour ce qu'il appelle la « réaction ». Moi qui, par nature, n'ai jamais appartenu à un parti ni à une coterie, je me trouve aujourd'hui, comme par le passé, sans passion, acceptant les faits accomplis et ne songeant qu'à les améliorer dans l'intérêt du pays et des principes éternels d'où l'ordre et la civilisation découlent. Je vous l'avoue, ces derniers événements, tout ce qui s'est passé de 1830 à aujourd'hui, loin de me conduire à des concessions nouvelles en théorie, me ferait bien plutôt retirer celles auxquelles j'avais fini par consentir. Je reviens à mes opinions *a priori*, et, pour ainsi dire, spontanées, et j'y reviens pour ne plus en sortir...

XXXIII

LE DUC PASQUIER AU BARON DE BARANTE

Tours, 3 août 1848.

Très cher ami, l'imprévu règne tellement au milieu de nous, et depuis tant d'années, que j'ai renoncé à me fier sur rien, mais aussi avec cette compensation de ne désespérer de rien.

Parmi les convictions qui me sont restées en bien petit nombre, il en est une qui ne m'a pas quitté depuis le mois de février dernier : ces sortes d'aventures, me suis-je dit dès le premier moment, ne finissent jamais que par le sabre. Le seul port où l'on puisse entrer dans une si violente tempête est celui du despotisme militaire ; mais j'ajouterai à cette pensée *si consolante* qu'il ne fallait pas toutefois se flatter que ce refuge nous fût fort promptement ouvert, que peut-être il le faudrait attendre longtemps, et j'avais bien des raisons prises entre les meilleures pour m'affermir dans cette croyance. Eh bien, ne voilà-t-il pas que ce bienheureux despotisme militaire, sous le nom d'état de siège ou dictature, comme on voudra, nous est accordé au bout de quatre mois ! Quelle bénédiction du ciel ! Je ne dis pas cependant que la bénédiction soit complète : il faut que le dictateur ou s'organise pour son compte, ou prépare une solution plus ou moins analogue au profit d'un autre pouvoir. Quel sera ce pouvoir ? Je ne le sais, ni ne le vois pas, en vérité. Plus d'une tentative sera faite, et il ne me semble pas que rien puisse s'accomplir du premier coup. Un drame de cette sorte ne se dessine pas au premier acte. Combien en faudra-t-il ? Combien chacun durera-t-il ? Bien osé qui oserait le prédire ! Mais enfin nous sommes en route et sur la seule route qui puisse nous mettre hors du cataclysme. — Accommodez-vous de cela si vous pouvez.

... Je suis bien aise que vous soyez aussi partisan que moi de la nomination de Montalembert. Mon suffrage ne lui manquera sûrement pas et il faudrait, pour que je ne le lui portasse pas, qu'il y eût impossibilité absolue. L'éloge de M. de Chateaubriand n'est pas une petite affaire, mon Dieu ! Oserai-je le dire, mais à *vous seul* et *bien bas :* il y avait dans M. de Chateaubriand terriblement du Lamartine dont nous venons de voir les œuvres. Les occasions seulement ne se sont pas présentées les mêmes et aussi favorables. Très heureusement on n'est pas obligé de montrer ces revers de médailles si honteux quelquefois.

4 août.

Les pages précédentes étaient écrites hier quand sont sur-

venus les journaux qu'il a fallu lire. Quelle pâture ! Elle était de qualité à me remettre sur votre diapason plutôt qu'à me maintenir sur le mien. Les tristes nouvelles d'Italie[1] et la discussion du projet d'impôt sur les créances hypothécaires ! Celle-ci a offert, à mon gré, un bien triste spectacle. J'ai souvent déploré le peu de lumières réelles jetées sur l'Assemblée dans les plus graves questions d'où devaient résulter de pauvres décisions. Mais, cette fois, il n'en a pas été ainsi. M. Thiers avait admirablement bien éclairci la matière et démontré, tout à la fois, la nullité et l'odieux de cette prétendue ressource. Eh bien, le ministre des finances n'en a été que plus animé dans la défense d'un projet dont cependant il n'avait pas été le premier inventeur, pour lequel, dès lors, le sentiment de la paternité aurait dû lui manquer. Dans l'ardeur de cette défense, il a été jusqu'à caresser les hommes dans les rangs desquels on avait à ne plus compter, jusqu'à réclamer leur appui. Il a fait de sa proposition la cause de la *république* qu'il devait défendre, bien qu'il ne fût républicain que du lendemain. Ce beau système de défense lui a, en effet, valu la majorité pour son premier article, mais quelle faible majorité ! Ce serait à n'y rien concevoir, si une nouvelle, arrivée ce matin, ne nous fournissait une explication à cet étrange revirement : il savait le contenu du rapport que devait lire et qu'a lu, en effet, le lendemain le rapporteur de la commission d'enquête[2]. Or ce rapport accuse fortement, à ce qu'il paraît, MM. Ledru-Rollin, Caussidière et Louis Blanc ; et s'il faut que le ministère se range aux conclusions de ce rapport — et il paraît difficile qu'il fasse autrement — on veut au moins se poser de manière qu'il y ait alors le moins possible moyen de prononcer ce fatal mot de réaction qui fait une si grande peur même aux républicains du lendemain.

Nous verrons, par ce qui suivra, si je me trompe sur cette conjecture. Il est plus difficile d'en former de tant soit peu

1. Le 25 juillet, Charles-Albert battu par Radetsky à Custozza perdait la ligne du Mincio et tout le terrain gagné depuis trois mois. Le 4 août Milan était réoccupé.

2. Rapport lu le 3 août par M. Quentin-Bauchart au nom de la Commission d'enquête nommée par l'Assemblée pour rechercher les causes des mouvements du 16 avril et 15 mai, ainsi que de l'insurrection de juin.

rationnelles, comme on dit, sur les affaires d'Italie. Si, comme cela peut se craindre, nous donnons le secours qui paraît nous être demandé, et si nous nous jetons dans l'intervention, qu'en arrivera-t-il pour nous dans l'état de nos finances et avec le besoin de nous garder à l'intérieur, à Paris surtout, avec un si grand nombre de troupes?

Puis voilà l'Angleterre délivrée à bon marché de ses craintes pour l'Irlande. Libre ainsi de ses mouvements, ne se dira-t-elle pas, si nous soutenons le Piémont, être en droit de soutenir l'Autriche, et alors, que de maux ne peut-elle pas nous faire? Le pas pour nous est terriblement glissant : Dieu veuille que nous n'y chavirions pas. Vous savez, sans doute, que l'Autriche a offert et, dit-on, offre toujours de s'en tenir à la frontière de l'Adige ; le turbulent Milanais lui paraît maintenant plus à charge qu'utile. Si on ne revenait pas sur le *principe* de l'indépendance absolue de l'Italie, de sa délivrance complète, il y aurait peut-être de quoi s'entendre, et le royaume du roi Charles-Albert serait encore fort joli sans l'annexion des États Vénitiens. Ce serait un présent assez satisfaisant, même en vue de l'avenir. Mais le principe!... Et que j'en suis dégoûté des principes!

XXXIV

LA DUCHESSE DE SAGAN AU BARON DE BARANTE

Potsdam, 11 août 1848.

Mille grâces, mon aimable ami, de votre lettre du 22 juillet. Elle m'a trouvée à Eisenach où j'ai été passer quelques jours auprès de Madame la duchesse d'Orléans. Je l'ai trouvée affreusement maigrie ; elle n'est plus qu'une ombre, mais si calme, si sereine, si lucide, si digne, si fort dans le vrai sur toutes choses, enfin si admirable de tous points, que je joins aujourd'hui de la tendresse personnelle à tous les sentiments que, de reflet, je lui avais voués. Elle se tient loin de toute intrigue ; elle ne se permet ni illusions, ni découragement ; il n'y a en elle ni aigreur, ni rancune, ni passion ; tout est douceur, raison et équilibre. Elle est entrée dans bien des

détails pleins d'intérêt avec un abandon aimable. Ses fils se sont remarquablement fortifiés dans le bon air des montagnes qui entourent Eisenach. L'établissement de la princesse y est simple, mais décent. Elle y est entourée des soins les plus tendres de la part de sa famille maternelle ; elle abandonne tout le reste à Dieu. J'ai cru remaaquer autrefois à Paris que la princesse avait quelques petites tendances au bel esprit, et une imagination qui pouvait, parfois, nuire à son jugement sur les personnes. Mais le malheur a tout éclairci et simplifié. Il est impossible d'avoir tiré un parti plus sage des événements. Enfin rien ne manque à cette admirable personne que des forces physiques. Son amour pour la France, l'indulgence de ses jugements sont vraiment touchants. Elle met beaucoup de soins à ce que ses fils remplissent catholiquement leurs devoirs, et, sur ce chapitre, j'ai été notamment pleinement satisfaite de sa façon de diriger ses enfants. Je vais maintenant, après avoir fait ma cour ici, rentrer dans mes foyers silésiens où je m'attends, au milieu de tant d'autres misères, à celle du choléra qui déjà commence à sévir à Berlin. Je ne pense pas que vous trouviez meilleure mine au monde depuis quelques semaines. Quant à l'Allemagne, je la tiens, du Nord au Midi, de l'Est au Couchant, pour de plus en plus compromise : financièrement, politiquement. Et si l'émeute se tait quelque peu, je crois apercevoir des chances de guerre civile qui ne sont guère moins graves. L'Italie nous vaudra-t-elle la guerre générale ? je suis moins disposée à le croire ; mais tout se peut, et l'impossible est un mot qui n'a plus de sens.

XXXV

LE DUC PASQUIER AU BARON DE BARANTE

Tours, 16 août 1848.

Tout ce dont les auteurs de notre dernière révolution ont fait un si grand crime au gouvernement qu'ils ont renversé, non seulement ils en ont renouvelé l'exemple, mais ils ont surpassé cet exemple de cent piques. Aussi, j'ai de la peine à contenir mon indignation quand je lis ces continuelles dia-

tribes contre la conduite en finances, en administration, en gouvernement, en politique intérieure, des pauvres gens dont ces déclamateurs de leur propre mérite ont pris la place. Ils sont, sur ce terrain, aussi absurdes qu'ils sont odieux, et la jeune république a là de tristes néophytes.

Vous n'avez que trop raison de dire que la monarchie de Juillet n'a jamais pu effacer la trace de son origine, et j'ajoute qu'elle n'a jamais eu la pensée d'en prendre suffisamment le soin; mais que dire de l'origine de cette république dont on nous a gratifiés, qu'on a imposée d'avance à la France après avoir décrété que son goût pour cette forme de gouvernement était si prononcé que ce n'était pas la peine de la consulter! Les gens qui ont si bien opéré ne se sont pas souvenus de ce vieux dicton : Qu' « on ne fait pas boire un âne quand il n'a pas soif », et ils ne se sont pas enquis de ce point si capital, cependant : l'âne qu'on appelle la France, a-t-il ou n'a-t-il pas soif de la république? Je conviens que l'enquête aurait pu être désespérante pour ceux qui l'auraient entreprise dans l'espoir de l'affirmative, et, si je ne me trompe, chaque jour de plus qui s'écoule rendrait l'expérience plus dure et plus rude pour ceux qui la tenteraient. Aussi s'en gardera-t-on bien. Mais il y a des expériences qui se font d'elles-mêmes, et la foudre, que Franklin a su appeler quelquefois sur la terre, y tombe bien souvent d'elle-même, et qui sait si elle ne se croit même point quelquefois provoquée par ceux-là mêmes qui osent s'en croire le plus à l'abri? Il se fait aussi parfois des questions auxquelles les plus intéressés ne se sont pas attendus.

Attendons, et, en attendant, voici ce que je dis : Nous avons toutefois échappé aux fureurs de la république rouge, et grâce aux extrémités auxquelles elle s'est portée, je crois que de longtemps elle ne sera en état de livrer un nouveau combat. Nous avons échappé à la guerre étrangère et c'est un miracle que nos insensés du gouvernement provisoire ne nous y aient pas précipités. Aujourd'hui personne dans le gouvernement n'y pense et n'y peut sérieusement penser. Nous avons échappé à la destruction systématique de la propriété; elle sera bien foulée, mais enfin elle subsistera. Tout cela est beaucoup. La constitution, suivant toute apparence, sera fort mal

élaborée, mais le temps peut-être assez court de sa durée sera un moment de relâche durant lequel les esprits sensés pourront reprendre le dessus. Le malheur que vous signalez pour la monarchie de Juillet d'être sortie d'une émeute est encore plus flagrant pour notre jeune république et il lui faudra, pour échapper aux périls engendrés par sa naissance, une prodigieuse sagesse; mais nous venons de voir par quelle voie elle savait sortir de ses plus grandes crises, et cette voie restera bien ouverte, n'en doutons pas.

Le sujet de ma profonde inquiétude est cette terrible misère d'où il est si difficile de sortir, et qui, en fatiguant sans mesure le pauvre peuple qui la subit, le pousse vers les plus grands actes de désespoir. La traversée de l'hiver prochain, quand j'y pense un peu de suite, me jette dans l'épouvante, j'en conviens. Cette misère, voilà le crime irrémissible qui pèse sur nos révolutionnaires de Février, ces perfides amis des travailleurs! Voilà ce qui ne pourra jamais leur être pardonné. Je lisais hier dans la *Presse*, qui me paraît s'être décidément rapprochée de M. de Lamartine, que celui-là, du moins, n'avait violé aucune liberté, lui dont la voix, avec celle de M. Ledru-Rollin, s'est élevée la première pour proclamer, et sans ombre de mission ni de droit, cette république qui viole pour tant de malheureux la liberté de boire, de manger, de vivre enfin. Et on lève outrecuidamment la tête, et on ose écrire ce que M. de Lamartine écrit à sa ville amie de Mâcon, et on ne craint pas d'être, au premier jour, écrasé sous le poids de tant de calamités plus lourdes cent fois que les murs du temple de Sion dont Joad a menacé Nathan. Le sentiment qui, pour le moment, me domine le plus, est celui d'une indignation implacable contre cet homme que je viens de nommer, et qui n'a pas une excuse à offrir, lui comblé de tant de faveurs du ciel et si admiré, si prôné, si chéri par cette société à laquelle il a, comme par fantaisie, porté un coup peut-être si mortel. J'en reste sur cet anathème porté du fond de mon cœur et de ma conscience.

XXXVI

LE COMTE MOLÉ AU BARON DE BARANTE

Champlâtreux, 24 août 1848.

Ce n'est pas le plaisir de l'observation qui m'a retenu à Paris, c'est le sentiment d'un devoir; je m'en crois un très sérieux envers le pays où je suis né ainsi que mes pères, et je me consacre d'autant plus à lui qu'il y a plus de périls et moins de douceur à le servir. A toutes les tristes époques de nos révolutions, je crois avoir remarqué que les honnêtes gens ne sont restés les plus faibles que parce qu'ils ont négligé de se compter; trop justement dégoûtés ou trop facilement découragés, ils s'abstenaient et laissaient faire des hommes qui, comme tous leurs pareils, ne se dégoûtent ni ne se découragent jamais. Depuis le 24 février, je n'ai cessé de répéter autour de moi et à tous ceux qui voulaient bien s'enquérir de ma pensée : luttons, résistons avec prudence, tantôt au corps de garde, tantôt aux élections. Si on ne l'eût fait, où en serions-nous aujourd'hui? Savez-vous qui l'a emporté au 15 Mai, dans les journées de Juin?... C'est tout le monde, ce sont les honnêtes gens qui, oubliant leur passé, leurs opinions personnelles, ont formé, dans la garde nationale, comme ils forment autour de l'urne électorale, un grand parti de l'*ordre* et ne méritant pas un autre nom. Vous l'avouerai-je, c'est durant les deux ou trois dernières années que les hommes pensant comme je le fais, n'avaient rien de mieux à faire qu'à s'abstenir. Ils pensaient que gouvernement et opposition couraient également à l'abîme, et que le pays allait tomber victime de cette lutte à outrance entre certaines ambitions. Je n'ai servi que des gouvernements dont je prévoyais la chute, empire, restauration, révolution de 1830. Je ne m'intéressais au fond qu'à la France, et c'est à cause d'elle que je sacrifiais mon repos et mes goûts à la préserver, par le concours de mes faibles efforts, de ce bouleversement social dont chaque révolution de plus la rapprochait davantage et qui, sous le gouvernement provisoire, a failli tout engloutir. Nous sommes encore, je le sais, au plus fort de la lutte, et les trois quarts

de l'Europe y courent les mêmes chanees que nous ; en stimulant le zèle des honnêtes gens, j'ai bien senti que je m'engageais dans l'occasion à donner moi-même l'exemple. « Voulez-vous être nommé, m'a-t-on dit, aux élections générales ! — Je ne suis ni de position, ni d'âge, avais-je répondu, à m'offrir ; mais si un département me nomme, je ne refuserai certainement pas. » Lorsque M. Thiers opta pour Rouen, Bordeaux m'envoya une députation pour m'offrir la candidature, à la seule condition que je m'engagerais à l'accepter. Je n'hésitai pas. Si, en définitive, je suis nommé dans la Gironde, jamais élection n'aura été plus spontanée.

Je suis venu ici m'établir jusqu'à ce que les élections me rappellent, car je vote à Paris, et j'y reviendrai avec tous mes gens qui voteront aussi. C'est demain que l'orage doit éclater dans l'Assemblée à propos de l'enquête. Vous voyez que je ne suis pas curieux.

Madame de Barante trouve dans sa foi et dans sa vertu des considérations que la terre ne peut lui ravir, et vous, mon cher ami, vous avez des yeux et vous pouvez lire et écrire selon votre gré. Ce dernier bien me manque, et vous n'imaginez pas toutes les privations qui en résultent ; cela mérite le nom de *malheur*. Croyez, mon cher ami, à une amitié qui a commencé à la *Section de l'Intérieur*, il y a quarante-deux ans, et qui ne finira qu'avec moi.

XXXVII

LE DUC PASQUIER AU BARON DE BARANTE

Tours, 28 août 1848.

Mon cher ami, je reçois votre lettre dernière et elle me trouve en dispositions moins sombres que les vôtres. En voici la raison : un conte assez piquant et qui a beaucoup circulé dans ma jeunesse, avait pour titre : *les J'ai vu*, et, en effet, il était ainsi conçu :

J'ai vu...
J'ai vu...
J'ai vu...
J'ai vu toutes ces choses,
Et je n'ai pas soixante ans.

Moi qui en ai plus de quatre-vingts, j'ai bien vu d'autres choses. J'en ai vu d'abominables qui semblaient irrémédiables et dont la durée a été longue; de ces abominations cependant nous sommes sortis, ou plutôt la France en est sortie et est redevenue ce qu'elle était encore, il y a moins d'une année. Or je me dis : ce que nous voyons est triste, fort triste, est laid, fort laid, mais ce laid ne s'approche pas du hideux que j'ai traversé. Si je voulais montrer les différences, j'en montrerais d'énormes; pourquoi donc n'espérerai-je pas un retour à des jours plus sereins? L'expérience des malheurs de la fin du dernier siècle n'est pas aussi perdue qu'on le pourrait croire, qu'on le pourrait craindre. L'instinct public est fort avancé et il l'a déjà montré en plus d'une circonstance; je m'y fie donc plus que vous, et je veux espérer que j'aurai plus raison que vous. Voilà l'affaire de l'enquête terminée, et elle l'est sans toutes les scènes que l'on s'était plu à prédire. C'était un pas difficile à franchir et il l'a été avec habileté et fermeté. Comme je ne suis pas journaliste, je ne me tiens pas pour obligé de tant maudire l'état de siège et le général Cavaignac dont la conduite et les paroles dans ces derniers jours m'ont fort agréé. Pour sortir de ces questions si sérieuses, je vais vous égayer un peu par un quatrain que voici :

Quel est ce buste, ami? Celui de Lamartine,
L'homme aux discours ronflants, à la longue tartine.
C'est David qui l'a moulé.
Mais lui-même s'est coulé!

Cette justice, si justice il y a, est bien faite à la vieille mode française.

XXVIII

LE BARON DE BARANTE AU COMTE DE HOUDETOT

Barante, 4 octobre 1848.

Je savais que vous aviez lu mes inutiles pages[1], et j'étais certain que vous les jugeriez avec bienveillance et conformité.

1. Le manuscrit des *Questions constitutionnelles*, brochure parue en 1849.

Je ne me rends pas à votre avis sur le suffrage universel. Je tiens pour la fonction et non pour le droit. Le principe d'où le droit dériverait est analogue aux idées communistes. C'est l'égalité appliquée aux intelligences et aux intérêts; c'est une liberté qui vous donne pouvoir sur autrui, et non point la vraie liberté, celle qui vous préserve de l'action d'autrui. Hors des principes, comme question de conduite, je n'ai rien à dire en ce moment. Il faut employer le seul moyen qui reste pour se défendre. S'il s'agissait d'un établissement durable, je contesterais cette influence que les hommes honnêtes et sages croient pouvoir exercer sur les suffrages de la foule. Compter avec vraisemblance sur la docilité ou la sympathie permanente des électeurs qui n'ont ni instruction ni propriété, me semble une illusion. Le suffrage universel a paru aux vainqueurs de Février le moyen unique de posséder le pouvoir; ils se sont un peu trompés, Dieu merci, mais ils ont pourtant raison de croire qu'avec lui les chances futures sont encore meilleures pour eux que pour les amis de l'ordre social.

XXXIX

LE COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST AU BARON DE BARANTE

Glisolles, 11 octobre 1848.

On ne peut pas dire que l'action soit languissante. Si on s'usait vite en monarchie, on s'use bien plus vite encore en république. Il est vrai qu'on se refait, témoin Lamartine. On dit qu'il remonte pendant que Cavaignac descend. Et Bugeaud! Le voilà adoré des légitimistes. Ici, chez M. de Tonnerre[1], je n'entends que les louanges du bon maréchal. Il sera porté à la présidence par tous les partis monarchiques ou ex-monarchiques réunis. Voilà un beau changement à vue. On en parle tout haut, comme de tout. Jamais on ne s'est moins gêné, mais jamais on n'a été plus gêné. Ce serait la chose la plus ridicule, si ce n'était pas la plus triste, de voir en France, en pleine paix, sans invasion, sans guerre d'aucune espèce, personne, mais personne, à la lettre, n'avoir un sou. Quant

1. Dans le département de l'Eure.

à la littérature, elle est dans un bel état! Amyot, votre éditeur et le mien, ne vend pas pour quarante sous par jour. Quelle situation particulière et générale, économique, artistique et littéraire! Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que tout le monde le sent et le dit.

Vous avez lu, sans doute, l'ouvrage de M. Thiers sur *la Propriété,* que publie le *Constitutionnel*. De tout ce qu'a écrit Thiers, c'est, à mon gré, l'ouvrage où il y a le plus d'âme et même d'imagination. Ce n'est plus un *rapport*, comme ses livres d'histoire. Avec un degré de plus d'élévation dans la forme, le *Contrat social* serait égalé. Quant au fond, c'est l'opposé du *Contrat social* et, par conséquent, la vérité. Ne me parlez pas de Rousseau, vous l'avez trop bien traité dans votre beau *Traité de la littérature*. Rousseau est l'auteur de tous nos maux, et Voltaire n'est qu'un innocent auprès de lui,

Qui donnez-vous pour successeur à Chateaubriand? Ce ne sera pas moi; cette fois je ne me mettrai pas sur les rangs. Il me faut un moins gros mort. Sauf les émeutes et le choléra, venez-vous cet hiver à Paris? On dit que madame de Boigne et le chancelier y sont déjà. La lettre de M. Molé aux électeurs de la Gironde m'a paru fort belle. Il peut encore jouer un grand rôle, et j'en serais fort aise, quoi qu'il soit assez mal pour moi depuis longtemps, et en vérité je ne sais pourquoi.

Et Francfort! quelle horreur[1]! Ces Allemands sont des bœufs enragés et, qui pis est, des singes.

XL

LA DUCHESSE DE SAGAN AU BARON DE BARANTE

Sagan, 21 octobre 1848.

Si, comme je le suppose, vous lisez avec attention dans les journaux ce qui est relatif à l'Allemagne, vous jugerez sans doute comme moi que notre sort à nous autres Allemands se juge, se décide en ce moment à Vienne[2]. Si cette ville crimi-

1. Lors de la sanglante insurrection de Francfort, des 16 et 17 septembre, deux des membres du Parlement, le prince de Lichnowski et le général d'Auerswald, entourés par la foule, avaient été affreusement mutilés, puis massacrés.

2. Vienne, dont une nouvelle insurrection s'était rendue maîtresse, était assiégée par le général Jellachich et le prince de Windischgraetz.

nelle est soumise, nous respirerons du moins un certain temps; si elle se relève orgueilleuse et triomphante, je crois que nous n'aurons tous qu'à nous préparer au grand voyage. Déjà les oiseaux de proie tournent autour de nous avec d'avides regards. Quand cette lettre vous parviendra nous saurons notre sort. Je ne manque ni de calme ni de courage, ni surtout d'indifférence personnelle, — ce qui aide singulièrement à envisager le danger, à l'affronter ou à l'éviter à propos. Du reste, il en sera comme il plaira à Dieu. Je n'ai en moi, ni désirs, ni espérances, ni craintes, ni murmures, et, pour peu que le petit nombre d'amis qui me restent ne soient pas trop atteints, je rends grâces à Dieu de tout ce qui m'est personnel. Qu'avons-nous au fait de mieux à faire que d'embrasser la croix avec tendresse, quelque sanglante qu'elle puisse être? Elle est notre inséparable compagne, quoi que nous fassions; il faut donc l'aimer puisqu'on ne saurait s'en séparer. Je m'y applique et il me semble que j'y parviens.

XLI

LE BARON DE BARANTE AU COMTE DE HOUDETOT

Barante, 31 octobre 1848.

Le provisoire où nous avons vécu depuis la fin de juin est à son terme, sans que nous puissions prévoir quel autre provisoire va lui succéder. J'ai supposé pendant un instant que le petit remaniement ministériel[1] nous apporterait un peu de répit. Il n'a en rien modifié la situation. M. Cavaignac reste enchaîné à ses préjugés et à sa coterie. D'autre part, se résigner à la présidence de Louis Bonaparte est une pitoyable extrémité. Je ne me sens pas encore en état d'avoir un avis : j'attends ce qu'on m'écrira. Pour peu que les gens raisonnables et modérés tardent à donner leur mot d'ordre, les votes s'engageront. A regarder autour de moi, les chances sont évidemment favorables à la superstition napoléonienne. Mais irons-nous jusqu'au 10 décembre sans qu'une lutte vive s'en-

1. MM. Dufaure, Vivien, Freslon avaient été nommés, le 13 octobre, aux ministères de l'intérieur, des travaux publics, de l'instruction publique, et M. Trouvé Chauvel, le 25 octobre, au ministère des finances

gage avec la république rouge et socialiste? Elle me semble en état de réorganisation. Les correspondances avec les provinces redeviennent actives. Il n'y avait plus de *clubs*, et maintenant ils se raniment sous forme de sociétés secrètes, où ce qui se dit et s'y projette va aux dernières limites de la fureur. Cependant la masse populaire est encore très calme.

XLII

LE COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST AU BARON DE BARANTE

Paris, 6 décembre 1848.

Enfin, mon cher baron, nous voilà à la veille d'un de ces événements qui, depuis le fatal 24 Février, doivent changer la face des affaires et nous rendre le crédit, la tranquillité, la prospérité, mais qui, selon toute apparence, ne nous rendront rien de tout cela ; bien au contraire, s'il fallait en croire les deux partis, chacun serait sûr de son succès. Il n'y a pas à douter que Louis Napoléon n'ait la majorité ; absolue ou relative? *that is the question*, et, dans le dernier cas, l'Assemblée nommerait. Il n'est pourtant pas très sûr aujourd'hui qu'elle nommât Cavaignac si le chiffre de l'autre était trop formidable. On commence à dire qu'elle craindrait de prendre une si compromettante responsabilité.

Pour sortir de ces raisonnements généraux qu'on fait en Auvergne aussi bien qu'à Paris, je vous ferai part d'une anecdote particulière. J'ai dîné avec *mon cousin*[1] chez madame Demidoff, qu'on n'appelle que la *princesse Mathilde* tout court, absolument comme la comtesse Mathilde à la cour de Grégoire VII. Nous étions déjà tous réunis et l'heure était assez avancée, sans que le *prince* eût encore paru. Il entra enfin. A son aspect, les dames présentes, qui seront bientôt les dames présentées, se sont levées en pied. La grande comtesse Mathilde lui nomma tous les assistants ; il y avait, entre autres, Mignet, Craon[2], moi, etc. Il nous accueillit avec un mélange de timidité empêtrée et de laconisme princier. Sa tour-

1. M. de Saint-Priest avait quelques liens de parenté avec la famille de Beauharnais.

2. Le prince de Beauvau-Craon.

nure est ordinaire, son visage fort laid et son accent très suisse. Mais vous le connaissez, vous l'avez vu au Luxembourg, à moins que vous ne fussiez alors en Russie. Pour aller dîner, il a passé à table et a été servi, ainsi que son cousin Murat, avant tous les hommes, lord Normanby excepté. Pendant toute la première partie du dîner, il n'a pas dit grand'chose, mais, vers le deuxième service, il s'est mis à parler, assez à brûle-pourpoint, de sa candidature, de son élection. « En France, a-t-il dit, l'opinion publique n'a jamais été dirigée, il est temps qu'elle le soit. » Cela m'a paru un peu fier et un peu fort. J'ai fait observer, en toute humilité, au prince, qu'un pareil programme était assez malaisé et que, lorsque l'opinion de la France était si manifestement bonne et saine, ce serait une tâche suffisamment difficile et glorieuse, de la représenter et de la suivre ; que, quant à la qualité de cette opinion, il ne pouvait pas s'y méprendre, puisque c'est au nom de l'ordre et de la modération que la France entière se tournait vers lui et abandonnait les hommes qui n'avaient pas eu foi dans la force et dans la persistance de l'opinion modérée. Mignet a soutenu mon dire en ajoutant que si l'on ne s'était pas prononcé tout de suite sur sa candidature, c'est qu'elle avait été d'abord présentée par un parti tout différent, ce qui avait éveillé des méfiances entièrement dissipées par son manifeste. Là-dessus, nous nous sommes jetés sur les louanges de ce manifeste, mais le prince n'a abondé dans notre sens qu'avec une certaine précaution. Je crois même avoir saisi le mot de *réactions à éviter*, dans quelques paroles qu'il a mâchonnées entre ses dents, et enfin, à un certain regard de son œil ordinairement terne, ma triste prévoyance, à la façon de Cassandre, m'a fait soupçonner que nos amis ne trouveraient pas dans ce nouveau Télémaque un élève aussi docile que celui de Mentor. Quoi qu'il en soit, le sort en est jeté! Croix ou pile! Pile ou face! Voilà désormais le sort de la France.

La mystification pontificale achève Cavaignac [1], sinon dans

1. Le 25 novembre, M. Cavaignac avait donné mission à M. de Corcelles de se rendre à Rome, pour y assurer la liberté du Saint-Père et lui offrir, le cas échéant, l'hospitalité en France. Ordre était en même temps envoyé d'embarquer une brigade à destination de Civita-Vecchia. L'Assemblée s'était associée, le 30 novembre, à ces résolutions par un ordre du jour approbatif. Contre toute attente, Pie IX, au lieu de se diriger vers Civita-Vecchia et la France, se réfugia à Gaëte.

l'urne, au moins dans l'opinion. Tout le monde voit maintenant qu'il voulait faire du pape un commis voyageur de la raison commerciale Cavaignac, Marrast et Cie. On dit que le Saint-Père s'est enfui de Rome déguisé en domestique, derrière une voiture (j'aurais mieux aimé un autre déguisement: je n'ai pas vu celui-là dans l'histoire du moyen âge); qu'il a failli tomber dans une embuscade de voleurs (ceci est mieux, c'est plus Walter Scott); qu'il est maintenant au mont Cassin; mais qu'il ne pourra pas y rester, le lieu étant peu tenable et peu sûr, ce qui le fera aller à Naples où le roi, qui a été au-devant de lui avec sa famille, lui fait préparer le palais de Caserte. Je crois que tout ce pèlerinage finira par Malte *e con raggione :* Pie IX y trouvera au moins une protection efficace et matérielle ; quoi qu'il en soit, au grand chagrin du pieux Cavaignac, le pape, au lieu de venir en France, a fait comme Thésée !

Et laissant le Tenare
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare

Je ne garantis pas ces détails, mais mes auteurs sont Racine et Rothschild.

XLIII

LE BARON DE BARANTE A MADAME ANISSON DU PERRON[1]

Barante, 9 novembre 1848.

Nous sommes fort occupés de notre vote pour la présidence : chacun demande quel nom il faut porter au scrutin. Les paysans et tout le vulgaire n'ont aucune indécision et je doute qu'on puisse les dissuader de Louis Bonaparte. L'idée de pouvoir est attachée à ce nom et c'est un pouvoir qu'ils désirent. C'est ainsi qu'en France on a toujours pris ce moyen mauvais et temporaire d'obtenir l'ordre public.

Si M. Cavaignac avait voulu être autre chose qu'un républicain de coterie, il aurait eu la belle chance. Mais ce sol français

1. Sœur de M. de Barante ; avait épousé, en 1816, M. Anisson du Perron, préfet de l'Arno sous l'empire, directeur de l'Imprimerie impériale, puis royale (1809-1823), maître des requêtes (1809-1827), commissaire du sceau (1815-1827), député (1830-1842), pair de France, 1844.

ne saurait produire un Washington. Je lisais l'autre jour ses adieux au peuple américain en quittant la présidence : que de raison et de simplicité ! Dieu a-t-il refusé à notre pauvre nation la faculté du bon sens ? Ne connaîtrons-nous jamais d'autres opinions libérales que celles des journalistes et des littérateurs ?

M. Molé m'écrit de loin en loin. Je pense qu'il est tel que je l'ai toujours connu, combattu entre sa raison et son jugement fin et vrai d'une part, et d'autre part ses illusions et ses espérances dont assurément il ne me parlerait pas, et auxquelles il ne s'obstinera point.

Je relis les débats de la Convention. Ces gens-là étaient bien insensés, bien dénués de réflexion et d'expérience, animés de mauvaises passions ; mais, en comparaison de nos révolutionnaires de toutes nuances, il semble que ce furent des Titans. Nos honnêtes gens actuels sont au contraire plus habiles, plus courageux que ceux de cette époque : leur position est meilleure, mais ils se tiennent aussi sur la défensive. Ce n'est pas assez, plus tard ils trouveront peut-être que le moment est venu de marcher vers un but. Ce n'est pas moi qui pourrais leur en indiquer un ; ainsi je les conçois et je les excuse.

XLIV

LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE AU BARON DE BARANTE

Saint-Eusoges, 12 novembre 1848.

... Nous nous vantons de n'être soumis qu'au régime de la raison pure, mais patience : nous allons nommer Louis Bonaparte président de la république, et après cela on ne pourra nous reprocher de trop tenir aux apparences du sens commun. Tout ce pays-ci votera pour lui comme un seul homme ; mon fils me mande que dans la Dordogne on se dispose à faire de même. Je ne réponds pas de moi-même, car je change d'avis quatre fois par jour. En m'examinant bien, je trouve que j'aurais grand plaisir à écrire le nom, mais je ne suis pas bien sûr que ce ne soit un plaisir malhonnête. On m'écrit de Paris que

M. Génie[1] est revenu de Londres, et a rapporté le refus de M. Guizot à qui on avait proposé une candidature à l'Assemblée.

Je sais que la duchesse de Parme a été *deux fois* à Claremont et que les visites ont été rendues. Dites-moi, je vous prie, si c'est à vous que M. Royer-Collard a raconté une conversation dans laquelle Lamartine lui aurait à peu près dit qu'il était le Messie?

Pauvre Allemagne! Cependant les nouvelles de Vienne me redonnent de l'espoir. Je ne l'avais pas complètement perdu pour l'empire d'Autriche. C'est encore une étrange chose que de tous les souverains de l'Europe, l'empereur Ferdinand seul défende sa couronne comme il faut. On ne dit rien de l'autre empereur. Ne se passe-t-il donc rien en Russie?...

XLV

LE BARON DE BARANTE A MADAME ANISSON DU PERRON

Barante, 19 novembre 1848.

Notre train de vie est monotone. La saison n'est plus favorable aux promenades. Nous avons eu de la neige sans trop de froid; elle a fondu lentement, et nous avons retrouvé quelques belles journées, de la gelée pendant la nuit, du soleil pendant le jour. Je fais planter un peu, en me rappelant sans cesse les vers de La Fontaine :

> Passe encor de bâtir, mais planter à cet âge...
> Assurément, il radotait...

Aussi, je défends de mon mieux les vieux arbres qu'on voudrait couper pour faire mieux pousser les jeunes. L'autre génération essaye parfois quelque chasse, mais sans beaucoup d'entrain. Les soirs, on fait deux ou trois robs de whist, mais le principal emploi c'est de raisonner d'une façon inutile et triste sur la situation présente et de commenter les journaux ou les lettres qui nous arrivent. Il nous semble dur et humiliant d'aller porter notre suffrage à Louis Bonaparte, et en

1. Ancien chef de cabinet de M. Guizot au Département des affaires étrangères.

même temps nous regardons comme impossible de le donner aux gouvernants qui ne voient en tout ceci aucune autre question que de garder le pouvoir, en continuant à nous conduire à l'abîme de la ruine et de la misère. Je conçois cet empressement du vulgaire à déclarer par un nom propre qu'on veut l'ordre public et une autorité exercée pour le maintenir. Derrière ce nom propre, il n'y a, selon les gens raisonnables, que l'inconnu et l'incertain, mais, lorsqu'on est ruiné, on se sent porté à mettre à la loterie.

XLVI

LE DUC PASQUIER AU BARON DE BARANTE

Paris, 27 novembre 1848.

Comme vous lisez certainement les journaux, je n'ai rien à vous apprendre sur la scène si dramatique qui a eu lieu samedi dernier dans la Chambre des représentants. Le général Cavaignac y a montré une facilité et un talent de parole auquel on était loin de s'attendre[1]. Puis, dans les attaques dirigées contre lui, il y en avait de si clairement injustes, que celles-là lui ont fait beau jeu. Cette séance l'a donc très certainement relevé, dans la capitale, aux yeux d'un assez bon nombre de personnes. Le même effet se produira-t-il dans les départements, surtout en présence des efforts de la presse opposante, qui ne peuvent manquer de se produire avec une nouvelle ardeur durant les jours qui vont encore s'écouler avant la nomination du président de la république? Personnellement, je n'ai là-dessus aucune opinion, mais je vois beaucoup de personnes qui croient au *statu quo*, attendu le grand nombre de positions déjà prises. Que si donc le prince Louis Napoléon nous doit advenir, ce sera, pour le coup, un beau venez-y-voir, et bien habile sera celui qui se chargera de prévoir s'il tombe juste...

1. Un récit des journées de juin publié sous le titre de *Fragment d'histoire* avait accusé le général Cavaignac d'avoir laissé grandir l'insurrection de juin pour se rendre nécessaire. Le général s'empressa de provoquer sur ce point un débat public à l'Assemblée. Il y justifia avec éclat sa conduite à cette époque.

XLVII

LA DUCHESSE DE SAGAN AU BARON DE BARANTE

Sagan, 6 décembre 1848.

Vous aurez, depuis que vous m'écrivez, appris la soumission de Vienne, les velléités énergiques que ce résultat, d'une *énergie véritable*, ont suscitées à Potsdam; l'ébranlement qui menace d'une prompte ruine l'échafaudage chancelant de Francfort[1]; le bouleversement complet de l'Italie; les joies sanglantes qui s'y exaltent. La mort cruelle de M. Rossi, que vous avez tant connu, vous aura saisi[2]. Enfin, depuis le 3 novembre, vous aurez trouvé des impressions qui, pour être ressenties à distance, auront rempli cependant plus d'une heure de méditation. Votre pensée amicale se sera, j'en suis certaine, tournée particulièrement vers moi chaque fois que l'Allemagne aura fixé vos regards. Nous avons eu ici, tout particulièrement en Silésie, de fort mauvais jours. Le gouvernement ayant négligé de nous mettre en état de siège, simultanément avec Berlin, tous les plus mauvais éléments sont venus s'abriter sous l'impunité qui régnait dans cette contrée, et la province s'est trouvée, à la lettre, labourée par la révolution armée. Il s'y est commis des horreurs; personnellement j'y suis échappée, grâce à une certaine bienveillance que j'ai eu le bonheur d'inspirer, et surtout par une résolution très claire de me défendre et de résister, aussi bien que de ne pas quitter la place, et de rester au milieu de mes foyers.

On veut nous assurer que le plus gros de la crise est fini; je veux l'espérer, quoique la dissolution qu'on annonce pour demain, bien tardivement prononcée, et une constitution

1 Brouillé avec l'élément révolutionnaire depuis les journées des 16 et 17 septembre, le Parlement de Francfort voyait de jour en jour les souverains lui devenir moins favorables. Enfin l'antagonisme qu'il cherchait à faire naître entre l'Autriche et la Prusse pour relever son crédit amenait en son sein les plus violentes discussions.

2. Le 15 novembre M. Rossi, chef du ministère pontifical, avait été assassiné; le 16, la foule s'était portée au Quirinal pour imposer au Souverain pontife un nouveau ministère et la convocation d'une constituante. La situation du pape semblait des plus graves.

octroyée qu'on annonce également, aillent nous jeter dans une fièvre électorale toujours chanceuse ! Le pays n'aura en tout cas pas de peine à choisir des représentants plus convenables et plus intelligents.

Mes relations en France se sont, en dehors de la parenté, singulièrement diminuées par le temps, la séparation, les distances, les circonstances. Excepté vous, le duc de Noailles, mesdames Mollien et d'Albuféra, je ne suis plus en correspondance avec personne. La France n'est plus pour moi que dans ces quatre amitiés éprouvées. Ajoutez-y trois ou quatre relations bienveillantes, mais pâles et au fond assez indifférentes, et vous aurez composé tout le cadre de la France qui serait à mon usage. Les quatre personnes que j'ai nommées suffisent cependant bien pour m'y attirer. Vous m'y verrez donc; mais quand? D'abord il faut vivre, et depuis quelque temps cela me semble assez douteux. Mais Dieu est le maître, et ce n'est pas sur le plus ou moins d'existence que je serai disposée de marivauder.

Vous me demandez si je suis en correspondance avec M. Dupanloup. Non, pas d'une façon sérieuse ni régulière; mais nous nous écrivons parfois, plutôt à l'occasion de ma fille[1] qu'autrement. Pendant le mois que j'ai passé à Paris, l'année dernière, je l'ai vu chaque jour, et j'ai même fait le voyage de Mons à Paris avec lui. J'ai une très grande estime pour lui, et une vive reconnaissance pour l'intérêt soutenu et dévoué qu'il nous a témoigné à tous : à mon oncle[2], à ma fille, à moi, à mes autres enfants. Mais j'ai toujours senti qu'il lui manquait une certaine appréciation juste des caractères et des situations. Il place les uns trop haut, les autres trop bas; et il y a des coins du monde, de ses exigences et de ses dangers, de ses complications et de ses pièges qu'il ne devine jamais. Sa pureté, ses exaltations et une situation peut-être trop humble l'ont toujours fait rester sur le *seuil* : il ne le dépassera pas. Et, dès lors, il ne saurait être complètement utile à une personne qui a été placée au cœur même de l'édifice, et qui a pu s'égarer souvent dans ses nombreux détours.

1. La marquise de Castellane.

2. Le prince de Talleyrand.

XLVIII

LE BARON DE BARANTE A MADAME ANISSON DU PERRON

Barante, 11 décembre 1848.

Je ne suis pas allé voter hier. Je ne me souviens pas d'avoir vu en aucune circonstance notre population auvergnate en une telle émotion. Ouvriers et paysans, tout le vulgaire, le vrai suffrage universel, semblent passionnés pour cette candidature. Les conservateurs et les légitimistes suivent un mouvement que certes ils n'auraient pu arrêter. Les fonctionnaires et le représentant envoyé pour travailler l'élection s'en occupent sans mesure et sans vergogne, mais irritent l'opinion au lieu de la modifier. En est-il de même partout? Louis Bonaparte aura-t-il une majorité triomphante? Si elle est seulement relative, mais très supérieure à la minorité, l'Assemblée osera-t-elle se mettre en contradiction avec le pays? C'est ce que nous allons voir. Nous nous jetons dans l'inconnu, cela ne peut se nier; mais le connu se présentait à nous sous un tel aspect, avec de si détestables sympathies, avec une telle méconnaissance de l'opinion publique, avec des allures si révolutionnairement tyranniques, qu'il a bien fallu se résoudre à courir les hasards où se jette l'instinct populaire. En même temps l'Europe est au moment d'une crise où nous pouvons être entraînés. L'Allemagne tente une contre-révolution tandis que l'Italie va être livrée aux désordres les plus révolutionnaires et les plus insensés. Il est difficile d'avoir un autre thème de pensée, de se préoccuper ou de se distraire par un autre intérêt.

La seule lecture qui me soit possible ce sont les mémoires et les journaux de nos plus tristes époques. En décrire l'histoire est une entreprise presque impossible en cet instant. Le présent rendrait passionnés les récits du passé. On tomberait à chaque instant dans la polémique. Pour l'instant la controverse grave dédiée à la raison publique ne me semble pas à propos. L'action domine la réflexion. Dieu veuille que la discussion ne descende pas encore dans la rue!

DE BARANTE

DEUX MORTS

Deux hommes, en ce mois qui prend fin, sont morts à quelques jours de distance, qui ne s'aimaient point, qui entretinrent des querelles assez vives, qui étaient assez différents l'un de l'autre, sans l'être autant que chacun prenait plaisir à le croire, qui tous les deux tenaient de fort près à la littérature dramatique, qu'il y a occasion d'étudier tous les deux en même temps, ce qui ne veut pas dire ensemble, et sans songer ni à instituer entre eux un parallèle, ni à tenter entre eux une réconciliation, étant certain que le premier projet serait assez vain et le second, hélas! un peu tardif.

I

Francisque Sarcey fut le plus étonnant « tempérament de journaliste », peut-être de tout notre siècle, sans en excepter même Émile de Girardin. Il était né journaliste exactement comme on naît sanguin ou bilieux, et sa fortune, ce fut d'être absolument adéquat à son métier, ce qui se rencontre très rarement.

Le journaliste est un vulgarisateur. Il lui faut des qualités médiocres, éminentes dans leur médiocrité. Il ne faut pas qu'il soit un penseur, et il faut qu'à la majorité du public il paraisse plus penseur que ceux qui le sont. Il ne faut pas qu'il soit original; et il faut qu'il ait une marque personnelle parmi ceux qui ne sont pas originaux. Il ne faut pas qu'il soit trop savant, car il ne saurait qu'une chose; et il faut qu'il sache superficiellement, assez nettement encore, une foule de choses les plus diverses. Et il ne faut pas qu'il soit trop bon écrivain, mais il faut que toutes les qualités moyennes du style, clarté, précision, vivacité et mouvement, il les ait à un degré assez élevé.

Francisque Sarcey répondait si exactement à cette définition, qu'il faut convenir que même il la dépassait un peu. Il avait un don un instinct, j'hésite à dire une espèce de flair, qui consistait à sentir au plus juste ce qui était à dire dans un article pour être compris dans l'espace de temps que la moyenne des lecteurs met à lire un article. A le lire trop lentement, on l'eût trouvé un peu vide; à le lire trop vite, on l'eût peut-être trouvé un peu abstrait. Dans les deux cas on n'aurait eu qu'à s'en prendre à soi-même. Il fallait le lire comme on lit à l'ordinaire, et c'est cette mesure chronographique qu'il avait le don de sentir dans toute son exactitude.

Ferai-je remarquer que plus il avançait dans la vie, plus ce sentiment de la mesure de l'attention que le public peut apporter était vif chez lui, en telle sorte qu'il réduisait ses articles au minimum de longueur et au minimum de contenu? Vingt ans encore, et Francisque Sarcey, journaliste plus que jamais, doué plus que jamais de l'instinct du journalisme, n'aurait plus écrit d'articles du tout.

En attendant, il en écrivait qui étaient excellents. Il saisissait au vol l'idée qui devait être l'entretien de la journée et l'habillait prestement en une causerie rapide, aimable et séduisante, où il savait toujours dire ce que la majorité du public était en train de commencer à penser. Il évitait les questions importantes, sachant que le public, en général, se contente de les déclarer importantes et, ce devoir de conscience rempli, ne les examine jamais, et n'est pas sans en vouloir un peu à ceux qui les examinent. Il traitait des sujets de chronique, des

sujets d'actualité éphémère, en trouvant le moyen de leur laisser leur caractère, et en même temps de persuader qu'ils méritaient quelques minutes d'attention.

Surtout il les tournait en matière de conversation morale. C'était sa prétention, très justifiée, de « moraliser au jour le jour » et de faire, des petites questions qui passaient sous ses yeux, les éléments d'une morale bourgeoise et populaire fort estimable. Toute anecdote vraie était pour lui ce qu'était une fable pour La Fontaine, à savoir une occasion, d'abord de la raconter, ensuite de philosopher un instant, pour conclure selon la morale traditionnelle et généralement acceptée, qui, je m'empresse de l'ajouter, est la bonne; et c'est en morale que la première qualité est d'être dénué d'invention.

Il établissait ainsi entre le public et lui une communication incessante qui est le triomphe même du journaliste, en ce que le public est naturellement admirateur de ce qu'il inspire, et, ce qui est touchant, profondément reconnaissant de ce qu'il donne.

Aussi l'autorité de Francisque Sarcey était immense, étant juste égale à celle que le public avait sur lui. « Il fallait bien qu'il les suivît, puisqu'il était leur chef »; mais aussi il était leur chef parce qu'il les suivait. Remarquez, pourtant, qu'il y a manière de suivre, et que suivre bien n'est pas donné à tout le monde. Il y faut une certaine netteté d'esprit que n'a pas la foule et aller du côté où elle se dirige en sachant un peu mieux qu'elle où elle va. Il y faut une décision de démarche que n'a pas la foule et passer par le chemin qu'elle ouvre, mais sans qu'elle se doute qu'elle le fraie. Sarcey était un directeur de conscience qui démêlait les secrets désirs de la conscience qu'il dirigeait pour les lui rendre sensibles, et qui conseillait ce qu'on voulait faire un peu avant qu'on le voulût très précisément. De grands ministres, en monarchie absolue, ont eu ce rôle auprès de leurs souverains, et Sarcey était l'homme d'État attentif et prévoyant et très clairvoyant de Sa Majesté le Public.

Rôle salutaire après tout. Puisque l'on n'a que ce choix : ou penser autrement que tout le monde, et n'avoir aucune influence, ou penser comme tout le monde et avoir sur tout

le monde l'influence qu'on reçoit de lui, c'est-à-dire encore n'en avoir point, ne vaut-il pas mieux accepter franchement ce second rôle, où, toute illusion à part, agréable encore, on a peut-être cependant un minimum d'autorité personnelle qui consiste, sinon à inspirer quelques résolutions, du moins à les confirmer et renforcer un peu, ce qui fait plaisir quand elles sont bonnes, et quand on a un penchant naturel à les trouver bonnes par cela seul qu'elles existent?

Et c'est ce rôle que Sarcey, en tant que chroniqueur, a rempli avec bonne humeur, entrain, allégresse et profonde conviction, pendant près d'un demi-siècle.

*
* *

Comme critique littéraire il n'a pas marqué une trace profonde. Il aimait les livres ; mais peut-être trop, puisqu'il n'avait jamais la tentation de les refaire, ce qui au fond est presque toute la critique. Il ne réagissait pas *contre* ou, pour mieux dire, *sur* sa lecture. Il n'entrait pas dans l'élaboration de l'œuvre jusqu'à y coopérer après coup et en sentir vivement les perfections et les faiblesses et le pourquoi de ses perfections et de ses faiblesses. Il subissait l'impression et ne l'analysait pas, du moins très profondément. Aussi ses critiques littéraires n'étaient guère que des analyses, vives du reste, alertes et claires. « Qu'est-ce qu'il y a dans ce roman? — Ceci et cela. — Vous a-t-il plu? — Beaucoup, ou fort peu. » C'était à cela que Sarcey aimait à se borner en rendant compte des livres, et, en effet, c'étaient de bons comptes rendus suivis d'une appréciation sommaire. Mais l'excès qui consiste à se substituer à l'auteur, et à ne prendre en lui qu'une occasion de penser et dans son sujet qu'une occasion de philosopher, était si loin des habitudes de Sarcey qu'on pouvait presque regretter qu'il n'y inclinât pas un peu. Il y a, comme on sait, des excès de tous les côtés.

*
* *

Comme conférencier, il eut les plus grands succès, et de tous ses succès, ce furent ceux-ci qui le flattèrent le plus. Il

aimait à dire que, s'il fût resté professeur, il eût été un excellent professeur. C'était très exact. Il était excellent professeur à sa table de conférencier. Il avait le don de l'exposition claire. Son esprit était un philtre qui gardait juste l'essentiel des choses et juste ce qu'en pouvait supporter un auditoire considérable et un peu mêlé. Le raffinement, qui partout lui était odieux autant qu'il lui était interdit, lui était, particulièrement ici, un ennemi qu'il écartait résolument, encore qu'il n'eût pas beaucoup à s'en défendre Il allait droit au principal, c'est-à-dire au sujet, à l'idée maîtresse de l'œuvre, et n'en sortait jamais, croyant avec raison qu'il faut mettre très peu de chose dans une leçon, mais épuiser complètement ce qu'on y met, sans crainte de se répéter, de piétiner et de frapper longtemps sur le même clou pour le faire entrer.

Il aurait dit : « Le professeur doit toujours être élémentaire. » De même que Thiers partait de ce principe que l'auditoire ne sait jamais le premier mot de la question et que, donc, il faut commencer par le premier mot, et sans doute aller plus loin, mais sans excès, de même Francisque Sarcey posait en principe en parlant du *Cid* que le *Cid* était la lutte de l'amour contre l'honneur et faisait toute sa conférence du développement abondant et lumineux de cette idée.

Du reste tous les dons du professeur, pour ce qui était de l'exécution : la faculté d'entrer de plain-pied en communication familière avec l'auditoire, d'être averti de toutes les impressions, adhésion, distraction, résistance des écoutants, et d'en tenir compte immédiatement pour insister, atténuer ou esquiver; l'entrain, la verve, la conviction chaude, le désir ardent de persuader, toutes choses qui diminuent la distance entre l'auditoire et l'orateur et donnent à l'auditoire la sensation que l'orateur se livre à lui; les dons physiques enfin, voix claire, très musicale, sans être chantante, qui portait très loin et sans fatiguer, articulation d'une admirable netteté, geste ou plutôt mimique qui suppléait aux imperfections de l'expression, tant elle était significative, et qui faisait entendre pleinement ce que voulait dire le professeur avant qu'il l'eût dit.

Il tenait beaucoup à cet office de maître conférencier et de maître des conférences. Il prétendait tenir école de l'art de

la conférence, et c'était chose divertissante, mais touchante aussi, de le voir faire la leçon à ce sujet à tel prince de la littérature française, et après tout, dans tout ce qu'il lui disait, avoir raison. Et, de fait, il sera très bon, pour tous ceux qui se mêleront désormais de faire des conférences, d'avoir entendu Sarcey, et même, pour ceux qui ne l'auront pas entendu, de lire son livre : *Comment je suis devenu conférencier*, et surtout les conférences de lui qui ont été publiées. Ils y verront les *principes essentiels* de l'art de professer en public ; ils sont bien là, et ce sont bien les véritables qui sont là. Ce qui ne se transmet pas, c'est l'ascendant et l'autorité personnels et les dons physiques ; et il faut bien dire que cela faisait beaucoup plus de la moitié du talent de conférencier de Sarcey.

*
* *

Mais c'est encore comme critique dramatique que Francisque Sarcey a tracé le sillon le plus profond et acquis sa gloire la plus haute. Il est parfaitement vrai, comme il a peu hésité à le répéter, qu'il a accompli dans cette province de la critique une révolution. Quand il entra dans la critique dramatique, aucun critique dramatique ne faisait de la critique dramatique. Les Jules Janin, les Gautier, les Paul de Saint-Victor, à propos des pièces qu'ils voyaient représenter, écrivaient de ces articles qu'à présent nous nommons « chroniques », discutant l'idée générale de la pièce, s'il y avait lieu, ou exécutant des variations dont la pièce était quelquefois le point de départ. J.-J. Weiss se rappelait ce temps, qu'il avait vu, quand il disait qu'on pouvait faire une chronique théâtrale, et très bonne, en se bornant à tourner autour d'une colonne Morris et à lire les titres des pièces, rien n'excitant l'imagination comme un titre de pièce, et rien, bien souvent, ne l'éteignant comme de voir la pièce elle-même. Tous les critiques de 1850 étaient pénétrés, peut-être un peu trop, de cette idée, du reste juste.

J'ai tort de dire tous. Je tiens de Sarcey lui-même qu'il eut un prédécesseur, M. de Biéville, au *Siècle*. M. de Biéville avait cette double originalité d'assister aux pièces et de les

raconter d'un bout à l'autre. Mais M. de Biéville est resté obscur. Sarcey vint et il raconta les pièces, et il les raconta avec clarté. Ce fut sa première, son essentielle qualité. Il fut raillé; il s'obstina. Le public lui en sut gré.

Je me rappelle très bien que, dans les commencements, tant les préjugés imposent, il faisait quelque concession à la mode. Souvent il racontait toute la pièce, sauf le dénouement : « Et maintenant, allez y voir; je ne veux pas vous ôter le plaisir de la surprise. » Il renonça vite à cette demi-mesure et prit le parti de tout raconter, et avec ce discernement prompt et sûr qui lui permettait de ramener la fable la plus compliquée à sa ligne principale, à son dessin essentiel, de telle manière encore que la pièce ainsi rapportée parût complète. Ce n'était pas si aisé, et c'était d'un art, élémentaire en apparence, qui n'était pas à la portée de tout le monde.

De plus il jugeait bien, si bien juger en cette affaire est juger relativement au succès, relativement à la manière d'obtenir le succès. Il apportait là-dessus un système, et, étant donné le point de vue où il se plaçait, ce système était juste. Il disait : « Il s'agit de réunir quinze cents personnes dans une salle et de les y retenir trois heures sans qu'elles aient envie de s'en aller. Voilà tout. Par conséquent, le théâtre est un art très particulier. Il n'a rien de commun avec un livre qu'on lit chez soi et qu'on peut quitter et reprendre à son gré. Il doit être impérieux et maîtrisant. Comment peut-il l'être? Par l'intérêt; mais quel intérêt? Intérêt esthétique? Intérêt moral? Beauté de la forme? Etude curieuse des caractères? Pas le moins du monde. Un lecteur est sensible à la beauté esthétique, pendant trois heures (et encore!) s'il est chez lui, tranquille, pouvant s'ébrouer et se délasser quand il le veut. Au spectacle, trois heures de beauté, c'est infiniment trop. Et de l'intérêt uniquement psychologique, il en faut dire tout autant. Une pièce ne pourra donc retenir ses quinze cents auditeurs que par un seul intérêt, l'intérêt de curiosité. Ces spectateurs resteront et auront plaisir à rester tant qu'ils voudront voir *comment tout cela finit*. Leur curiosité excitée, ils resteront; leur curiosité satisfaite, ils partiront. Il n'y a au théâtre pas autre chose. Par conséquent l'intrigue, est tout, l'intrigue, c'est-à-dire l'art de mettre sous les yeux

une action et d'en dérober le dénouement, à travers maintes péripéties, jusqu'à ce qu'il arrive. L'intrigue, c'est le théâtre même. Il peut se passer de tout, sauf de cela. Il peut avoir tout, sauf cela, et il sera exécrable. Il sera même nul. Il ne sera pas du théâtre. Il ne faut juger une pièce qu'au point de vue de l'intérêt de curiosité, qu'au point de vue de l'intrigue pour savoir si elle réussira ou si elle ne réussira pas. Tout le reste, au théâtre, est insignifiant. »

Il avait raison, seulement il n'avait raison que pour les Français, et il méprisait trop, *même comme ornements*, tout ce qui, dans une pièce, est en dehors de l'intérêt de curiosité. Tout ce qui est beauté artistique et intérêt psychologique peut en effet n'être pas dans une pièce, mais quand il y est, c'est précisément ce qui lui donne sa valeur : voilà ce que Sarcey voyait un peu, mais d'abord ne voyait pas beaucoup et ensuite ne voulait pas voir. Il avait trop peur qu'à chercher autre chose que la perfection de l'intrigue, les dramatistes ne la négligeassent, et il considérait comme un vrai danger chez un auteur l'ambition d'avoir du talent.

De là quelques-unes de ses erreurs, restées historiques, sur *la Visite de Noces* par exemple, parce que la pièce est strictement psychologique ; sur *l'Ami des Femmes*, parce que la pièce est d'une psychologie trop subtile et parce que l'intrigue en est embarrassée. De là aussi sa fameuse méthode, très ingénieuse, mais qui est à moitié une méthode d'erreur, relativement à l'interprétation des grandes pièces classiques. Toute pièce : 1° qui a réussi, 2° qui est devenue classique, contient nécessairement deux éléments : 1° une intrigue bien faite, sans quoi elle eût échoué en sa nouveauté ; 2° des beautés de surcroît, absolument indépendantes de l'intrigue, qui ont fait qu'elle a subsisté. Par conséquent, dans une pièce classique, Sarcey cherchait l'intrigue bien faite et la trouvait toujours ; et il s'inquiétait peu du reste et se contentait de dire que c'était « merveilleux », et il s'interdisait de s'en inquiéter pour pouvoir dire : « Vous voyez bien *pourquoi* cette pièce est un chef-d'œuvre ; c'est parce qu'elle est une intrigue bien faite. » — Et ce n'était pas du tout pour cela.

Aussi les chefs-d'œuvre de la scène classique se dégradaient en quelque sorte entre ses mains par cette manière de

transposition. Comme toute tragédie contient en soi une comédie, ou un mélodrame, ou même un vaudeville, c'est à savoir son intrigue, ne mettant que cela en lumière, Sarcey en arrivait à faire de *Polyeucte* une comédie de ménage et d'*Athalie* une conspiration de sacristie, non sans analogie avec *le Lutrin*. Et ceci n'est pas pour le railler, mais pour montrer par un exemple en quoi un système très juste en son fond peut être faux par son étroitesse et être démontré faux par ce fait même qu'en présence des chefs-d'œuvre de l'esprit humain il ne peut pas les embrasser sans se démentir, et, s'il ne se dément pas, les défigure.

Et je n'ai guère besoin d'ajouter que le système de Sarcey n'était juste que pour le public français, le seul en Europe, je crois, pour qui l'intérêt de curiosité soit le premier. Aussi, quand les Ibsen et les Bjœrnson envahirent la France, apportant des pièces où l'intérêt psychologique est le seul qui soit cherché et réalisé, la stupeur de Sarcey n'eut d'égal que sa colère. On donnait au théâtre des choses qui n'étaient pas du théâtre. C'était exact ; mais cela ne les empêchaient pas d'être belles. Il prédit qu'il mourrait après que la « turlutaine » ibsénienne serait passée, tant elle devait être courte. Et ce fut exact encore, tant le caractère français répugne au théâtre ainsi compris, c'est-à-dire qui exige qu'on le comprenne, et tant ce genre de théâtre ne peut plaire qu'à un groupe très restreint, que, puisque j'en suis, je me garde bien d'appeler une élite. Mais cette aventure même prouve avec éclat combien était pénétrant et sûr le sens qu'avait Sarcey de la psychologie du public français. Lamartine ignorant ne savait que son âme. Sarcey ignorant — j'entends comme Lamartine — ne savait que l'âme du public français ; mais il la savait bien, avec une parfaite exactitude.

*
* *

Il faisait honneur à son métier et même aux lettres françaises. Il était spirituel à ravir dans la conversation, et c'est le causeur le plus amusant que j'aie connu. Il était probe, consciencieux, merveilleusement laborieux, très serviable ; extrêmement vaniteux, mais avec une naïveté aimable ;

avide de flatteries et de compliments, mais sachant les recevoir presque sans y ajouter, et sûr de lui, mais sans arrogance. Terrible dans la réplique, il n'attaquait jamais les personnes. Il était d'un commerce très sûr et n'a jamais trompé, même à demi. Il était généreux, et il ne prodiguait pas seulement les conseils. Il n'était aucunement jaloux, et qu'on ne dise pas que c'était par orgueil : car, encore que ce fût pour cela, on sait assez que l'orgueil, chez la plupart, non seulement n'étouffe point la jalousie mais la surexcite. Les qualités l'emportèrent de beaucoup en lui sur les défauts, et donc il fut parfait : car je ne sache pas que la perfection humaine soit autre chose.

II

Sarcey fut une manière de Marmontel, plus vif et plus spirituel. Henry Becque fut un Chamfort. Il en eut l'esprit, la causticité, la verve puissante et courte, la misanthropie, la morosité, la stérilité, l'orgueil surexcité et inquiet.

Il était né satirique et presque exclusivement satirique. Je ne veux pas dire qu'il fût méchant en son fond. Son dévouement de mère pour les siens, touchant et vénérable chez un homme qui fut toujours voisin de la gêne et qui voisina gaiement avec elle, doit être ici consigné pour que le public ne se trompe point. Mais il était satirique invinciblement, peut-être comme les hommes bons que la vie a blessés, plus probablement comme les hommes qui sont nés tels. Tout se présentait à lui sous l'aspect comique, et âprement et douloureusement comique. Les sots étaient ici-bas pour ses menus plaisirs et il y joignait les gredins, et il jugeait très nombreux les uns et les autres.

Le délire de la persécution, dont on a parlé, ne me semble pas avoir été son cas. Remarquez-vous que Molière n'a nullement donné ce trait à son Alceste — ou si peu? Or, Becque était proprement un Alceste. C'était une vue générale de la nature humaine qui lui donnait sa misanthropie, ou qui donnait à sa misanthropie sa forme particulière. Il jugeait les

hommes plutôt pervers et se nuisant les uns aux autres qu'attachés spécialement à lui nuire. Il y avait dans Henry Becque beaucoup du philosophe et très peu du malade. Sa raillerie, du reste, était saine, vigoureuse, parfaitement bien portante, ce qui se voyait à ce qu'elle était directe, nullement oblique et sournoise. C'était un large et vigoureux contempteur. Il n'avait rien de Rousseau, un peu du Voltaire de *Candide;* mais c'était de Boileau et de Molière qu'il était le vrai descendant.

Ses mots féroces étaient célèbres. Ils circulaient dans Paris et n'y perdaient pas, peut-être même s'y affinaient et aiguisaient entre les mains habiles de ceux qui les colportaient. Il en eut une foule, beaucoup plus qu'il n'en dit. Car tout mot méchant qui échappait à quelqu'un était, soit modestie, soit timidité, suivi d'un : « comme disait Becque hier soir ». Mais encore les meilleurs étaient de lui; et, un peu comme Royer-Collard en son temps, il promenait autour de lui une petite terreur à son usage, qui est celle devant laquelle les Français tremblent le plus.

Ce qu'il faut dire à son éloge, c'est qu'il était solidement piété dans ce caractère et qu'il ne s'y dérobait aucunement. Il était très brave. Les considérations de prudence n'avaient pas plus d'accès chez lui, et peut-être moins, que celles de la charité. Au fond, et le trait est essentiel, il ne lui déplaisait pas d'être haï. Il aurait dit : « Ce n'est pas mauvais; ça permet d'aimer qui l'on veut. » Il n'abusait pas de cette permission; mais il en usait. Surtout il savait estimer. Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne prodiguait pas son estime; mais il ne la refusait pas et savait reconnaître la délicatesse et l'élégance d'un procédé. La bienveillance aveugle, et surtout la faiblesse ; la haine aussi. Malgré sa misanthropie, les yeux de Becque restaient ouverts.

*
* *

Son humeur satirique le prédisposait à la comédie, son humeur noire au drame sombre. Il fit des comédies et des drames. Seulement, il avait peu de gaieté et très peu d'imagination. Ce furent ses obstacles et ses limites. Il n'a vraiment

réussi que deux fois, et, ces deux fois, la matière de son œuvre dramatique lui fut fournie par une aventure réelle, à lui personnellement arrivée. Les *Corbeaux* lui furent inspirés par les embarras de personnes de sa famille, en proie à des hommes de loi peu scrupuleux ; *la Parisienne*, on peut le dire maintenant, par sa propre situation dans un ménage à trois ou à quatre, comme il en existait, paraît-il, de son temps.

Il ne savait pas, je ne dirai point inventer, car il ne faut jamais inventer, mais il ne savait pas tirer d'un fait vu d'un peu loin et passant rapidement devant ses yeux tout ce qu'il contenait et comportait — et ceci est la véritable invention — pour en faire une comédie, ou un drame.

Ses premières pièces, avec des qualités de dialogue et de style, sont très faibles et ont presque disparu déjà de la mémoire des hommes. Un acte, *les Honnêtes femmes*, serait insignifiant si l'on n'y surprenait un pastiche de la manière de Molière, ce qui est révélateur, non seulement de la parenté incontestable qui existe entre Molière et Henry Becque, mais encore des études auxquelles se livrait et des obsessions auxquelles obéissait notre dramatiste moderne.

La Navette, chose assez curieuse, est un vaudeville plutôt qu'une comédie, et un vaudeville, d'une part où il y a beaucoup de gaieté, d'autre part une très grande habileté de disposition, d'arrangement et de doigté. Je la considère, d'un côté, comme un accident heureux dans la vie de Becque, et cet homme qui n'était point gai avait eu un moment de joyeuse humeur ; d'un autre côté, comme un exercice que s'était imposé Henry Becque pour apprendre son métier. Il avait voulu se rompre aux difficultés de la technique, et ce grand contempteur, plus tard et peut-être déjà, de la pièce bien faite, avait tenu à habituer sa main au maniement des ressorts et pièces de la mécanique dramatique.

Michel Pauper n'est qu'un mélodrame romantique sans solidité, sans réalité, très déclamatoire, très confus aussi, et que l'on s'étonne que l'auteur, avec son esprit lucide et précis, ait pu écrire et surtout tant aimer. Il ne réussit jamais, et, sauf une scène à effet, mal amenée encore et mal assise, il supporte difficilement la lecture.

*
* *

Mais Henry Becque a écrit *les Corbeaux* et *la Parisienne*. Ce qu'ils ont de commun, d'abord. Absence complète de gaieté, et procédé qui consiste à creuser le sillon déjà creusé, à insister sur le même point, à frapper sur le clou déjà enfoncé. Ce dernier, qui déjà est sensible dans *la Navette*, voire dans *les Honnêtes femmes*, restera la caractéristique même de Henry Becque. Notez qu'avec plus de légèreté relative et de tour de main, il y a déjà de cela dans Molière.

Les Corbeaux sont une satire sociale arrangée en drame domestique. Une famille riche, ou du moins dans l'aisance, perd son chef. Elle est en proie aux « corbeaux », c'est-à-dire aux hommes d'affaires. Elle s'enfonce peu à peu dans la ruine. C'est l'enlisement. L'intérêt, c'est le progrès lent, invincible et implacable de l'enlisement. C'est le procédé du tour d'étau. Un tour d'étau, les chairs saignent ; un second, les os craquent ; ainsi de suite. Le drame est une mise à la question.

Très bon, le procédé ? En soi, point mauvais. Il y a là un intérêt de curiosité : « Jusqu'où cela ira-t-il ? » et un intérêt de pitié : « Oh ! les malheureux... plus malheureux encore que je ne croyais. » Donc il y a une vertu dramatique dans cette méthode prise en général. Il faut cependant distinguer. Il y a cette méthode dans la peinture des caractères, et il y a cette même méthode dans la peinture des faits. Comme méthode dans la peinture des caractères, c'est celle de Molière et de Balzac. Montrer les premiers traits, un peu superficiels, d'un caractère, puis de ce même caractère les traits plus profonds. Il est avare ; il est plus avare que cela ; il l'est davantage encore ; il l'est de telle sorte que vous n'auriez jamais pu l'imaginer. C'est extrêmement intéressant. Mais c'est à la peinture des faits que Becque applique cette méthode que Molière et Balzac appliquaient à la peinture des caractères. Le malheur arrive ; il se multiplie ; il devient formidable ; il devient mortel. Et pendant ce temps-là les caractères ne changent pas, je veux dire ne sont pas plus creusés à la deuxième scène qu'à la première. C'est fort intéressant encore ; ce l'est moins.

Au fond il y a une erreur. Moliériste très attentif, Becque, pourtant, a déplacé la méthode de Molière et l'a appliquée à un objet où elle est encore assez bonne, mais, qui, nonobstant, n'est pas le sien. Se tromper dans cette mesure est encore d'un maître.

On ne s'est pas abusé sur *les Corbeaux*. On a bien vu qu'ils étaient une date dans la littérature dramatique, qu'ils étaient, sinon l'introduction du réalisme au théâtre, car certes il y avait été introduit déjà, du moins un pas de plus, et décisif, il le faut reconnaître, dans les voies du réalisme. « Préparations » très diligentes encore, mais plus sommaires et telles qu'elles doivent être, c'est-à-dire « nécessaires et suffisantes »; peinture franche et sans détours d'une misère vraie et d'une décadence morale vraie encore; peu ou point de souci de ménager la sensibilité du spectateur et effort pour lui faire accepter la réalité telle qu'elle est, c'est-à-dire telle qu'elle est comportée par le sujet. Il est bien certain que le « théâtre cruel », dans tout ce qu'il eut de sérieux et sans rien, Dieu merci, de ce qu'il eut et de niais et de charlatanesque, était contenu dans *les Corbeaux*, non point parce qu'ils étaient « nouveaux », mais parce qu'ils remontaient au contraire et se rattachaient directement, par-dessus deux siècles, à Molière et à Molière seul.

Je laisse de côté en disant ceci, le dénouement... Eh! mon Dieu, au contraire, parlons-en, mais en quelques mots.

On a cru, au dénouement des *Corbeaux*, quand *les Corbeaux* furent repris, mesurer la distance qui séparait le réalisme au théâtre en 1880 du réalisme au théâtre en 1895. On a fait remarquer que le dénouement des *Corbeaux* est optimiste autant que conventionnel et vient sauver à point la famille malheureuse à qui ne restait pour ressource que le suicide, et l'on a conclu que le réalisme de Becque était bien timide. Il y a quelque vérité dans cette remarque; mais on n'a pas fait cette réfléxion que le dénouement des *Corbeaux* est peut-être plus affreux que la mort, du moins dans l'idée de l'auteur et dans l'idée du principal personnage. Il consiste en ce qu'une jeune fille, vertueuse et d'âme haute, épouse un vieillard riche qu'elle n'aime pas. C'est cette affreuse extrémité que l'auteur et sa jeune fille considèrent avec raison

comme le dernier degré du malheur. Ce qu'il faut dire, c'est qu'à la fois vrai, cruel et habile, Henry Becque a trouvé le dénouement qui à la fois est dans la réalité, car ces choses-là arrivent, est affreux à le bien prendre et à y réfléchir, et ménage la sensibilité physique, pour ainsi parler, du spectateur, étant pire que le réchaud mais n'étant pas le réchaud lui-même. Je crois qu'il faut défendre le dénouement des *Corbeaux* (sauf dans le détail, qui n'est pas très heureux), et, tout en le tenant pour une adresse, ne pas le tenir pour une « concession ».

*
* *

La Parisienne est une comédie, une vraie comédie, comme Molière l'aurait écrite, si les bienséances théâtrales de son temps l'avaient permis. Il l'aurait intitulée *le Jaloux*, il l'aurait étudiée sur lui-même, exactement comme a fait Henry Becque ; il n'aurait pas trouvé de dénouement proprement dit, tout comme Becque n'en a pas trouvé, ni cherché, les anecdotes comportant des dénouements, et aussi les tragédies parce qu'on y meurt, mais les tableaux de la vie réelle n'en comportant point ; et il aurait écrit *la Parisienne* d'un bout à l'autre avec plus de gaieté et de mouvement, et c'eût été la seule différence, laquelle du reste est considérable.

Dans *la Parisienne*, comme dans plusieurs comédies de Molière, on saisit le satirique devenant *satirique de lui-même*, ce qui donne à la satire un caractère tout particulier. Quand nous faisons la satire de nous-même, nous la faisons avec plus d'âpreté et aussi plus de pitié que nous ne faisons celle des autres. Nous nous fustigeons cruellement avec cette colère contre nous-même qui naît du sentiment de notre impuissance à nous corriger, et en même temps nous avons pour nous une commisération profonde qui adoucit l'emportement et l'attendrit sans en diminuer la force. Et ce mélange est très heureux. Il donne le ton de la vraie comédie, où l'on doit sentir à la fois du mépris et de l'amour pour l'humanité. Or, c'est surtout en songeant à nous-même que nous sommes capables de mêler de la sympathie à notre mépris.

Aussi le Lafont de *la Parisienne* est excellent de tout point. D'abord il est d'un ridicule absolument vrai, qui est par lui-

même et que l'auteur ne lui donne point. Amant d'une femme mariée qui ne l'aime plus que par habitude, et l'on sait si c'est aimer, il est l'amant qui a tous les ridicules d'un mari, et, par conséquent, des ridicules qui sont tous doubles de ce qu'ils sont à l'ordinaire. Il est mélancolique, il est soupçonneux, il est tracassier, il est jaloux, et il est tout cela de la façon la plus forte que tout cela peut avoir d'être grotesque. Il est mélancolique quand il serait de son devoir d'être joyeux, puisqu'il est préféré à quelqu'un ; il est soupçonneux quand c'est lui qui devrait craindre d'être soupçonné ; il est tracassier quand c'est lui qui devrait consoler et reposer la femme aimée des tracasseries d'un autre, et il est jaloux quand il devrait inspirer de la jalousie et être flatté d'en inspirer. De ces contrastes jaillit naturellement le comique le plus franc et le plus dru.

Lafont *flaire* le second amant, qui doit venir, qui doit être, qui est certainement, et, pardieu, le voilà, dans l'air qu'il respire, dans tout ce qui l'entoure, dans tout ce qu'il voit et dans tout ce qu'il suppose. Il le sent qui passe ; il le voit dans les yeux de sa maîtresse, et il le surprend dans les intonations de voix de celle qu'il aime. Toujours lui, lui partout. Et de fait, que le mari ne soit pas jaloux et que l'amant le soit, c'est bien naturel, le mari n'ayant fait que l'expérience de la vertu de sa femme, et l'amant n'ayant fait l'expérience que de la fragilité de sa maîtresse ; et le mari étant rassuré par son amour-propre qui lui persuade assez qu'un homme comme lui ne peut pas être trompé, tandis que l'amant, quoique rassuré aussi par ce même sentiment, ne l'est que par lui, ce qui laisse place à quelque doute, s'il n'est pas absolument un imbécile. Deux sûretés valent mieux qu'une. Le mari en a deux. Il les a toutes. L'amant n'en a qu'une. La sérénité du mari ne peut être que radieuse. Celle de l'amant est toujours troublée.

C'est cette situation qui était merveilleusement mise en lumière et en relief dans ce premier acte de *la Parisienne* qui est un chef-d'œuvre incomparable. La suite, quoique bien agréable encore, en est moins bonne. Becque n'a pas su introduire assez de variété dans cette situation unique. C'était une affaire de tour de main qui lui a manqué un peu. Il est

resté, ici encore, dans son procédé habituel, insister, creuser après avoir creusé, serrer progressivement l'étau. La manifestation naturelle du caractère de Lafont est la perpétuelle interrogation : « Où allez-vous ? D'où venez-vous ? Qui est venu ? » D'accord ; mais, sous peine de monotonie, il fallait trouver des manières de renouveler cette manifestation. Becque semble n'avoir cherché qu'à la répéter pour montrer le ridicule de Lafont dans toute sa force et combien un amant jaloux est insupportable. Et l'on voit revenir sans cesse : « Où allez-vous ? D'où venez-vous ? » C'est la vérité même, mais c'est fatigant, et l'adresse, extrêmement difficile, eût consisté à faire que Lafont fût insupportable à sa maîtresse sans être agaçant pour nous-mêmes.

Le dénouement, que je n'aime pas, est un moyen terme, analogue à celui des *Corbeaux*, mais que j'aurais plus de peine à défendre. Dans cette situation : — un premier amant supplanté par un second, — il n'y aurait dans la réalité que deux dénouements. Ou le premier amant se retire et il est très malheureux, à moins qu'il ne soit très délivré. Ou il revient, après une bouderie, et accepte le partage en feignant de l'ignorer. Et le premier dénouement eût été bon, et le second eût été meilleur, non pas comme plus cruel, mais comme plus vrai. Et Becque en a pris un troisième. Le second amant se dégoûte, se retire, laisse la place libre à Lafont, et Lafont la reprend. Voyez-vous bien ? Comme dans *les Corbeaux :* dénouement cruel, mais pas trop cruel, Lafont pleutre, mais pas trop pleutre. Ici, décidément, il y a un peu de timidité.

La seule manière de défendre ce dénouement est encore, comme je l'indiquais plus haut, de dire qu'il n'y a pas de dénouement. La situation reste la même. Lafont sera toujours amant en titre. Madame aura des passades. A chaque passade, Lafont se retire, boudeur ; l'intermède fini, il revient, amoureux. La séance continue, chaque fois « un cran plus bas ». Je le veux bien ainsi. Tout compte fait, *la Parisienne* est un joli *tableau* de mauvaises mœurs et un *portrait* d'une touche singulièrement vigoureuse. Le titre est mauvais : dans *la Parisienne*, c'est Lafont qui est le principal personnage, le personnage « creusé » ; la femme, sans être quel-

conque, est d'une originalité moins frappante. Mais il n'importe.

*
* *

Becque, satirique amer et ardent, très bon écrivain, au style châtié, sobre et nerveux, a été par deux fois, ce qui suffirait, comme pour Beaumarchais, si *les Corbeaux* valaient *Figaro*, et si *la Parisienne* valait *le Barbier*, un dramatiste solide, clairvoyant, pénétrant et de grande allure. Il lui a manqué l'imagination, qu'il semble n'avoir eue à aucun degré, et qui est nécessaire partout, même dans ce qu'on croit qui l'exclut ; et il lui a manqué, non pas la gaieté, mais un certain degré de gaieté, une certaine abondance et un jaillissement de gaieté, très nécessaire *même* dans les œuvres dont le fond est sombre ; très nécessaire, pour les soutenir et les faire passer, Molière l'a prouvé, *surtout* dans ces œuvres-là. La postérité connaîtra Henry Becque. Elle ne le placera ni au sommet vertigineux où l'admiration un peu surchauffée et haletante d'une coterie avait prétendu le placer, ni à la place trop basse où beaucoup d'autres, par exaspération contre ces fureurs indiscrètes, le reléguaient. Elle le nommera avec honneur et reconnaissance parmi les meilleurs, les plus originaux surtout, des dramatistes de second ordre.

ÉMILE FAGUET

NOUVELLES AVENTURES

DE

MOWGLI[1]

II

L'ANKUS DU ROI

Kaa, le gros python de rocher, avait changé de peau pour la deux centième fois peut-être depuis sa naissance ; et Mowgli, qui lui devait la vie et n'avait jamais oublié certaine nuit blanche, passée naguère aux Grottes Froides[2], accourut pour l'en féliciter.

Un serpent, après avoir changé de peau, reste toujours morne et abattu jusqu'à ce que la nouvelle peau commence à reluire et à prendre apparence. Kaa ne plaisantait plus Mowgli maintenant, mais, avec tout le Peuple de la Jungle, il l'acceptait comme le Maître de la Jungle, et lui portait toutes les nouvelles qu'un python de sa taille pouvait naturellement apprendre. Et ce qu'il ignorait de la Jungle moyenne, comme on dit, — toute la vie rampante et grouillante au ras de terre ou sous terre, le monde des cailloux, des terriers et des racines, — on aurait pu l'écrire sur la plus petite de ses écailles.

Cette après-midi-là, Mowgli, tranquillement assis au milieu

1. Voir la *Revue* du 15 mai.

2. Voir la *Revue* du 1er février : — *l'Enlèvement de Mowgli.*

des grands anneaux, maniait la vieille peau toute éraillée et déchirée, qui gisait tordue parmi les roches, telle que le serpent venait de la quitter. Kaa s'était courtoisement tassé sous les larges épaules nues de Mowgli, de sorte que le garçon reposait dans un fauteuil vivant.

— Jusqu'aux écailles des yeux, c'est tout pareil ! — murmura Mowgli, en jouant avec la vieille peau. — Étrange, étrange ! voir ainsi l'enveloppe de sa tête à ses pieds !

— Oui, mais je n'ai pas de pieds ! dit Kaa. Et, comme c'est la coutume chez nous, je ne trouve pas cela étrange. Est-ce que tu ne te sens jamais la peau vieille et rugueuse ?

— Alors, je me lave, Tête-Plate !... Mais, c'est vrai, dans les grandes chaleurs j'ai parfois désiré pouvoir ôter ma peau sans douleur, et courir ainsi allégé.

— Moi aussi, je me lave ! et, de plus, je change de peau. Quel air a mon nouvel habit ?

Mowgli passa la main sur la marqueterie en losanges de ce dos immense et dit gravement :

— La tortue a le dos plus dur, mais moins gai à l'œil. La grenouille, mon homonyme, l'a plus gai, mais moins dur. C'est très beau à voir... on dirait les marbrures dans la corolle d'un lis.

— Il y faut quelque chose encore : de l'eau. Une peau neuve n'a jamais tout son éclat avant le premier bain. Allons nous baigner.

— Je vais te porter, dit Mowgli.

Et il se baissa, en riant, pour soulever le grand corps de Kaa par le milieu, juste à l'endroit où le cylindre offrait le plus d'épaisseur. C'était comme si un homme essayait de soulever un conduit de deux pieds de diamètre ; et Kaa restait immobile, plein de gaieté silencieuse. Puis ils commencèrent leur habituelle partie du soir : le garçon, dans la fleur de sa jeune force, et le python, dans la somptueuse nouveauté de sa parure, face à face pour la lutte, épreuve d'adresse et de vigueur. Sans doute, Kaa aurait pu broyer une douzaine de Mowglis s'il s'était laissé aller ; mais il jouait avec précaution, et ne donnait pas le dixième de sa puissance. Dès que Mowgli avait eu la force de supporter quelques façons un peu rudes, Kaa lui avait enseigné ce jeu, qui lui assouplissait les

membres comme aucun autre. Parfois Mowgli, garrotté jusqu'au menton par les anneaux mobiles de Kaa, s'efforçait de dégager un bras pour saisir le serpent à la gorge. Alors Kaa cédait mollement, et Mowgli, d'un rapide mouvement des deux pieds, tâchait de gêner la prise de l'énorme queue, tandis qu'elle cherchait en arrière, à tâtons, l'appui d'un rocher ou d'une souche. Ils oscillaient ainsi de côté et d'autre, tête contre tête, chacun épiant son moment, jusqu'à ce que le beau groupe sculptural se fondît en un tourbillon de replis noirs et jaunes, de jambes et bras agités, pour se reformer et se défaire encore.

— Tiens !... tiens !... tiens !... — disait Kaa, en multipliant les feintes avec sa tête si bien que même la main preste de Mowgli n'arrivait point à parer. — Vois ! je te touche ici, petit frère !... et là !... et là !... As-tu les mains gourdes ?... Et là !...

Le jeu finissait toujours de la même manière, — par un coup droit, un coup de bélier, qui culbutait le garçon plusieurs fois sur lui-même. Jamais Mowgli ne put trouver une garde contre cette botte foudroyante, et, comme le disait Kaa, c'était parfaitement inutile d'essayer.

— Bonne chasse ! grogna-t-il pour finir.

Et Mowgli, suivant l'habitude, fut lancé à une douzaine de mètres, suffoquant et riant. Il se releva, de l'herbe plein les doigts, et suivit Kaa vers la baignade favorite du sage python, — une mare profonde et noire comme l'encre, entourée de rochers, et qu'agrémentaient des chicots d'arbres sombrés. Le garçon s'y glissa, à la mode de la Jungle, sans un bruit, et plongea, reparut à l'autre bord, toujours sans bruit, et se retourna sur le dos, les bras derrière la tête, suivant des yeux la lune qui se levait au-dessus des rochers, et s'amusant, avec ses orteils, à en briser le reflet dans l'eau. La tête de Kaa, taillée en diamant, fendit la mare comme un rasoir, et vint se poser sur l'épaule de Mowgli. Ils restèrent immobiles ainsi, voluptueusement pénétrés par la fraîcheur de l'eau.

— Comme c'est bon ! — dit enfin Mowgli d'une voix endormie. — Crois-tu qu'à cette heure-ci, dans le Clan des Hommes, si je me rappelle bien, ils s'étendaient sur des morceaux de bois durs, dans des trappes de boue, et, après s'être soigneusement barricadés contre l'air pur, ils tiraient une

étoffe sale par-dessus leurs têtes lourdes, et soufflaient de vilaines chansons par le nez ! Il fait meilleur dans la Jungle.

Un cobra pressé descendit le long d'un rocher, but, leur souhaita « Bonne chasse ! » et disparut.

— *Sssh!* — fit Kaa, comme si quelque chose lui revenait à l'esprit. — Ainsi la Jungle te donne tout ce que tu as jamais désiré, petit frère ?

— Pas tout ! dit Mowgli en riant ; il faudrait qu'il y eût un autre Shere Khan aussi vigoureux que le premier à tuer chaque mois ! Maintenant, je pourrais le tuer avec mes propres mains, sans l'aide des buffles. Et puis aussi, j'ai souhaité voir briller le soleil dans la saison des pluies, et les pluies cacher le soleil au fort de l'été ; je n'ai jamais trotté le ventre vide, sans désirer avoir tué une chèvre ; et je n'ai jamais tué une chèvre sans désirer que ce fût un chevreuil, ni un chevreuil sans désirer que ce fût un *nilghai !*... Mais c'est notre histoire à tous...

— Tu n'as pas d'autre désir ? demanda le grand serpent.

— Que puis-je désirer de plus ? J'ai la Jungle, et la faveur de la Jungle ! Y a-t-il quelque chose de plus entre l'aurore et le couchant ?

— Eh bien, le cobra disait..., commença Kaa.

— Quel cobra ? Celui qui vient de filer n'a rien dit. Il était en chasse.

— Un autre.

— Es-tu donc si lié avec le Peuple du Poison ? Pour moi, je ne me mêle pas de leurs affaires. Ils portent la mort dans leurs dents de devant, et cela n'est pas juste... car ils sont si petits !... Mais quel est ce capuchon avec qui tu as causé ?

Kaa se mit à rouler lentement dans l'eau, comme un steamer pris par le travers.

— Il y a trois ou quatre lunes, dit-il, je chassais aux Grottes Froides, un endroit que peut-être tu n'as pas oublié. Et ce que je chassais s'enfuit en criant au delà des citernes, jusqu'à cette maison dont j'enfonçai jadis un mur à cause de toi, et disparut sous terre.

— Mais les gens des Grottes Froides ne logent pas dans des terriers !

Mowgli savait bien que le serpent voulait parler du Peuple Singe.

— Celui-là ne logeait pas, mais cherchait à se loger, — repartit Kaa avec un petit frisson de la langue. — Il entra dans un terrier qui menait très loin. Je le suivis et, l'ayant tué, je m'endormis. Quand je m'éveillai, je m'avançai encore.

— Sous terre?

— Mais oui! Je tombai enfin sur un Capuchon Blanc (un cobra blanc) : il me parla de choses qui passaient ma connaissance et m'en montra beaucoup que je n'avais jamais vues.

— Un nouveau gibier? Était-ce de bonne chasse?

Et Mowgli se tourna vivement sur le côté.

— Ce n'était pas du gibier, et je m'y serais cassé toutes les dents. Mais le Capuchon Blanc me dit qu'un homme... il parlait comme s'il connaissait l'espèce... qu'un homme eût donné le sang chaud de ses veines pour la seule contemplation de ces choses.

— Nous irons voir, dit Mowgli. Je me souviens, à présent, d'avoir été un homme.

— Doucement... doucement. Trop de hâte a perdu le serpent jaune qui voulait manger le Soleil!... Nous causâmes donc sous terre, et je parlai de toi, en te désignant comme un homme. Le Capuchon Blanc (il est, en vérité, aussi vieux que la Jungle) dit : « Il y a longtemps que je n'ai vu un homme. Qu'il vienne, et il verra toutes ces choses pour la moindre desquelles beaucoup d'hommes voudraient mourir. »

— Cela ne peut être qu'un nouveau gibier!... Et cependant le Peuple du Poison ne nous le dit pas, lorsqu'il y a du gibier sur pied. Ces gens-là sont peu serviables.

— Ce n'est pas du gibier, te dis-je. C'est... c'est... je ne peux pas dire ce que c'est.

— Nous irons. Je n'ai jamais vu de Capuchon Blanc, et j'ai envie de voir les autres choses. Est-ce qu'il les a tuées?

— C'est toutes choses mortes. Il prétend qu'il est leur gardien à toutes.

— Ah! oui, comme un loup se tient sur la proie qu'il a portée à son gîte. Allons-y.

Mowgli nagea vers le bord, se roula dans l'herbe pour se sécher, et tous deux se mirent en route pour les Grottes

Froides, la cité abandonnée dont vous avez déjà entendu parler. Mowgli, à cette époque, n'avait plus la moindre peur du Peuple Singe, mais le Peuple Singe avait la plus vive horreur de Mowgli. Cependant leurs tribus étaient en expédition à travers la Jungle, de sorte que les Grottes Froides apparurent vides et silencieuses dans le clair de lune. Kaa ouvrit la marche vers le pavillon de la reine, le kiosque en ruine qui s'élève sur la terrasse; il se coula par-dessus les décombres et plongea dans l'escalier à demi bouché qui, au centre du pavillon, s'enfonçait sous terre. Mowgli lança l'appel des serpents : « Nous sommes du même sang, vous et moi! » et suivit, sur les mains et sur les genoux. Ils se traînèrent ensuite, assez longtemps, dans un passage en pente qui tournait et retournait plusieurs fois sur lui-même, et, à la fin, ils atteignirent un endroit où la racine de quelque arbre géant, qui sortait du sol à trente pieds au-dessus, avait crevé le mur en chassant une de ses lourdes pierres. Ils rampèrent par cette brèche et se trouvèrent dans un vaste caveau, dont le toit en forme de dôme avait été pareillement disjoint par des racines d'arbre, de telle sorte que de rares traînées de lumière en tombaient dans l'obscurité.

— Voilà un gîte sûr, — dit Mowgli en se redressant et se campant sur ses jambes, — mais un peu loin pour y venir tous les jours!... Et maintenant, qu'allons-nous voir?

— Je ne compte donc pour rien? dit une voix au milieu du caveau.

Et Mowgli vit bouger quelque chose de blanc et, petit à petit, se dresser le cobra le plus monstrueux sur lesquels ses yeux se fussent jamais posés : un être long de huit pieds ou presque, et devenu, à force de vivre dans l'obscurité, d'un blanc de vieil ivoire. La marque des lunettes elle-même, sur le capuchon déployé, avait tourné au jaune pâle. Les yeux étaient aussi rouges que des rubis; tout l'ensemble offrait l'aspect le plus étonnant.

— Bonne chasse! dit Mowgli, qui n'oubliait pas plus ses bonnes manières que son couteau; et celui-ci ne le quittait jamais.

— Quelles nouvelles de la ville? — demanda le cobra blanc, sans répondre au salut. — Quelles nouvelles de la

grande ville aux formidables murailles... la ville aux cent éléphants, aux vingt mille chevaux, au bétail innombrable... la ville du Roi de vingt Rois?... Je deviens sourd ici, et il y a longtemps que je n'ai entendu les gongs de guerre.

— Il n'y a que la Jungle au-dessus de nos têtes, répondit Mowgli. En fait d'éléphants, je ne connais que Hathi et ses fils. Bagheera a égorgé tous les chevaux d'un village... Et qu'est-ce que c'est qu'un roi?

— Je t'ai déjà dit — fit Kaa doucement, s'adressant au Cobra — je t'ai dit, il y a quatre lunes, que ta ville n'existait pas.

— La ville... la grande ville de la forêt, dont les portes sont gardées par les tours du Roi... elle ne passera point. On l'a bâtie avant que le père de mon père fût sorti de l'œuf, et elle durera encore après que les fils de mon fils seront aussi blancs que moi... Salomdhi, fils de Chandrabija, fils de Viyeja, fils de Yegasuri, l'a bâtie aux jours de Bappa Rawal... Quel bétail êtes-vous, vous autres, et à qui êtes-vous?

— C'est une piste perdue, — fit Mowgli, en se tournant vers Kaa. — Je ne comprends pas ce qu'il dit.

— Moi non plus. Il est très vieux... Père des Cobras, il n'y a ici que la Jungle, comme il en a toujours été depuis le commencement.

— Alors, quel est celui-ci, — dit le cobra blanc, — assis en face de moi, sans peur, qui ne connaît pas le nom du Roi, et qui parle notre langage avec ses lèvres d'homme? Qui est-il, avec son couteau et sa langue de serpent?

— On m'appelle Mowgli, — telle fut la réponse. — Je suis de la Jungle. Les loups sont mon peuple, et Kaa, ici présent, est mon frère. Père des Cobras, qui es-tu?

— Je suis le Gardien du Trésor du Roi. Kurrun Rajah bâtit la voûte au-dessus de ma tête, aux jours où ma peau était encore sombre, afin que j'enseigne la mort à ceux qui viendraient voler. Puis, on descendit le trésor par un trou, et j'entendis les chants des brahmines, mes maîtres.

« Hem! — dit Mowgli en lui-même. — J'ai déjà eu affaire à un brahmine dans le Clan des Hommes, et... je sais ce que je sais. Cela va mal tourner tout à l'heure! »

— Cinq fois depuis que je suis de garde, la pierre a été levée,

mais toujours pour en descendre davantage, et jamais pour rien retirer. Il n'y a pas de richesses comme ces richesses... les trésors de cent rois. Mais il y a longtemps, bien longtemps, que la pierre a bougé pour la dernière fois, et je pense que ma ville a oublié...

— Il n'y a pas de ville. Lève les yeux. Les racines des grands arbres, là-haut, éventrent les pierres. Arbres et hommes ne poussent pas ensemble ! insista le python.

— Deux ou trois fois, des hommes ont trouvé leur chemin jusqu'ici, — répondit le cobra blanc d'un ton féroce ; — mais ils ne disaient rien tant que je n'étais pas sur eux, tandis qu'ils tâtonnaient dans l'ombre, et plus tard ils ne criaient qu'un instant. Mais vous, vous venez avec des mensonges, tous les deux, homme et serpent, et vous voudriez me faire croire que ma ville n'existe pas, et que ma garde est finie. Les années ne changent guère les hommes. Mais, moi, je ne change jamais ! Jusqu'à ce que la pierre soit levée, et que les brahmines descendent en chantant les chants que je connais, et me donnent à boire du lait chaud, et me ramènent à la lumière, moi... moi... moi ! et pas un autre, je reste le Gardien du Trésor du Roi ! La ville est morte, dites-vous, et voici les racines des arbres ? Baissez-vous alors, et prenez ce que vous voulez. La terre n'a pas de trésor pareil. Homme à langue de serpent, si tu repasses vivant par le chemin que tu as pris pour entrer ici, les rois jusqu'au dernier seront tes esclaves !

— Bon ! la piste est perdue encore une fois ! — dit froidement Mowgli. — Quelque chacal se serait-il terré jusqu'ici, et aurait-il mordu ce grand Capuchon Blanc ? Il est fou sûrement... Père des Cobras, je ne vois ici rien à emporter.

— Par les Dieux du Soleil et de la Lune, la folie de la mort est sur ce garçon ! — siffla le cobra. — Avant que tes yeux se ferment, je vais t'accorder cette faveur : regarde, et vois ce qu'auparavant nul homme n'a jamais vu !

— Ils ont tort, dans la Jungle, ceux qui parlent à Mowgli de faveurs ! — dit le garçon entre ses dents ; — mais l'obscurité change tout, à ce qu'il paraît ! Je regarderai si cela peut te faire plaisir.

Du regard, en clignant les yeux, il fit le tour du caveau, puis ramassa sur le sol une poignée de quelque chose qui brillait.

— Oh ! oh ! dit-il, dans le Clan des Hommes, ils aimaient à jouer avec quelque chose de pareil ; seulement, ceci est jaune, et l'autre chose était brune.

Il laissa retomber les pièces d'or, et fit quelques pas en avant. Le sol du caveau disparaissait sous quelque cinq ou six pieds de monnaies d'or et d'argent qui avaient jailli des sacs où on les avait primitivement enfermées. Au cours des siècles, le métal avait fini par se tasser et s'agglomérer comme fait le sable à marée basse.

Dessus, dedans, ou bien trouant la surface, comme des épaves sortent du sable, on voyait des équipages d'éléphants, des *howdahs*, en argent repoussé, incrustés de plaques en or martelé, enrichis d'escarboucles et de turquoises. Il y avait des litières et des palanquins pour transporter les reines, encadrés et garnis d'argent et d'émaux, avec des bâtons à poignées de jade, et des anneaux d'ambre pour les rideaux ; des candélabres d'or à pendeloques d'émeraudes percées, qui frissonnaient sur les branches ; des images de dieux oubliés, hautes de cinq pieds, en argent, avec des yeux de pierreries ; des cottes de maille damasquinées d'or sur acier, frangées d'un semis de perles gâtées et noircies par le temps ; des casques à cimiers et à filets de rubis sang de pigeon ; des boucliers de laque, d'écaille et de peau de rhinocéros, à bandes et à bosses d'or rouge, ornés d'émeraudes sur les bords ; des faisceaux d'épées, de dagues et de couteaux de chasse à poignées de diamant ; des vases et des cuillers d'or pour les sacrifices, et des autels portatifs d'une forme qui ne voit jamais la lumière du jour ; des coupes et des bracelets de jade ; des brûle-parfums, des peignes, des cassolettes, des pots pour le henné, pour le kohl, tous en or repoussé ; des anneaux de nez, des bracelets, des diadèmes, des bagues et des ceintures sans nombre ; des baudriers larges de sept doigts couverts de diamants et de rubis en forme de pavés ; des coffres à triple armature de fer, dont le bois était tombé en poudre, laissant voir à l'intérieur un amas de cabochons, saphirs étoilés, opales, œils-de-chat, saphirs ordinaires, diamants, émeraudes et grenats...

Le cobra blanc avait raison. Aucune somme n'aurait pu seulement commencer à payer la valeur de ce trésor, le butin

trié de siècles de guerre, de pillage, de commerce et d'impôts. Les monnaies seules, pierres précieuses mises à part, étaient sans prix, et le poids brut de l'or et de l'argent pouvait bien atteindre deux ou trois cents tonnes. Tout prince indigène, aujourd'hui, dans l'Inde, si pauvre qu'il soit, possède une réserve cachée qu'il grossit toujours ; et si, par hasard, de loin en loin, un prince plus éclairé que les autres expédie quarante ou cinquante chariots à bœufs chargés d'argent pour recevoir en échange des titres de rente, la plupart d'entre eux gardent leur trésor et son secret jalousement pour eux-mêmes.

Mais, naturellement, Mowgli ne comprenait pas ce que tout cela voulait dire. Les couteaux l'intéressaient un peu, mais ils n'étaient pas aussi bien en main que le sien, et il eut tôt fait de les laisser tomber. A la fin, il découvrit un objet vraiment captivant, posé sur le devant d'un *howdah* à demi enseveli dans les monnaies. C'était un *ankus*, un aiguillon à éléphant, de deux pieds de long, — quelque chose comme une petite gaffe. — Un rubis cabochon unique en formait le sommet ; sur une longueur de huit pouces au-dessous, le manche était cloué de turquoises brutes, et leur semis rapproché fournissant une prise des plus satisfaisantes. Au-dessous encore, il y avait un rebord de jade sur lequel courait une guirlande de fleurs ; — seulement, les feuilles étaient d'émeraude, et les corolles de rubis, incrustés dans la fraîche et verte pierre. — Le reste du manche était une tige de l'ivoire le plus pur, tandis que l'extrémité — la pointe et le croc — était d'acier avec des nielles d'or qui représentaient une chasse à l'éléphant : les dessins attirèrent l'attention de Mowgli qui s'aperçut de quelque rapport entre eux et son ami Hathi.

Le cobra blanc l'avait suivi de près :

— Eh bien, cela ne vaut-il pas la peine de mourir pour le voir ? Ne t'ai-je pas fait une grande faveur ?

— Je ne comprends pas, dit Mowgli. Tout cela est dur et froid ; rien de bon à manger !... Cependant voici quelque chose... — il soulevait l'ankus — voici quelque chose que j'ai envie de prendre, pour le voir au soleil. Tu dis que tout cela t'appartient. Veux-tu me le donner ? je t'apporterai des grenouilles à manger.

Le cobra blanc frissonna tout entier d'une joie diabolique.

— Assurément, je te le donnerai, dit-il. Tout ce qui est là, je te le donnerai... jusqu'à ce que tu t'en ailles.

— Mais je m'en vais maintenant ! Cet endroit-ci est sombre et froid, et je voudrais emporter la chose à pointe d'épine dans la Jungle.

— Regarde à tes pieds ! Qu'est-ce que cela ?

Mowgli ramassa quelque chose de blanc et de poli.

— C'est l'os d'une tête d'homme, dit-il avec calme. En voici deux autres.

— Ils vinrent, il y a bien des années, pour emporter le trésor. Je leur dis un mot dans l'ombre, et ils ne bougèrent plus.

— Mais qu'ai-je besoin de ce qu'on appelle un trésor ? Si tu veux seulement me donner l'ankus à emporter, j'ai fait une assez bonne chasse. Sinon, cela va bien tout de même ! Je ne me bats pas avec le Peuple du Poison, et l'on m'a enseigné aussi le maître mot de ta tribu.

— Il n'y a qu'un maître mot ici. C'est le mien !

Kaa s'élança, les yeux flambants.

— Qui m'a prié d'amener l'homme ? siffla-t-il.

— Moi, évidemment ! — murmura du bout des dents le vieux cobra. — Il y a longtemps que je n'avais vu d'homme, et celui-ci parle notre langue.

— Mais il n'était pas question de tuer !... Comment puis-je retourner à la Jungle et dire que je l'ai conduit à la mort ?

— Je ne parle pas de tuer, jusqu'à nouvel ordre. Et pour toi, si tu veux partir, à ton aise ! il y a le trou dans le mur... Silence, maintenant, gros tueur de singes ! Je n'ai qu'à te toucher au cou, et la Jungle n'entendra plus parler de toi. Jamais homme n'est venu ici, qui s'en soit allé respirant encore. Je suis le Gardien du Trésor de la Cité du Roi.

— Mais je te déclare, à toi, ver blanc des ténèbres, qu'il n'y a ni roi ni cité ! La Jungle est là, tout autour de nous !

— Il y a toujours le Trésor. Mais nous pouvons faire une chose... Attends un peu, Kaa des Rochers, et regarde courir le garçon. Il y a de la place, ici, pour se divertir. La vie est bonne. Cours par-ci par-là, un moment, et amuse-toi, mon garçon !

Mowgli posa tranquillement la main sur la tête de Kaa :

— Jusqu'ici, le monstre pâle n'a eu affaire qu'aux hommes

du Clan des Hommes... Il ne me connaît pas, — dit-il à voix basse. — Il a voulu cette chasse : il va l'avoir !

Mowgli se tenait debout, l'ankus à la main, la pointe tournée vers la terre. D'un geste rapide, il le lança, et l'ankus retomba sur le monstre pâle, en travers et juste en arrière du capuchon, et le cloua sur le sol. Aussi vite que l'éclair, Kaa pesait de tout son poids sur le corps qui se tordait ; il le paralysa depuis le capuchon jusqu'à la queue. Les yeux rouges flamboyaient, les six pouces de tête libres battaient furieusement de droite et de gauche.

— Tue ! dit Kaa, comme Mowgli portait la main à son couteau.

— Non, — dit Mowgli, en dégainant ; — je ne tuerai plus jamais, sauf pour vivre. Mais regarde un peu, Kaa !

Il saisit le serpent derrière le capuchon, ouvrit de force la bouche avec la lame de son couteau, et montra les terribles crocs venimeux de la mâchoire supérieure, qui apparaissaient noirs et desséchés dans la gencive. Le cobra blanc avait survécu à son poison, comme il arrive aux serpents.

— *Thuu* (c'est tout sec [1]) ! dit Mowgli.

Il fit un signe à Kaa : « Nous partons ! » et ramassa l'ankus, rendant au cobra sa liberté.

— Le Trésor du Roi réclame un nouveau Gardien, — dit-il gravement. — Thuu, tu as eu tort. Cours, maintenant par-ci par-là, et amuse-toi, Thuu !

— Je suis déshonoré. Tue-moi ! siffla le cobra blanc.

— On a déjà trop parlé de tuer, ici. Nous allons partir. J'emporte la chose à pointe d'épine, Thuu, comme prix du combat et de ma victoire.

— Prends garde, alors, que cette chose ne finisse par te tuer toi-même. C'est la Mort ! Souviens-t'en, c'est la Mort ! Il y a là, vois-tu, de quoi tuer les hommes de toute ma cité... Tu ne la garderas pas longtemps, cette chose, homme de la Jungle... ni toi, ni celui qui te la prendra. Ils tueront, tueront, ils tueront à cause d'elle. Ma force est desséchée, mais l'ankus fera mon ouvrage. C'est la Mort ! la Mort ! la Mort !

Mowgli se traîna par le trou pour regagner le passage, et sa dernière vision fut celle du cobra blanc frappant avec fureur.

1. Littéralement : « souche pourrie ». *(Note de l'Auteur.)*

de ses crocs désarmés les faces d'or indifférentes des dieux couchés sur le sol, et sifflant :

— C'est la Mort !

Ils furent bien aises de revenir à la lumière du jour, et quand ils furent rentrés dans leur Jungle, et que Mowgli fit étinceler l'ankus au soleil du matin, il se sentit presque aussi heureux que s'il avait trouvé un bouquet de fleurs nouvelles pour mettre dans sa chevelure.

— C'est encore plus brillant que les yeux de Bagheera ! — dit-il avec ravissement, comme il faisait miroiter le rubis. — Il faudra que je le lui montre... Mais que voulait dire le Thuu, en parlant de mort ?

— Je ne sais pas... Et pourquoi ne lui as-tu pas fait tâter de ton couteau ? J'en suis fâché, tout triste, jusqu'au fin bout de ma queue ?... Il y a toujours du mal aux Grottes-Froides... sur terre et dessous... Mais j'ai faim, à présent. Chasse-tu avec moi, ce matin ? dit Kaa.

— Non ; il faut que j'aille montrer cela à Bagheera. Bonne chasse !

Mowgli s'en alla, dansant, brandissant le grand ankus, et, de temps à autre, il s'arrêtait pour admirer ; enfin il arriva dans cette partie de la Jungle où Bagheera se tenait de préférence ; et il la trouva qui buvait après une chasse un peu dure. Mowgli lui conta ses aventures depuis le commencement jusqu'à la fin, et Bagheera, par moments, reniflait l'ankus. Lorsque Mowgli en vint aux derniers mots du cobra blanc, Bagheera fit entendre un ronron approbateur.

— Alors le Capuchon Blanc a dit la vérité ? demanda Mowgli vivement.

— Je suis née dans les cages du roi, à Oodeypore, et je me flatte de connaître un peu l'Homme. Beaucoup d'hommes tueraient trois fois dans une seule nuit rien que pour cette pierre rouge.

— Mais la pierre ne fait qu'alourdir la chose à la main ! Mon petit couteau brillant vaut bien mieux. Voyons ! la pierre rouge n'est pas bonne à manger. Alors, pourquoi, pourquoi tueraient-ils ?

— Mowgli, va dormir. Tu as vécu parmi les hommes, et...

— Je me souviens. Les hommes tuent parce qu'ils ne chassent pas... par oisiveté, pour le plaisir. Réveille-toi, Bagheera. Pour quel usage a-t-on fabriqué cette chose à pointe d'épine ?

Bagheera ouvrit à demi les paupières, — elle avait une grande envie de dormir, — en un clignement malicieux :

— Les hommes l'ont fabriquée pour l'enfoncer dans la tête des fils de Hathi, afin que le sang coule... J'ai vu cela dans les rues d'Oodeypore, devant nos cages... Cette chose a goûté au sang de beaucoup d'éléphants comme Hathi.

— Pourquoi l'enfoncent-ils dans la tête des éléphants ?

— Pour leur apprendre la Loi de l'Homme. N'ayant ni griffes ni dents, les hommes fabriquent ces choses... et de pires encore.

— Toujours du sang, lorsqu'on approche le Clan des Hommes, ou seulement leur ouvrage ! dit Mowgli avec dégoût.

Le poids de l'ankus commençait à le fatiguer.

— Si j'avais su cela, je ne l'aurais pas pris !... D'abord, le sang de Messua sur ses liens ; et maintenant, celui de Hathi !... Je ne veux plus m'en servir. Tiens, regarde !

L'ankus vola parmi des étincelles, et s'enterra lui-même, la pointe en bas, à cinquante mètres de là, parmi les arbres.

— De cette façon, mes mains sont nettoyées de la mort, — dit Mowgli en frottant ses mains sur la terre humide et fraîche. — Le Thuu avait dit que la Mort me suivrait ! Il est vieux, il est blanc, il est fou.

— Blanc ou noir, mort ou vie, moi, je vais dormir, petit frère. Je ne peux pas chasser toute la nuit et hurler tout le jour, comme certaines gens.

Bagheera s'en alla vers un gîte, un affût de sa connaissance à deux milles de là environ. Mowgli grimpa sans peine sur un arbre commode, noua trois ou quatre lianes ensemble, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il se balançait dans un hamac à cinquante pieds du sol. Bien qu'il n'eût pas d'objection positive contre le grand jour, Mowgli suivait la coutume de ses amis, et en usait le moins possible. Quand il se réveilla parmi les bruyantes peuplades qui vivent dans les arbres, c'était de nouveau le crépuscule, et il venait de rêver aux beaux cailloux qu'il avait jetés.

— Il faut au moins que je revoie la chose ! dit-il.

Et il se laissa glisser le long d'une liane jusqu'à terre : Bagheera était devant lui. Mowgli l'entendit flairer dans le demi-jour.

— Où est la chose à pointe d'épine ? cria Mowgli.

— Un homme l'a prise. Voici la trace.

— Nous allons voir maintenant si le Thuu a dit vrai. Si la chose pointue est la Mort, cet homme-là mourra. Suivons.

— Il faut tuer, d'abord ! dit Bagheera. A ventre vide, œil négligent. Les hommes ne vont pas vite, et la Jungle est assez humide pour garder la plus légère empreinte.

Ils tuèrent aussitôt que possible, mais il leur fallut près de trois heures pour manger, boire et se remettre sur la voie. Le Peuple de la Jungle sait que rien ne répare le dommage d'un repas bousculé.

— Penses-tu que la chose pointue va se retourner dans la main de l'homme pour le tuer ? demanda Mowgli. Le Thuu disait que c'était la Mort.

— Nous verrons cela quand nous y serons, — dit Bagheera, en trottant la tête basse. — C'est un pied seul (elle voulait dire qu'il n'y avait qu'un homme), et le poids de la chose a imprimé son talon profondément dans la terre.

— Oui ! cela se voit comme un éclair de chaleur au milieu du ciel ! répondit Mowgli.

Et ils prirent le trot de chasse, une allure vite et hachée, à travers le clair de lune et les taches d'ombre, en suivant les empreintes de ces deux pieds nus.

— A présent, il court vite ! dit Mowgli. Les orteils sont espacés.

Ils continuèrent sur un terrain détrempé.

— A présent, pourquoi tourne-t-il ici tout à coup ?

— Attends ! dit Bagheera.

Et, d'un bond superbe, elle se porta aussi loin que possible en avant. La première chose à faire, lorsqu'une piste cesse d'être claire, c'est de se jeter en avant, d'un seul coup, sans la brouiller davantage de ses propres empreintes. Bagheera, en touchant terre, se retourna et fit face à Mowgli, en criant :

— Voici une autre piste qui vient à sa rencontre... Un pied plus petit, cette fois, et les orteils tournés en dedans.

Mowgli accourut et regarda :

— C'est le pied d'un chasseur indigène, d'un Gond... Regarde ! Ici il a traîné son arc sur l'herbe... Voilà pourquoi la première piste avait tourné si brusquement. Le Grand Pied voulait se cacher du Petit Pied.

— C'est vrai, dit Bagheera. Eh bien, pour ne pas confondre les voies en croisant nos traces, suivons chacun une piste. Je suis le Grand Pied, petit frère ; et toi, tu es le Petit Pied, le Gond !

Bagheera retourna d'un bond à la première piste ; Mowgli restait penché sur la curieuse trace aux orteils en dedans qu'avait laissée le petit homme sauvage des bois.

— Maintenant, — dit Bagheera, en avançant pas à pas le long de la chaîne que formaient les empreintes, — moi, le Grand Pied, je tourne ici ; puis, je me cache derrière un rocher et me tiens immobile : je n'ose pas seulement changer mes pieds de place. Et toi, que fais-tu, petit frère ? Annonce à haute voix !

— Maintenant, moi, le Petit Pied, j'arrive au rocher, — dit Mowgli, suivant rapidement sa piste. — Puis, je m'accroupis sous le rocher, appuyé sur ma main droite, et mon arc entre les orteils. J'attends un bon moment, car la marque de mes pieds, ici, est profonde.

— Moi aussi ! — dit Bagheera, derrière le rocher. — J'attends, en laissant reposer le bout de la chose à pointe d'épine sur une pierre. Elle glisse, car voici sur la pierre une égratignure... Annonce ! petit frère.

— Une, deux petites branches et une grosse, ici, sont brisées, — dit Mowgli à demi-voix. — Mais comment t'expliquer cela ?... Ah ! c'est clair, maintenant. Moi, le Petit Pied, je m'en vais en faisant du bruit, en piétinant, pour que le Grand Pied m'entende.

Il s'éloigna du rocher, pas à pas, entre les arbres, en élevant la voix, selon la distance, à mesure qu'il approchait d'une petite cascade :

— Je... m'en vais... très loin... là-bas... où... le... bruit... de... l'eau... qui tombe... couvre... le... bruit... que... je... fais ; et... là... j'attends. Annonce, à ton tour, Bagheera, le Grand Pied !

La panthère avait sondé le bois dans toutes les directions pour voir comment la trace du Grand Pied s'éloignait du rocher. Enfin elle donna de la voix :

— J'arrive de derrière le rocher sur les genoux, en traînant la chose à pointe d'épine. Ne voyant personne, je cours. Moi, le Grand Pied, je cours très vite. La piste est bien nette. Que chacun de nous maintenant suive la sienne. Je cours!

Bagheera bondit le long de la piste bien nette, et Mowgli suivit les pas du Gond. Un moment, il n'y eut que silence dans la Jungle.

— Où es-tu, Petit Pied? cria Bagheera.

La voix de Mowgli lui répondit, à cinquante mètres à peine sur la droite.

— Hum! dit la panthère avec une toux grave. Ils courent l'un à côté de l'autre, en se rapprochant.

On galopa encore un demi-mille, en gardant à peu près la même distance ; puis Mowgli, dont la tête n'était pas si près de terre que celle de Bagheera, se mit à crier :

— Ils se sont rencontrés ; bonne chasse!... Regarde! ici se tenait le Petit Pied, son genou sur un rocher... et voilà le Grand Pied.

A dix mètres à peine, en face d'eux, sur un tas de pierrailles, étendu en travers, gisait le corps d'un villageois, un homme du district, le dos et la poitrine traversés par la pauvre petite flèche empennée d'un Gond.

— Eh bien, le Thuu était-il si vieux et si fou, petit frère? dit Bagheera doucement. Voici un mort, toujours!

— Suivons. Mais où est la chose qui boit le sang d'éléphant... l'épine à œil rouge?

— Le Petit Pied l'a peut-être... Oui... de nouveau, maintenant, il n'y a plus qu'un pied seul.

La trace unique d'un homme agile, qui avait couru vite, un fardeau sur l'épaule gauche, suivait régulièrement un îlot d'herbe courte et sèche, où chaque empreinte, pour les yeux perçants des traqueurs, semblait marquée au fer rouge.

Ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre jusqu'à ce que la trace aboutît aux cendres d'un feu de camp, caché dans un ravin.

— Encore! dit Bagheera, s'arrêtant net comme si elle était changée en pierre.

Le corps recroquevillé d'un petit Gond gisait là, les pieds dans les cendres, et Bagheera interrogea Mowgli du regard.

— Comment cela s'est fait? Avec un bambou pointu, — dit le garçon, après un coup d'œil. — J'en avais un pour piquer les buffles, au temps où je servais le Clan des Hommes... Le Père des Cobras... — je regrette maintenant de m'être moqué de lui — connaissait bien cette engeance... et moi aussi, j'aurais dû la connaître. N'ai-je pas dit que les hommes tuaient pour le plaisir?

— Ma foi, ils ont tué pour avoir des pierres rouges et bleues! répondit Bagheera. Souviens-t'en, j'ai été, moi, dans les cages du roi, à Oodeypore.

— Une, deux, trois, quatre pistes! — fit Mowgli, en se penchant sur les cendres. — Quatre pistes d'hommes aux pieds chaussés. Ils ne vont pas aussi vite que les Gonds... Mais quel mal leur avait fait le petit homme des bois? Vois, ils ont parlé ensemble, tous les cinq, debout, avant qu'on l'ait tué... Bagheera, retournons. Je me sens le cœur lourd, quoi qu'il me danse dans la poitrine comme un nid de loriot au bout d'une branche.

— Laisser du gibier sur pied? Non, non, ce n'est pas de bonne chasse! Continuons, dit la panthère. ces huit pieds chaussés ne sont pas allés loin.

Ils ne dirent plus rien durant une grande heure, tandis qu'il suivaient la large trace des quatre hommes.

Le soleil était maintenant clair et chaud; tout à coup Bagheera dit :

— Je sens de la fumée.

— Les hommes sont toujours prêts à manger plutôt qu'à courir! dit Mowgli, en décrivant des lacets parmi les buissons.

Bagheera, un peu sur la gauche, eut un bruit indéfinissable dans la gorge.

— En voilà un qui ne mangera plus! dit-elle.

Un paquet de vêtements aux couleurs vives gisait en tas sous un buisson, et, alentour, de la farine s'était répandue.

— Encore le bambou! dit Mowgli. Regarde! Cette poudre blanche est ce que les hommes mangent. Ils ont pris sa proie à celui-là, — il portait leurs vivres, — et ils l'ont livré comme proie lui-même à Chil, le vautour.

— C'est le troisième, dit Bagheera.

— J'irai donner de grosses grenouilles fraîches au Père des Cobras, pour l'engraisser, dit Mowgli. Cette chose qui boit le sang d'éléphant, c'est la Mort elle-même... mais je ne comprends toujours pas !

— Suivons ! dit Bagheera.

Ils n'avaient pas fait un mille de plus, qu'ils entendirent la voix de Ko, le corbeau : il chantait un chant de mort au sommet d'un tamaris, à l'ombre duquel trois hommes étaient couchés. Un feu mourant fumait au centre du cercle, sous un plat de fer qui contenait une galette noircie et brûlée de pain sans levain. Près du feu, par terre, flamboyait au soleil l'ankus de rubis et de turquoises.

— La chose va vite en besogne, — dit la panthère ; — tout finit là. Comment ceux-ci sont-ils morts, Mowgli ? Aucun d'eux n'a seulement une égratignure.

Un habitant de la jungle, à force d'expérience, arrive à en savoir aussi long que les médecins sur les plantes et les baies vénéneuses. Mowgli flaira la fumée qui montait du feu, rompit un morceau de pain noirci, le goûta, et, le recrachant :

— La pomme de mort ! toussa-t-il. Le premier l'avait mêlée, sans doute, à la nourriture que ceux-ci devaient prendre ; et ceux-ci l'ont tué comme ils avaient déjà tué le Gond.

— Bonne chasse, en vérité ! On tue coup sur coup ! dit Bagheera.

La « pomme de mort » est le nom que l'on donne dans la Jungle à la pomme épineuse ou datura, le poison le plus prompt de toute l'Inde.

— Et maintenant ? dit la panthère. Allons-nous nous entre-tuer, toi et moi, pour cet égorgeur à l'œil rouge, là-bas ?

— Est-ce qu'il parle ? fit Mowgli tout bas. L'ai-je offensé en le jetant ? Entre nous deux, il ne peut faire de mal, car nous n'avons pas les mêmes désirs que les hommes. Si nous le laissons là, il continuera certainement à tuer les hommes, l'un après l'autre, aussi vite que les noix tombent par le grand vent. Je ne porte point d'affection aux hommes, mais je ne voudrais pas cependant les voir mourir six par nuit.

— Qu'importe ! ce ne sont que des hommes. Ils se sont

entre-tués, et ils ont été contents, — dit Bagheera. — Le premier petit homme des bois était un bon chasseur.

— Tout de même, ce ne sont que des enfants; et un enfant se noierait pour attraper la lune dans l'eau. C'est ma faute, — dit Mowgli. — Je n'apporterai plus jamais de choses étrangères dans la Jungle... quand même elles seraient aussi belles que des fleurs.

Il prit l'ankus avec précaution :

— Ceci, dit-il, va retourner au Père des Cobras. Mais il faut d'abord que nous fassions un somme, et nous ne pouvons dormir auprès de ces dormeurs-là. Il faut aussi que nous l'enterrions, lui, de peur qu'il ne se sauve et n'en tue six encore!... Creuse-moi un trou sous cet arbre.

— Mais, petit frère, — dit Bagheera, en se dirigeant vers l'endroit indiqué, — je t'assure que ce n'est pas sa faute, à ce buveur de sang. Tout le mal vient des hommes.

— Cela revient au même, répondit Mowgli. Creuse le trou profond... Au réveil, je le reprendrai pour le rapporter.

Deux nuits après, tandis que le cobra blanc, honteux, spolié, solitaire, roulait des pensées de deuil dans les ténèbres du caveau, l'ankus de turquoises vola en sifflant par le trou du mur, et s'abattit avec fracas sur la couche de pièces d'or.

— Père des Cobras! — dit Mowgli (il avait soin de rester de l'autre côté du mur), — tâche de trouver dans ton peuple quelqu'un de jeune et de bien armé qui t'aide à garder le Trésor du Roi, afin que nul homme ne sorte plus vivant d'ici.

— Ah! ah! le voilà de retour... Je l'avais bien dit, que c'était la Mort. Comment se fait-il que tu sois encore vivant? — marmotta le vieux cobra, en s'enroulant amoureusement autour du manche de l'ankus.

— Par le taureau qui me racheta, je n'en sais rien! Cette chose a tué six fois en une nuit. Ne la laisse plus sortir.

RUDYARD KIPLING

Traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières.

(A suivre.)

LE

DRAME DES POISONS[1]

III

UN MAGISTRAT

Le lieutenant de police Gabriel Nicolas de la Reynie a été la cheville ouvrière du procès des poisons. Il dirigea seul cette procédure immense, hérissée de difficultés. On ne saurait d'ailleurs trouver un point de son administration où son esprit et son caractère apparaissent d'une manière plus vivante et plus complète. C'est grâce à lui, grâce aux notes minutieuses qu'il prenait journellement sur les dossiers des accusés, que nous avons pu connaître les faits dont Louis XIV croyait avoir détruit tout vestige en faisant brûler dans la cheminée de son cabinet les pièces de procédure.

1. Voir la *Revue* des 1er avril et 1er mai.

Bibliothèque de l'Arsenal, Archives de la Bastille, mss. 10 338-10 359 (dossiers de la Chambre ardente); — *Bibliothèque nationale*, ms. franç. 7 608, notes de La Reynie; — *Ibid.*, collection Baluze, 180, 334, 336-339, 351-352; — *Ibid.*, ms. franç. 10 265, journal manuscrit d'un contemporain; — *Archives de la Préfecture de Police*, dossier de l'Affaire des Poisons, carton Bastille I, ff. 97-320.

François Ravaisson, *Archives de la Bastille*, t. IV-VII, Paris, 1870-1874. — *Catalogue des Archives de la Bastille*, formant le t. IX du *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèqus de l'Arsenal*, Paris, 1892-1894. — Isambert, *Recueil des anciennes lois françaises*, Paris, 1822-1832. — Depping (G.-B.), *Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV*, Paris, 1850-1855.

Correspondance de madame de Sévigné. — Mémoires du duc de Saint-Simon. — Voltaire, *le Siècle de Louis XIV*. — Anonyme (J.-L. Carra), *Mémoires historiques et authentiques sur la Bastille*, Paris, 1789. — Camille Rousset, *Histoire de Louvois*, Paris, 1862. — P. Clément, *la Police de Paris sous Louis XIV*, Paris, 1866. — J. Loiseleur, *Trois énigmes historiques*, Paris, 1883. — G. Jourdy, *la Citadelle de Besançon, épilogue de l'affaire des Poisons*, Gray, 1888.

Saint-Simon, qui a déchiqueté des réputations qui semblaient d'acier, s'arrête avec respect devant Nicolas de la Reynie, bien que les fonctions dont il était revêtu fussent pour lui un sujet de véritable horreur. « La Reynie, écrit-il, conseiller d'État, si connu pour avoir tiré, le premier, la charge de lieutenant de police de son bas état naturel, pour en faire une sorte de ministère et fort important par la confiance directe du roi, les relations continuelles avec la cour et le nombre de choses dont il se mêle, et où il peut servir ou nuire infiniment aux gens les plus considérables et en mille manières, obtint enfin, à quatre-vingts ans (1697) la permission de quitter un si pénible emploi, qu'il avait le premier ennobli par l'équité, la modestie et le désintéressement avec lequel il l'avait rempli, sans se relâcher de la plus grande exactitude, ni faire de mal que le moins et le plus rarement qu'il lui était possible; aussi était-ce un homme d'une grande vertu et d'une grande capacité, qui, dans une place qu'il avait pour ainsi dire créée, devant s'attirer la haine publique, s'acquit pourtant l'estime universelle. » Nous avons un portrait de La Reynie par son ami Mignard, et, du tableau, un admirable burin par Van Schuppen. Jamais la gravure n'a reproduit une physionomie avec plus de netteté, de couleur et de vie. La figure brille d'une intelligence claire, forte et pondérée; les yeux expriment une bonté ferme et réfléchie. Tel nous retrouvons La Reynie instruisant l'affaire des Poisons.

Bien que Bazin de Bezons, de l'Académie française, lui eût été adjoint près la Chambre ardente comme commissaire instructeur, c'est le lieutenant de police qui fit toute la besogne. La quantité de dépositions, interrogatoires, confrontations, recolements, interrogatoires sur la sellette et à la question qu'il recueillit est inouïe; et nous voyons le magistrat se frayer, d'une main sûre, la voie dans cette forêt touffue, guidé par son expérience, sa connaissance de l'âme humaine et son clair esprit.

Les mémoires qu'il a laissés sur les questions les plus difficiles à résoudre sont utiles à étudier et curieux, à cause de la méthode de travail qu'ils révèlent. C'est exactement la méthode que nos anciens professeurs de rhétorique enseignaient pour l'ordonnance d'une dissertation française ou

d'une composition d'histoire. Le fait principal et fondamental est noté vers le milieu de la page, à gauche, avec une grande accolade qui embrasse les subdivisions ; chacune de ces subdivisions est, à son tour, accompagnée d'une accolade qui comprend les subdivisions de ces subdivisions ; et ainsi de suite jusqu'à l'extrémité de la page à droite qui est remplie, du haut en bas, d'une écriture menue et serrée : c'est la multitude des petits faits se succédant, de haut en bas, dans leur ordre méthodique, venant tous aboutir au fait principal qui se trouve, comme il a été dit, au milieu de la page à gauche. Il n'est pas un collégien qui n'ait établi sur ce modèle des plans de discours français. Mais il ne s'agit pas, dans les cahiers de La Reynie, de dissertations oratoires ou de compositions latines : il s'agit de jugements qui vont être prononcés sans appel sur « la chair et le sang des hommes », pour reprendre ses propres expressions. Et si, de ces plans à accolades nous nous reportons aux mémoires et rapports où ils ont guidé la pensée du magistrat, nous avons des merveilles de clarté et de jugement.

Durant le long procès des poisons La Reynie se montra infatigable au travail. Il n'eut d'autre souci que le bien et le triomphe de la justice. Et, à mesure que le nombre des coupables grossissait, que les plus grands noms de France, de la noblesse, du Parlement, se trouvaient compromis par ses enquêtes, que parents, amis, tous ceux qui craignaient pour eux-mêmes, que noblesse et Parlement, craignant pour leur honneur et pour leurs privilèges, s'ameutaient contre lui, — son courage grandit ; il redoubla d'activité, poussant ses enquêtes, pressant le roi, pressant les ministres, réclamant de nouvelles comparutions, des arrestations nouvelles, et qu'on lui permît d'étendre à un cercle plus vaste encore ses redoutables investigations.

*
* *

Comme les frelons autour des rayons de miel, sorcières et magiciens apparaissaient autour de la cour du roi. Dans cette ruche prodigieuse étaient concentrés les richesses, les honneurs, qui éveillaient et surexcitaient les ambitions et les passions où les sorcières prenaient leur butin.

Les sorcières avaient de petits logis à Saint-Germain, à Fontainebleau, à Versailles, autour des palais. Elles s'introduisaient à la Cour comme marchandes de fruits ou de parfums distillés par les magiciens, elles offraient des pâtes pour adoucir la peau et des eaux pour embellir le visage. Elles se liaient avec la domesticité des grandes maisons, prenaient domicile chez les blanchisseuses qui y étaient attachées. Elles étaient amies de ces personnes qui suivaient la Cour avec la curieuse profession de faire présenter des placets. Il leur arrivait même d'entrer au service d'un duc ou d'une marquise. La Chéron fut successivement chez M. de Noailles, M. de Ratabon. La Vigoureux s'employait activement à faire placer des servantes et des laquais. On a vu les relations des devineresses avec Leroy, gouverneur des pages de la Petite Écurie. Girardin, gouverneur des pages du Dauphin, était lié avec le magicien Belot. Blessis, compère de la Voisin, fut présenté à la reine par madame de Béthune, par la reine au dauphin, et par le dauphin au roi.

Parmi les bourgeoises de Paris qui furent atteintes par les dépositions des devineresses, nous avons montré les principales, puis, venant aux dames de la Cour, la plus illustre, madame de Montespan ; mais de combien d'autres La Reynie eut à s'occuper ! La gracieuse duchesse d'Orléans, Henriette d'Angleterre, fut accusée, non sans la plus grande vraisemblance, d'avoir fait dire une messe avec des formules de sorcellerie en plein Palais-Royal, contre son mari. Madame de Polignac et madame de Gramont avaient cherché à faire empoisonner Louise de la Vallière. La comtesse de Soissons, Olympe Mancini, qui avait inspiré à Louis XIV sa première passion, fut compromise au point que, avertie par le roi, elle s'enfuit dans les Pays-Bas ; Louis XIV dit à la princesse de Carignan, mère de madame de Soissons : « J'ai bien voulu que madame la comtesse se sauvât ; peut-être en rendrai-je un jour compte à Dieu et à mon peuple. »

Quand madame de Montespan fut dans sa toute puissance, des rivales jalouses de sa fortune demandèrent aux sorcières des formules et des poudres pour l' « éloigner », comme elle en avait demandé pour éloigner La Vallière. Ce furent la duchesse d'Angoulême, madame de Vitry, et sa propre belle-

sœur, Antoinette de Mesmes, duchesse de Vivonne. Les pratiques auxquelles cette dernière eut recours furent exactement celles que nous a fait connaître la vie secrète de madame de Montespan. Elle s'adressa à la Filastre et à la Chappelain, qui servaient également l'éblouissante maîtresse du roi. Les sorcières n'hésitaient pas entre les deux belles-sœurs, pensant jouer à coup sûr; si l'une voulait conserver le cœur du roi, l'autre cherchait à s'en emparer, et, de toute façon, l'argent tombait dans leur bourse. Louis XIV ne permit pas que l'on poursuivît la duchesse de Vivonne liée par une parenté si proche à madame de Montespan. Il est probable également qu'il en fut détourné par Colbert, qui avait marié l'une de ses filles au duc de Mortemart, fils de la duchesse.

On imagine l'émotion, l'agitation, les inquiétudes que provoquèrent à la Cour et dans Paris les poursuites dirigées par la Chambre ardente contre un si grand nombre de personnes appartenant aux familles les plus distinguées : les arrestations de madame de Dreux, Leféron, de Poulaillon, de l'abbé Mariette, apparentés aux premiers magistrats ; les citations lancées contre la duchesse de Bouillon, la princesse de Tingry, la maréchale de La Ferté, la comtesse du Roure, la fuite précipitée hors du royaume de la marquise d'Alluye, de la vicomtesse de Polignac, du comte Clermont-Lodève, du marquis de Cessac, de la comtesse de Soissons, l'embastillement de l'illustre maréchal de Luxembourg, qui avait fait demander au diable par les magiciens de lui enlever sa femme. « On est dans une agitation, écrit madame de Sévigné, le 26 janvier 1680, on envoie aux nouvelles, on va dans les maisons apprendre. »

D'autre part l'imagination était frappée : on ne parlait plus que de crimes. Les plus légers accidents étaient attribués au poison. Tous les gendres étaient accusés d'empoisonner leur belle-mère. Dans Paris régnait la terreur.

Puis il y eut le mouvement de réaction. Gentilshommes et gens de robes se montrèrent également irrités de ce que la Chambre osât pousser ses enquêtes jusqu'à eux. Le rang et le nom ne formaient donc plus un rempart assez haut contre les entreprises d'un lieutenant de police? C'était la fin de la société. Si bien que, bientôt, aux yeux des plus considérables,

le seul qui parût réellement criminel dans toute cette affaire, fut La Reynie. « Enfin, dit madame de Sévigné, le ton d'aujourd'hui c'est l'innocence des accusés et l'horreur du scandale. Vous connaissez ces sortes de voix générales. On ne parle d'autre chose dans toutes les compagnies. Il n'y a guère d'exemple d'un pareil scandale dans une cour chrétienne. » Et quelques jours plus tard, se faisant toujours l'écho de ces « sortes de voix générales », la charmante marquise dira que c'est une indignité de citer des personnes de condition pour de semblables calembredaines. « La réputation de M. de La Reynie est abominable, écrit-elle à sa fille, le 31 mai 1680 ; ce que vous dites est parfaitement bien dit : sa vie justifie qu'il n'y a pas d'empoisonneurs en France. » La Reynie venait de découvrir effectivement qu'on cherchait à l'assommer.

Le lecteur se souvient de la manifestation organisée contre le lieutenant de police lors de l'élargissement de madame de Dreux, qui fut promenée triomphalement entre son mari, le maître des requêtes, et son amant, M. de Richelieu. La noblesse fit une démonstration semblable lors de la comparution devant la Chambre de Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon. Elle avait demandé et cherché les moyens de se défaire vivement de son mari, afin de pouvoir épouser le duc de Vendôme. Le duc de Bouillon en fut instruit par Louis XIV lui-même. Il n'en accompagna pas moins sa femme, le 29 janvier 1680, jusqu'à l'Arsenal, lui donnant la main droite, tandis que le duc de Vendôme lui donnait la main gauche : exacte répétition de la scène de madame de Dreux, sortant de la Chambre des poisons entre son mari et M. de Richelieu.

La marquise de Sévigné a noté les détails de cette joyeuse équipée. Madame de Bouillon arriva dans un carrosse attelé de six chevaux, assise entre son mari et son amant, suivie de vingt autres carrosses, tout bondés de gentilshommes et de dames les plus haut huppés et les mieux chaussés de la Cour. Le marquis de La Fare confirme ce récit : « La duchesse de Bouillon parut avec confiance et hauteur devant les juges, accompagnée de tous ses amis qui étaient en grand nombre et ce qu'il y avait de plus considérable. » « Madame de Bouillon entra, dit madame de Sévigné, comme une petite

reine dans cette Chambre ; elle s'assit dans une chaise qu'on lui avait préparée ; et, au lieu de répondre à la première question, elle demanda qu'on écrivît ce qu'elle voulait dire, c'était : qu'elle ne venait là que par le respect qu'elle avait pour le Roi et nullement pour la Chambre qu'elle ne reconnaissait point et qu'elle ne prétendait point déroger au privilège des ducs. (Ce privilège consistait à ne pouvoir être jugé qu'en Parlement, toutes Chambres réunies.) Elle ne dit point un mot que cela ne fût écrit, et puis elle ôta son gant et fit voir une très belle main ; elle répondit sincèrement jusqu'à son âge :

» — Connaissez-vous la Vigoureux ?

» — Non.

» — Connaissez-vous la Voisin ?

» — Oui.

» — Pourquoi voulez-vous vous défaire de votre mari ?

» — Moi, m'en défaire ; vous n'avez qu'à lui demander s'il en est persuadé ; il m'a donné la main jusqu'à cette porte.

» — Mais pourquoi alliez-vous si souvent chez cette Voisin ?

» — C'est que je voulais voir les Sibylles qu'elle m'avait promises ; cette compagnie méritait bien qu'on fît tous les pas.

» Si elle n'avait pas montré à cette femme un sac d'argent ? Elle dit que non, par plus d'une raison ; et tout cela d'un air fort riant et fort dédaigneux.

» — Eh bien ! messieurs, est-ce là tout ce que vous avez à me dire ?

» — Oui, madame.

» Elle se lève, et, en sortant, elle dit tout haut :

» — Vraiment, je n'eusse jamais cru que des hommes sages pussent demander tant de sottises.

» Elle fut reçue de tous ses amis, parents et amies avec adoration, tant elle était jolie, naïve, naturelle, hardie et d'un bon air et d'un esprit tranquille. »

L'une des réponses qu'elle fit à La Reynie, qui lui demandait si réellement elle avait vu le diable chez les sorcières : « Je le vois en ce moment, il est laid, vieux et déguisé en conseiller d'État ; » se répandit aussitôt en dehors de la Chambre et mit en bonne humeur tout Paris et la Cour.

Les charges contre la duchesse de Bouillon n'en étaient pas moins des plus sérieuses. Il fut démontré aux commissaires de la Chambre qu'elle avait demandé aux devineresses d'empoisonner le duc de Bouillon ou de le faire mourir par sorcellerie. Madame de Sévigné jugeait la chose de peu d'importance. « La duchesse de Bouillon, écrit-elle à sa fille, alla demander à la Voisin un peu de poison pour faire mourir un vieux mari qu'elle avait et qui la faisait mourir d'ennui, et une invention pour épouser un jeune homme qui la menait, sans que personne le sût. Ce jeune homme était M. de Vendôme qui la menait à la Chambre de l'Arsenal d'une main et M. de Bouillon de l'autre. Quand une Mancine (Mancini) ne fait qu'une folie comme celle-là, c'est donné ; ces sorcières vous rendent cela sérieusement et font horreur à toute l'Europe d'une bagatelle. » Louis XIV en jugea plus sévèrement et décida que madame de Bouillon serait confrontée avec la Voisin. La jolie figure de la jeune duchesse en devint plus grave et elle supplia que cet affront lui fût épargné. Le roi y consentit, mais en l'exilant à Nérac, d'où il ne lui permit pas de revenir, malgré les instances de ses nombreux amis.

*
* *

C'est à Lesage, compère de la Voisin, que s'étaient adressés la duchesse de Bouillon et le maréchal de Luxembourg.

Lesage est une physionomie à part dans ce monde de sorcières, alchimistes et magiciens, et qui mérite d'être reproduite. C'était un sceptique parmi des croyants : il dupait les sorcières dont il était le collaborateur, autant que les dames de la Cour qui venaient lui demander les secours de son art. Originaire de Venoix, près de Caen, il s'appelait de son vrai nom Adam Cœuret. La Vigoureux trace son portrait : « ayant une perruque roussâtre, mal bâti, vêtu ordinairement de gris, avec un manteau de bourracan. » Cœuret était marchand de laine. Bien que marié en basse Normandie, il promettait à la Voisin de l'épouser si elle devenait veuve. Nous l'avons vu associé à l'abbé Mariette et recevant, rue de la Tannerie, madame de Montespan. Il se faisait alors appeler Dubuisson. En 1667, il fut arrêté, condamné aux galères pour

pratiques démoniaques, et, en 1672, délivré par le crédit de la Voisin. La galère où il ramait voguait en vue du port de Gènes quand les lettres de grâce le joignirent.

Rendu libre, Cœuret revint à Paris, sous le nom de Lesage, et renoua ses relations avec les sorcières.

Toute la science de Lesage consistait en un curieux talent d'escamoteur, par lequel il trompait, non seulement les gens du monde, mais les devineresses elles-mêmes, leur persuadant qu'il possédait « toute la science de la cabale », et celles-ci l'associaient à leurs fructueuses opérations. Les interrogatoires de la Voisin fournissent à ce sujet les plus bizarres renseignements : « Lesage prit un pigeon en vie à la Vallée de Misère (sur le quai de la Mégisserie où l'on vendait la volaille), et le brûla dans une bassinoire. En ayant sassé les cendres il les mit dans son cabinet. Ce fut le commencement de la quarantaine pendant laquelle il récitait journellement la passion de Notre-Seigneur, dans le cabinet, ayant les pieds dans l'eau, quoiqu'il gelât très fort. Puis il mettait une nappe blanche sur une table, faisait allumer deux cierges, fit acheter trois verres de cristal, desquels ayant fait son mystère qu'elle ne connaissait point, il les lui fit renfermer dans une armoire avec une branche de laurier, et ayant cependant toujours la clef sur elle, Lesage lui demanda les trois verres et la branche de laurier qu'il avait mis dans l'armoire, et, où ne les ayant pas néanmoins trouvés, il lui dit qu'il ne lui donnerait plus rien à garder, et l'ayant renvoyée dans le jardin, elle les trouva tous trois rangés dans le cabinet du jardin. Et lui ayant demandé comment il faisait tout cela, Lesage lui dit qu'il était de l'apostolat et de la compagnie des Sibylles. »

D'autres fois Lesage célébrait une sorte de messe, travesti en prêtre. Au moment de l'offertoire, il rompait deux petits morceaux de pain ordinaire et, après avoir fait s'agenouiller la Voisin et son mari, l'excellent Monvoisin, il leur donnait à chacun un morceau du pain « de la même façon que s'il les eût communiés, et leur faisait ensuite boire de l'eau bénite qu'il avait, à ce qu'il disait, fait changer en liqueur, et était la liqueur d'un goût extrêmement agréable ». — « Un sergent étant venu chez la Voisin pour l'exécuter, à la requête de Lenoir, tapissier, la Voisin fit appeler Lesage, lui dit qu'elle

était perdue et qu'il y avait quelque chose dans l'armoire qu'il fallait ôter, c'était une hostie ; et, dans le même temps, Lesage fit sortir la marquise de Lusignan qui était chez la Voisin et lui dit de s'en aller chez elle, et, quand elle y serait, de mettre une serviette blanche sur son lit, pour ce qu'il allait lui envoyer. Et, en effet, l'hostie se trouva chez la marquise, sans que l'on vît qui l'avait apportée. »

Les prétendues sorcelleries de Lesage consistaient ainsi en habiletés de prestidigitateur. Elles suffisaient à émerveiller ses clients. Il leur faisait écrire, par exemple, leurs demandes au démon sur des billets qu'il faisait ensuite semblant de jeter au feu, enveloppés dans des boules de cire, et, quelques jours après, il les représentait, en disant que le diable, qui les avait reçus par la voie des flammes, les lui avait renvoyés.

Lesage fut arrêté pour la seconde fois, le 17 mars 1679, et nous avons vu, en parlant de madame de Montespan, l'importance des déclarations qu'il fit devant les commissaires de la Chambre ardente.

*
* *

Les révélations qui se succédèrent à la Chambre des poisons frappèrent plus cruellement l'âme de La Reynie que les colères du monde. Abrité dans sa conscience de magistrat, il n'entendait les cris et les menaces que comme les rumeurs vagues d'une foule lointaine.

Trois sentiments le dominaient et dirigeaient toute sa vie : le sentiment religieux, qui se traduisait dans une piété forte, saine et simple, une piété d'homme tranquillement convaincu de la vérité de sa foi ; l'amour de son roi, un amour fait de respect et d'admiration, avec des nuances d'affection semblable à celle d'un fils pour son père et tenant aussi d'un culte religieux ; enfin le sentiment de son rôle de magistrat avec un inébranlable respect de la justice. Le culte qu'il avait pour le roi s'étendait à ce qui le touchait et l'entourait, à ce que le roi aimait, à ce qu'il honorait. La grandeur de Louis XIV s'explique aisément, malgré la médiocrité du personnage, quand on voit avec quelle passion et par quels hommes il a été servi. Les révélations sur madame de Montespan,

mère des enfants du roi et qui avait presque été assise sur le trône de France, furent pour La Reynie un déchirement. C'est un spectacle émouvant de voir sa douleur devenant plus vive, plus poignante, à mesure que les témoignages se succèdent et que la conviction pénètre dans son esprit. « Faits particuliers, écrit-il en tête d'un mémoire où les charges contre madame de Montespan sont résumées, qui ont éte pénibles à entendre, dont il est si fâcheux de se rappeler les idées et qu'il est plus difficile encore de rapporter. » En présence de ces révélations, son jugement si clair, si précis et sûr, devient trouble, et, ne pouvant croire à ce qu'il voit, il lui semble que c'est sa vue qui s'obscurcit. « Je reconnais ma faiblesse. Malgré moi la qualité des faits particuliers (ceux qui touchent madame de Montespan), imprime plus de crainte dans mon esprit qu'il n'est raisonnable. Ces crimes m'effarouchent. » Puis il revient aux dossiers avec sa conscience de juge. « Ce sont les actes mêmes qu'il faut voir et d'où il faut tirer les idées. » Mais ce sont précisément les idées qui se dégagent de ces actes que son esprit ne peut admettre. « Je reconnais que je ne puis percer l'épaisseur des ténèbres dont je suis environné. Je demande du temps pour y penser davantage ; et peut-être arrivera-t-il qu'après y avoir bien pensé, je verrai moins que je ne vois à cette heure. Après avoir tout bien considéré, je n'ai trouvé d'autre parti à proposer que de chercher encore de plus grands éclaircissements et d'attendre du secours de la Providence, qui a tiré des plus faibles commencements qu'on saurait imaginer, la connaissance de ce nombre infini de choses étranges qu'il était si nécessaire de savoir. Tout ce qui est arrivé jusqu'ici fait espérer, et je l'espère avec beaucoup de confiance, que Dieu achèvera de découvrir cet abîme de crimes, qu'il montrera en même temps les moyens d'en sortir, et enfin qu'il inspirera au roi tout ce qu'il doit faire dans une occasion si importante. »

En étudiant ces rapports de La Reynie à Louvois, on a ce spectacle aussi impressionnant que curieux : dans le courant de ses mémoires le magistrat expose avec netteté et logique la réalité des charges contre la favorite, et quand, en terminant, il doit poser des conclusions pratiques, son esprit s'effarouche, sa pensée s'épouvante comme le cheval qui s'ébroue devant

l'obstacle inattendu. « J'ai fait ce que j'ai pu lorsque j'ai examiné les preuves et les présomptions, pour m'assurer et pour demeurer convaincu que ces faits sont véritables, et je n'en ai pu venir à bout. J'ai recherché, au contraire, tout ce qui pouvait me persuader qu'ils étaient faux, et il m'a été également impossible. »

L'angoisse est accrue par le conflit qui surgit dans sa conscience entre les devoirs qu'il a vis-à-vis de la justice et ceux qu'il a vis-à-vis de son roi. « Dans ce même temps où mon esprit était si fort abattu, écrit-il, j'ai demandé à Dieu la grâce de pouvoir garder la fidélité que je dois à mon ministère et me donner une conduite sincère en tout ce qu'il a plu au roi de me commander. » Louis XIV a ordonné qu'une partie de la procédure serait soustraite à la connaissance des juges. Le coup est si rude pour la Reynie que sa forte pensée en a une défaillance. « J'espère, écrit-il à Louvois le 17 octobre 1681, de la grâce et de la bonté de Sa Majesté qu'elle compatira à ma faiblesse en considérant qu'avec la crainte et le respect où je ne pouvais manquer d'être (pour ses ordres), occupé d'ailleurs et rempli de l'idée d'un juge qui rendrait un témoignage en justice contre la vérité et qui, sur cela, jugerait et verrait juger du sang et de la vie des hommes, je n'ai pu reconnaître sur le moment le mécompte où j'étais, ni représenter à Sa Majesté que l'affaire dont il s'agissait n'était pas susceptible, par sa propre disposition, de l'expédient proposé. »

Un moment sa résolution semble prise : il s'en remettra entièrement et aveuglément au Roi qui a reçu de Dieu, écrit-il, des lumières supérieures à celles des autres hommes; mais, l'instant d'après, le magistrat reparaît en lui, et le décide à entrer en lutte, lui, isolé, sans appui, subalterne, contre les ministres tout-puissants soutenus par la volonté du roi.

A ce moment, son caractère se montre à nous dans sa grandeur. Il va droit à Louis XIV et lui expose les charges contre sa maîtresse ; puis il écrit énergiquement à Louvois : « Malgré tous les soins qu'on a pu prendre, tous ces faits (contre madame de Montespan) sont venus si souvent et par tant d'endroits différents et avec tant de circonstances, que le

roi a été obligé de permettre (qu'on interroge les prisonniers sur la favorite), mais par des actes particuliers (c'est-à-dire séparés des dossiers et soustraits à la connaissance de la Chambre ardente). »

Louvois, « ami intime de madame de Montespan et des plus affectionnés », fit tout au monde pour la sauver. Madame de Maintenon, en effet, lui était hostile et il craignait sa faveur naissante. En outre, comme l'observe l'ambassadeur de Venise, Louvois avait « le culte de la monarchie française à laquelle tout lui semblait dû ». Il devait protéger le prestige de la couronne contre l'atteinte que lui porterait la condamnation de la favorite. Enfin en défendant celle-ci il croyait faire sa cour à Louis XIV.

Louvois s'efforça de gagner La Reynie à ses vues, de lui persuader, tout d'abord en douceur, qu'il importait que le juge instructeur trouvât madame de Montespan innocente. Louvois parlait, pressait, démontrait, — La Reynie écoutait mais n'entendait pas. Le ministre changea de ton. Il chercha à montrer au magistrat qu'effectivement madame de Montespan devait être innocente. Il vint à Paris, le 15 février 1681, pour le lui expliquer. Mademoiselle Desœillets, suivante de la favorite, ne lui avait-elle pas écrit que « elle n'était pas coupable et que ce qu'on lui (à La Reynie) a dit qu'elle ne partait de chez la Voisin ne pouvait être vrai, qu'il y avait vingt femmes chez madame de Montespan, dont dix-huit la haïssaient, et qu'on peut leur demander de ses nouvelles, mais qu'elle a pensé que madame la Comtesse (de Soissons) avait deux demoiselles, dont l'une pouvait être à peu près de sa taille, et que madame la Comtesse pouvait bien avoir le nom d'elle (Desœillets) pour lui faire des affaires et pour en faire à sa maîtresse (madame de Montespan), qu'elle haïssait ». La Reynie répondit qu'il suffirait de confronter la demoiselle avec les prisonniers de Vincennes. Nous avons dit que la confrontation eut lieu et que la Desœillets fut reconnue. Force fut à Louvois d'imaginer une autre défense à laquelle La Reynie, inébranlable répondit encore :

« Après avoir fait réflexion à ce que mademoiselle Desœillets a dit à Vincennes à M. de Louvois qu'elle avait une nièce qui avait extrêmement couru les devineresses et

qu'on la confondait sans doute avec elle, je tiens cela suspect, parce qu'elle ne l'a dit qu'après avoir été reconnue par les prisonniers et parce que la dame de Villedieu, sa bonne amie, qui est à Vincennes, et qui a eu des avis, nous a voulu donner le même change, ce qui semblerait concerté ; et lorsque je lui demandé comment était faite la Desœillets, elle m'a dit que c'était une petite, courte, avec un gros sein, qui est une fausse peinture et qui convient précisément à la nièce. »

Comme on lui faisait observer que la Voisin avait nié connaître mademoiselle Desœillets, La Reynie répliquait : « La dénégation que la Voisin a faite jusques à la mort de la connaissance de mademoiselle Desœillets doit être d'autant plus suspecte qu'elle a été opiniâtrement soutenue, parce qu'il est prouvé à présent qu'elles étaient en commerce. Si mademoiselle Desœillets dénie elle-même ce commerce, il semble que cela même en doit augmenter le soupçon. »

Louvois insistait aussi sur une rétractation faite par la Filastre, après son entretien avec le confesseur, au moment de marcher au supplice ; mais le lieutenant de police répondit : « La décharge que la Filastre a faite par sa déclaration à l'égard de madame de Montespan s'applique uniquement à l'empoisonnement de madame de Fontanges ; il y a deux autres faits : celui de la messe sur le ventre par Guibourg et, plus, le pacte, et celui des poudres de Galet pour le Roi, où madame de Montespan a été nommée, et ces charges sur ces deux faits ne subsistent pas seulement telles qu'elles ont été faites à la question, mais elles ont été de nouveau confirmées par la même déclaration que la Filastre a rétracté le premier fait. »

La Reynie se défend, il défend la justice, et bientôt, fort des droits de la justice, il passe de la défense à l'attaque. Il dénonce au ministre les rapports que plusieurs des prisonniers du donjon de Vincennes, mêlés dans l'affaire de madame de Montespan, ont eus avec des personnes de la cour. Celles-ci ont donné des instructions et des avis. Il blâme ces manœuvres devant le ministre même qui, à l'instigation du Roi, en a été l'auteur. « Et plusieurs des accusés considérables, ajoute-t-il courageusement, ont trouvé moyen d'avoir des extraits des charges qui étaient contre eux au procès. »

La Reynie ne se contente pas de nier l'innocence de mademoiselle Desœillets, il dit à Louvois : « Il est difficile que, sur de telles charges, elle reste en liberté. Mise au courant de tout ce qui a été dit contre elle, elle travaille à prendre des mesures qui rendront sa conviction impossible, et ces mesures elle les prendra avec d'autres personnes mal intentionnées. »

Dans le cas où on ne l'autoriserait pas à l'arrêter, La Reynie demande au moins qu'il lui soit permis de procéder à son interrogatoire, et il trace à Louvois un plan très habile, il montre les moyens ingénieux et délicats par lesquels, sans violence ni éclat, il amènerait la confidente à déclarer la vérité. A peine est-il besoin de dire que ces propositions furent rejetées par Louis XIV et son ministre. Le magistrat n'en persévéra pas moins dans la voie qu'il s'était tracée, même après que Louvois, pour vaincre ses scrupules, se fut adjoint le second des ministres tout-puissants, Colbert.

Boileau disait : « J'admire M. Colbert qui ne pouvait souffrir Suétone parce que Suétone avait révélé la turpitude des empereurs. » On aurait là l'explication de sa conduite en dehors de l'intérêt personnel que Colbert avait à l'innocence de madame de Montespan. Colbert n'avait suivi que de loin le travail fait par les commissaires de la Chambre, et il ne connaissait que vaguement les charges relevées contre la maîtresse du roi. Il s'adressa à un avocat célèbre à cette époque, Me Duplessis, pour lui demander un mémoire où l'innocence de madame de Montespan serait établie et où seraient exposés les moyens d'étouffer cette malheureuse procédure. Colbert s'ingénia même à lui fournir des arguments.

Duplessis rédigea le mémoire demandé. Colbert lui en accuse réception le 25 février 1681 : « J'ai vu et examiné avec soin le mémoire que vous m'avez envoyé ; j'espère en recevoir un demain sur le second fait (la tentative d'empoisonnement sur mademoiselle de Fontanges) qui n'est pas moins grave que le premier (la tentative d'empoisonnement sur Louis XIV par le placet) et dont la preuve est, selon moi, plus entière et plus parfaite. » Et Duplessis lui envoie un deuxième mémoire avec ces mots : « Ayez la bonté de voir l'observation générale qui est au commencement parce qu'elle

peut fournir des moyens contre beaucoup de choses qui paraissent assez bien prouvées. » Les mémoires de Duplessis, appuyés par Colbert, n'eurent pas plus de prise sur La Reynie que l'argumentation de Louvois. L'avocat et le ministre demandaient que les accusés fussent jugés par la Chambre très sommairement, que la question ne fût plus appliquée, en sorte qu'ils ne déclareraient plus les faits graves, et qu'une fois l'ensemble lestement expédié, toutes les pièces de procédure fussent brûlées aussitôt. Mais La Reynie dit qu'il était impossible de ne pas suivre les règles de la justice et que la Chambre ne pouvait juger que selon la coutume et la loi.

*
* *

La Chambre ardente se voyait dans l'obligation de se plier, d'une part au refus absolu de Louis XIV d'autoriser la lecture au tribunal des pièces de procédure où il était question de madame de Montespan, et, d'autre part, au refus non moins absolu de La Reynie, de permettre que les juges prononçassent une sentence où toutes les garanties que la coutume donnait aux accusés ne seraient pas respectées. Les deux termes du problème paraissaient inconciliables. Peu à peu le roi s'était laissé entraîner bien loin des résolutions d'équité rigoureuse dont il avait fait étalage au premier abord. Il avait violé le secret des dossiers pour communiquer aux personnes de marque les parties des interrogatoires qui pouvaient les intéresser ; il avait favorisé la fuite du prince de Clermont-Lodève, de la comtesse de Soissons, de la princesse de Tingry, de la marquise d'Alluye, de bien d'autres. Il avait tremblé à la pensée des révélations que pourrait faire la Voisin : « J'ai rendu compte au roi, écrivait Louvois à Bazin de Bezons, le 3 décembre 1679, des raisons que vous et MM. les commissaires avez de commencer demain la visite du procès de la Voisin ; mais Sa Majesté ne l'a pas approuvé et je donnerai ce soir ordre à MM. Boucherat et de La Reynie afin qu'il ne soit pas mis sur le bureau. »

Le 18 juillet 1680, de Montreuil-sur-Mer, Louvois écrivait à La Reynie : « Le roi n'a pas jugé à propos de donner l'ordre que vous demandez pour que MM. les commissaires

eussent la liberté de juger en cas de nécessité, Sa Majesté ne croyant pas qu'il convienne que la Chambre juge des prisonniers pendant son absence. » Quelques efforts qu'on eût faits pour entourer les séances de l'Arsenal d'un secret impénétrable, l'opinion ne fut pas trompée et l'on trouve dans mainte correspondance privée le témoignage que « le roi empêche de poursuivre les gens de la cour ». « Vous recherchez les gueux, s'écria, le 31 juillet 1681, l'un des accusés, Lalande, en plein tribunal, et on doit rechercher plus haut. »

Enfin, on a vu comment, après la déclaration de la Filastre, le 1er octobre 1680, la Chambre fut brusquement suspendue. « Ce jourd'hui, 1er octobre 1680, en exécution de l'arrêt du 30 septembre dudit an, qui a condamné à mort Françoise Filastre et Jacques-Joseph Cotton, leur a été donné la question ordinaire et extraordinaire ; mais ladite Filastre ayant fait à la question et hors la question des déclarations très considérables, et le roi en ayant vu le procès-verbal contenant de nouvelles déclarations par elle faites dans la chapelle dudit château de la Bastille, avant d'aller au supplice, Sa Majesté, pour des considérations importantes à son service, ne voulut pas qu'il fût expédié des grosses desdits actes pour servir à la Chambre et elle fit savoir à M. Boucherat, qui présidait ladite Chambre, d'en cesser les séances. »

De ce jour, la lutte entre le lieutenant de police, d'une part, et, de l'autre, les ministres soutenus par toutes les dames et tous les courtisans, se fit ouvertement. « Le roi, écrivent les secrétaires de la lieutenance de police, se trouvait fortement incité par les courtisans et même par des personnes constituées en dignité, pour faire entièrement cesser la Chambre, et cela sous différents prétextes, dont le plus spécieux était celui qu'une plus longue recherche sur le fait des poisons et des empoisonnements décriait la nation chez les étrangers. » La Reynie répondait par le respect dû à la justice, par le devoir qui incombait au roi de faire juger et punir les plus grands criminels qui eussent paru dans le royaume, enfin par la nécessité de purger la France de ces redoutables pratiques d'empoisonnements et de sacrilèges qui y avaient, en peu d'années, pris des proportions que nul n'eût imaginées. Il alla à Versailles, il parla quatre jours consécutive-

ment et durant quatre heures chaque jour. Que n'avons-nous le texte des paroles qu'il prononça devant le roi et ses ministres! Seul contre tous il l'emporta. « M. de La Reynie ayant été entendu par le roi dans son cabinet, en la présence de M. le chancelier et de MM. Colbert et marquis de Louvois, dans quatre différents jours et pendant quatre heures chaque fois, Sa Majesté se détermina enfin à la continuation de la Chambre et ordonna à M. de La Reynie de continuer ses instructions à l'ordinaire, néanmoins de ne rien faire sur aucune des déclarations contenues aux procès-verbaux de question et d'exécution de la Filastre que Sa Majesté, pour des considérations importantes à son service, ne voulut point être divulguées. »

La Chambre séante à l'Arsenal reprit le cours de ses travaux le 19 mai 1681, mais à la condition, imposée par le roi, que l'on ne suivrait pas les déclarations où il avait été question de madame de Montespan. Le 17 décembre, à l'interrogatoire de la Joly, les faits, que l'on voulait soustraire à la connaissance des juges, reparurent avec une force nouvelle. Aussitôt Louvois d'écrire à Bazin de Bezons, commissaire de la Chambre avec La Reynie, d'avoir soin de mettre toutes ces déclarations sur des cahiers séparés, qui ne seraient pas montrés aux juges. En réalité La Reynie s'apercevait que les difficultés pour la Chambre de s'acquitter régulièrement de son office redoublaient de jour en jour, et il ne tarda pas à comprendre et à faire comprendre à ses collègues que, par le seul fait de la suppression du procès-verbal où étaient portées les réponses de la Filastre à la question, il était devenu impossible d'instruire légalement le procès des principaux accusés. C'est ce qu'il établit en des mémoires véritablement admirables de précision et de jugement. « Pour obéir aux lois et coutumes judiciaires, écrit-il à Louvois, le procès-verbal de question de la Filastre, ses récollements et déclarations ne doivent pas être vus une fois seulement à la Chambre, ces actes y doivent être portés tous les jours, et ils doivent aussi être vus dans tous les procès des prisonniers qui seront jugés et dont la Filastre a parlé, et sa déclaration est d'autant plus importante que, non seulement elle décharge madame de Montespan et la Chapelain, qu'elle avait chargées de faits

particuliers, du dessein de l'empoisonnement de madame de Fontanges (on a d'ailleurs vu dans notre précédente étude que le projet d'empoisonner madame de Fontanges par Romani et Bertrand avait été nettement établi par d'autres témoignages), mais encore parce qu'elle en confirme deux autres. Les trois dernières lignes de cette déclaration diminuent la charge que la Filastre a faite à la question contre six autres prisonniers, accusés d'avoir sacrifié au diable l'enfant de la Filastre, cette déclaration leur est de conséquence. » — « De la suppression des procès-verbaux de question de la Filastre, écrit-il ailleurs, il naîtra encore cet autre inconvénient que les juges ne croiront pas être en état de juger aucun des prisonniers dont il a été fait mention dans le procès de la Filastre et il ne serait pas, en effet, des règles de la justice d'en juger aucun sans savoir ce que cette femme aura dit contre eux ou à leur décharge. Ce serait autrement supprimer une partie de leur procès, peut-être leur justification, et ce serait le plus grand de tous les inconvénients pour la justice. »

Le 11 octobre, il ajoute : « Les juges ne peuvent juger que sur le procès entier, jamais et quand bien même on pourrait supposer que ce serait en faveur et à la libération des accusés qu'on retrancherait, par d'autres grandes raisons, cette partie des charges, il resterait ce danger que, ce qui semblerait faire charge suivant le sentiment d'un juge, serait peut-être l'induction de quelque autre pour conduire à la décharge des accusés, et personne ne saurait prendre sur soi le danger de cette sorte de mécompte. Enfin, on ne voit pas d'exemple approuvé qui puisse autoriser une telle conduite ; les conséquences mêmes en paraissent terribles et on tomberait par là, sans doute, en d'autres inconvénients plus fâcheux encore que ceux que l'on penserait éviter.

» En jugeant de cette sorte des procès criminels et en traitant diversement les mêmes crimes, on ferait un tort irréparable à la gloire du Roi et on déshonorerait sa justice : et, avec cela, comme tous ces malheureux procès sont enchaînés les uns dans les autres, s'il était entré en quelqu'un de ces procès quelque chose d'extraordinaire de cette nature, il arriverait que toutes les procédures seraient gâtées et que les

juges ne croiraient plus être en état de pouvoir faire rien de bien, ni de légitime, sur ces matières. »

En concluant, La Reynie s'efforce d'amener Louis XIV et les ministres à son opinion : « Il semble que tant de maux, qui sont d'une ancienne et longue suite, venant à être découverts comme ils le sont, sous le règne d'un grand roi, en la main duquel Dieu a mis une grande puissance et une autorité absolue, ils ne peuvent être dissimulés.

» De semblables malheurs ont paru en d'autres siècles, et, soit par raison ou par faiblesse des temps, dès qu'il s'est trouvé des personnes considérables engagées dans ces misérables pratiques, le cours de la justice en a presque toujours été interrompu ; peut-être que la destruction de ces crimes horribles, qui attaquent la majesté de Dieu même, et la punition de ceux qui sont engagés dans ce maudit commerce de poisons, que les lois appellent les ennemis du genre humain, ont été différées jusqu'à présent, pour être entreprises avec plus de succès par un prince que toutes les raisons spécieuses, dont la fausse politique a accoutumé de se couvrir, ne sauraient surprendre ni ébranler, et par un prince capable par ses lumières de discerner, suivant les règles de la véritable sagesse, ce qui est juste de ce qui ne l'est pas. Voici cependant les mêmes raisons, les mêmes incidents et les mêmes difficultés qui se sont présentés autrefois. »

Il faut penser que ces paroles s'adressaient directement à Louvois et à Louis XIV, pour en mesurer l'élévation et le courage. Mais Louis XIV n'avait pas le caractère assez grand pour sacrifier son amour-propre au bien public, pour consentir à une telle humiliation aux yeux de ses sujets et de l'Europe, devant lesquels il n'avait cessé d'étaler son orgueil. Il maintint l'interdiction de laisser communiquer à la Chambre les pièces de procédure où il était question de madame de Montespan ; de son côté, La Reynie demeurait irréductible, refusant de laisser juger un procès où toutes les pièces ne seraient pas communiquées. Cependant, il fallait agir : une Chambre doit être ouverte ou fermée.

Après avoir fait tout ce qui était possible pour que la justice suivît son cours en toute indépendance, de manière à atteindre tous les coupables et les plus hauts placés, La

Reynie indiqua la seule solution qui permît au tribunal — puisqu'on ne lui laissait pas remplir son devoir dans toute son étendue — de ne pas forfaire du moins au devoir dans le champ limité où il pouvait encore agir.

Il y avait alors en France les tribunaux où siégeaient des juges, et il y avait les lettres de cachet qui agissaient sans formalité ni jugement, par simple ordre du roi. Ailleurs, nous avons montré le plus illustre des magistrats français, d'Aguesseau, à peu près vers la même époque, solliciter, au cours d'une affaire dont il était chargé, des lettres de cachet. Comme d'Aguesseau, La Reynie aurait pu dire : « Je ne suis pas accusé d'aimer les voies extraordinaires et de haïr les formes connues de la justice, cependant je trouve ici beaucoup de raisons pour recourir aux ordres du roi (lettres de cachet). » — « Sa Majesté ne voulant pas donner connaissance à la Chambre de certains faits, écrit-il le 17 avril 1681 à Louvois, ni qu'elle juge certains prisonniers et certains accusés, se réservant, à cause de l'importance dont ils sont, à y pourvoir par sa justice et par les autres moyens dont elle entend se servir, il semble que par des voies fort simples on peut arriver à la fin que le Roi s'est proposée, et il n'y a rien à dire quand MM. les commissaires de la Chambre n'auront aucune connaissance de ce dont ils ne doivent pas être juges. »

Il fallait, selon La Reynie, renoncer à instruire le procès des accusés qui avaient eu connaissance des faits concernant madame de Montespan, et, puisqu'on ne pouvait les juger selon les règles de la justice, se résigner à les enfermer par lettres de cachet dans les forteresses royales. Devant l'attitude du lieutenant de police, commissaire de la Chambre ardente, refusant de laisser procéder à un jugement qui violerait les formes traditionnelles et les garanties qu'elles accordaient à l'accusé, force fut au roi et au ministre de se plier à son opinion.

*
* *

La Reynie énumère la longue liste de criminels chargés de monstrueux forfaits qui vont, par cette voie, échapper aux rigueurs du tribunal, aux tourments de la question, à la mort par le bûcher ou le gibet; et il ajoute :

« Il y a cent quarante-sept prisonniers à la Bastille et à Vincennes; de ce nombre il n'y en a pas un seul contre lequel il n'y ait des charges considérables pour empoisonnement ou pour commerce de poisons et des charges avec cela contre eux pour sacrilèges et impiétés. La plus grande partie de ces scélérats tombe dans le cas de l'impunité.

» La Trianon, une femme abominable, par la qualité de ses crimes, par son commerce sur le fait du poison, ne peut être jugée, et le public, en perdant la satisfaction de l'exemple, perd sans doute encore le fruit de quelque nouvelle découverte et de la conviction entière de ses complices.

» On ne saurait juger non plus la dame Chappelain, à cause que la Filastre lui a été confrontée : femme d'un grand commerce, appliquée depuis longtemps à la recherche des poisons, ayant travaillé, fait travailler pour cela, suspecte de plusieurs empoisonnements, dans une pratique continuelle d'impiétés, de sacrilèges et de maléfices; accusée par la Filastre de lui avoir enseigné la pratique de ses abominations avec des prêtres, impliquée considérablement dans l'affaire de Vanens.

» Par les mêmes considérations, Galet ne peut être jugé : quoique paysan, homme dangereux, tenant bureau ouvert pour les empoisonnements.

» Lepreux : — prêtre de Notre-Dame, engagé dans les mêmes pratiques avec la Chappelain, accusé d'avoir sacrifié au diable l'enfant de la Filastre.

» Guibourg : — cet homme, qui ne peut être comparé à aucun autre sur le nombre des empoisonnements, sur le commerce du poison et les maléfices, sur les sacrilèges et les impiétés, connaissant et étant connu de tout ce qu'il y a de scélérats, convaincu d'un grand nombre de crimes horribles, cet homme, qui a égorgé et sacrifié plusieurs enfants, qui, outre les sacrilèges dont il est convaincu, confesse des abominations qu'on ne peut concevoir, qui dit avoir, par des moyens diaboliques, travaillé contre la vie du roi, duquel on apprend tous les jours des choses nouvelles et exécrables, chargé d'accusations et de crimes de lèse-majesté divine et humaine, procurera encore l'impunité à d'autres scélérats.

» Sa concubine, la nommée Chanfrain, coupable avec lui

du meurtre de quelques-uns de ses enfants, qui a eu part à quelques-uns des sacrilèges de Guibourg, et qui, selon les apparences et l'air du procès, était l'infâme autel sur lequel il faisait ses abominations ordinaires, demeurera aussi impunie.

» Il y a encore une grande suite d'autres accusés considérables qui trouvent l'impunité de leurs crimes. La fille de la Voisin ne peut être jugée, non plus que Mariette, quelque chose qui survienne à son égard. Latour, Vautier, sa femme, resteront non seulement impunis, mais, par les considérations qui feront tenir leurs crimes secrets, leur procès ne pourra être achevé d'instruire. »

La Reynie dit encore, non sans mélancolie : « Il y a lieu en tout d'admirer la providence du Seigneur. Si Mariette eût été pris avant le jugement de la Voisin et qu'ils eussent parlé sur le fait particulier (madame de Montespan), ce monstre (la Voisin) eût échappé à la justice et la Filastre *idem*, si elle eût mis en avant ce qu'elle a dit à la question. »

Restait à fermer la Chambre sans trop heurter l'opinion publique, en laissant croire qu'après tant d'éclats on voulait tout étouffer. « Il convient de finir la Chambre, écrit La Reynie, mais il faut éviter de le faire dans une conjoncture de lassitude ou de dégoût, afin que le grand nombre des personnes intéressées ne prenne pas occasion de décrier la justice et afin que les méchants qui restent, qu'ils soient connus ou non, ne cessent d'avoir de la terreur et, qu'en laissant de craindre, ils ne recommencent avec la même liberté qu'ils ont eue auparavant. »

Le plus vif désir des magistrats eux-mêmes qui composaient la Chambre était que celle-ci vît prononcer sa clôture. Le lieutenant de police en donne entre autres raisons : « La peine qu'on a et l'aversion de condamner, qui est une peine que les honnêtes gens ne peuvent s'empêcher de sentir, et la peine de ne pas juger les principaux. »

Il importait donc de ne pas paraître fermer la Chambre sur un sentiment de lassitude et, surtout, de ne pas laisser soupçonner les causes qui faisaient agir en réalité. Déjà le public murmurait. Obligé qu'on était, à cause de la complicité de madame de Montespan, de faire passer derrière le tribunal

tous les accusés qui avaient eu des rapports avec la Voisin, à savoir l'abbé Guibourg, Lesage et les principaux coupables, on reprit l'affaire tout assoupie du chevalier de Vanens. Mais, ici encore, le principal acteur, Vanens, pour avoir été en relation avec la favorite, échappa à la rigueur des lois. Les commissaires de la Chambre eurent la bonne fortune de trouver dans un coin d'interrogatoire des dénonciations contre un certain Pinon du Martroy, conseiller au Parlement, qui avait été entraîné dans la disgrâce de Fouquet. Lors des condamnations prononcées contre les financiers, après la chute du surintendant, les biens de Pinon avaient été saisis et Guibourg dit que, pour se venger et faire sortir Fouquet de prison, il avait fait des conjurations et envoûtements contre le roi et des sortilèges. Pinon était mort, mais il aurait eu pour confident Jean Maillard, auditeur en la Chambre des comptes. On s'empara de celui-ci et, comme il avait occupé une situation en vue, on mena son affaire à grand fracas. Il fut condamné le 20 février 1682, pour « avoir su, connu et non révélé les détestables projets formés contre la personne du roi ». Le conseiller nia tout dans les tourments de la question et jusqu'au moment de la mort. Il est certain que, parmi les différentes accusations qui furent produites devant les commissaires de la Chambre ardente, celles qui furent dirigées contre Maillard sont entre les moins bien prouvées. L'exécution eut lieu le 21 février et, par dérogation à l'usage, au milieu du jour.

Elle fut suivie, le 16 juillet 1682, de celle de La Chaboissière, valet de Vanens. Ce misérable fut condamné à être pendu après avoir subi la question préalable. Il était moins coupable que Vanens de qui il n'avait été que le préparateur, mais sa condition infime l'avait mis hors de toute confidence. Puis, la procédure fut bien et dûment close, sans que, aux yeux de la foule, la justice parût trop gravement lésée. Une lettre de cachet du 21 juillet 1682 ferma la Chambre ardente.

La Reynie ne considéra pas encore son rôle comme terminé. Dans sa correspondance avec Louvois, il n'avait cessé de revenir sur cette pensée qu'on devait profiter de l'expérience donnée par la longue instruction de la Chambre pour éviter le retour de forfaits comme ceux qu'on avait découverts. Il fut chargé avec Colbert de la rédaction d'une ordonnance.

Le 30 août 1682 parut le fameux édit contre les devins et empoisonneurs dû à la collaboration de ces deux grands hommes : les magiciens et devineresses étaient chassés de France, la fabrication et la vente des poisons nécessaires à l'industrie et à la médecine étaient réglementées par des prescriptions qui ont triomphé du temps et des révolutions et, aujourd'hui encore, après deux siècles, sont en vigueur.

*
* *

Les nombreux accusés qui ne purent être jugés pour avoir été mêlés de près ou de loin aux entreprises de madame de Montespan, furent transférés, par lettres de cachet, en différentes forteresses, celles qui paraissaient les plus sûres du royaume. Par surcroît de précaution, Louvois ordonna que chacun d'entre eux y fût attaché à une chaîne de fer, dont un anneau serait scellé à la muraille et un autre rivé à leur corps. Tous ces malheureux demeurèrent dans cet état jusqu'à leur mort, quelques-uns durant plus de quarante ans. Le ministre envoya les instructions les plus sévères pour qu'ils ne pussent avoir communication avec qui que ce fût du dehors, pour que le personnel employé à leur donner les soins spirituels et matériels rigoureusement nécessaires fût réduit autant que possible et composé de personnes d'une entière confiance. Et, pour détruire par avance, dans l'esprit même des gouverneurs de citadelles et châteaux forts, l'effet des révélations que les prisonniers pourraient leur faire, Louvois manda à ces commandants et gouverneurs que leurs nouveaux hôtes étaient des coquins, qui avaient imaginé des calomnies infâmes contre madame de Montespan, dont la Chambre avait reconnu la fausseté, et que s'il leur arrivait d'ouvrir la bouche sur ce sujet, il fallait leur répondre aussitôt en les rouant de coups.

C'est à la citadelle de Besançon que furent conduits les prisonniers les plus importants : l'abbé Guibourg, Lesage, Galet, Romani. Guibourg y mourut trois années après son entrée.

Quatorze femmes furent menées au château de Saint-André-de-Salins. Louvois écrivait à leur sujet, le 26 août 1682, à l'intendant de Franche-Comté :

« Le Roi ayant jugé à propos d'envoyer dans le château de Saint-André-de-Salins quelques-uns des gens qui ont été arrêtés en vertu des décrets de la Chambre qui a connu du fait des poisons, Sa Majesté m'a commandé de vous faire savoir que son intention est que vous fassiez accommoder dans le château de Saint-André deux chambres, de manière que l'on puisse dans chacune y tenir en sûreté six de ces prisonniers, lesquels devront avoir chacun une paillasse dans le lieu où ils seront, et être attachés, ou par un pied ou par une main, à une chaîne qui sera attachée dans la muraille, laquelle aura néanmoins la longueur nécessaire pour ne pas les empêcher de se coucher. Comme ces gens sont des scélérats, qui ont mérité les derniers supplices, l'intention du Roi est qu'ils soient ainsi attachés de peur qu'ils n'insultent les gens qui seront commis à leur garde et qui entreront et sortiront de leur chambre pour leur porter à manger et vider leurs ordures. L'intention de Sa Majesté est que vous fassiez accommoder deux pareilles chambres dans la citadelle de Besançon, en sorte que l'on y puisse encore garder sûrement douze des prisonniers. Vous observerez que ces chambres-là doivent être en un lieu où l'on ne puisse entendre ce que ces gens-là diront. »

Auzillon, de la compagnie du prévôt de l'Isle-de-France, escorta jusqu'à la citadelle de Belle-Isle-en-Mer les principales des sorcières, la Pelletier, la Poulain, la Delaporte, la fille Voisin, Catherine Leroy. La Chappelain, commère de la Filastre, fut enfermée au château de Villefranche, où elle mourut quarante ans plus tard, le 4 juin 1724 ; elle y vivait en compagnie d'une autre sorcière qui avait été, comme elle, soustraite au jugement de la Chambre et pour les mêmes motifs, c'était la Guesdon.

Le commandant de Villefranche avait écrit, en août 1717, que « de deux anciennes prisonnières d'État pour poison, restant de quatre qui y furent enfermées il y a trente-six ans, la Guesdon mourut le 15 du courant, qui a laissé de ses épargnes quarante-cinq livres en argent, sur les huit sols de nourriture par jour, depuis ledit temps, dont elle a chargé sa camarade survivante de prendre ce dont elle aurait besoin pour son usage personnel et d'employer le surplus à faire

prier Dieu pour elle ; c'est une pensionnaire de moins pour le Roi. La bonne femme avait soixante-seize ans ; celle qui reste (la Chappelain) n'est pas moins vieille. Elles étaient dans la même chambre et faisaient chacune sa potée à part. »

Enfin quelques prisonniers de la Bastille et de Vincennes, entièrement étrangers à l'affaire des poisons, et d'autres qui furent reconnus innocents par les commissaires de la Chambre ardente, avaient été pour leur malheur enfermés à la Bastille ou à Vincennes, dans la même chambre que des accusés au courant des actes de madame de Montespan. Cette rencontre les condamna à une réclusion perpétuelle.

« Manon Bosse, écrit La Reynie, fut envoyée aux religieuses de Baffens, à Besançon, sous le nom de mademoiselle Manon Dubosc, où le Roi payait sa pension sur le pied de deux cent cinquante livres ; elle ne fut point élargie pour avoir été enfermée avec la fille de la Voisin qui lui avait tout dit. »

La Gaignière, dans les mêmes conditions, fut mise à l'Hôpital général. Nanon Aubert avait été, elle aussi, mise avec la fille de la Voisin : « cela fit qu'on ne l'a point élargie, mais qu'en 1683, elle fut mise aux Ursulines de Besançon, et, depuis, de Vesoul, avec ordre de dire qu'elle était détenue pour commerce avec une dame de qualité accusée de poison, et on la faisait passer pour demoiselle. Le Roi payait sa pension sur le pied de deux cent cinquante livres par an ».

L'exemple le plus caractéristique est celui de Lemaire, frère de la Vertemart. Son innocence complète apparut clairement. Il ne pouvait lui être fait d'autre reproche que d'avoir été enfermé avec l'abbé Guibourg qui « lui avait tout dit ». Dès le 4 août 1681, Louvois mandait à La Reynie : « Il n'est pas temps présentement de mettre en liberté Lemaire. J'ai écrit au sieur Desgrez ce qu'il faut pour que, s'il lui montre ma lettre, il supporte avec moins de douleur sa longue détention. » Louis XIV et Louvois ne laissèrent pas d'être impressionnés par cette iniquité révoltante. En août 1682, Louvois fit remettre à Lemaire une somme importante, cent cinquante pistoles, lui promettant de lui faire parvenir chaque année une somme pareille, à la condition qu'il serait conduit hors du royaume, qu'il n'y remettrait les pieds de sa vie et ne parlerait à personne au monde de ce qu'il avait entendu étant à Vincennes.

S'il lui arrivait d'enfreindre l'un de ces engagements le roi le ferait saisir et renfermer pour le restant de ses jours.

La Reynie mourut le 14 juin 1709, à l'âge de quatre-vingts ans. On trouve un trait touchant dans son testament et qui peint cet honnête homme. Il demande que son corps soit enterré dans le cimetière de la paroisse et non dans l'église « ne voulant pas que son cadavre fût mis dans les lieux où les fidèles s'assemblaient et que la pourrriture de son corps y augmentât la corruption de l'air, et, par conséquent, le danger pour les ministres de l'Église et pour le peuple ». Le lieutenant de police, qui avait consacré une partie de sa vie à rendre salubre et bien ordonnée la grande ville confiée à son administration, prêchait d'exemple sur son lit de mort, au détriment, sans aucun doute, des plus chers sentiments du catholique et du croyant qu'il était.

Gabriel Nicolas de la Reynie fut réellement un esprit de rare valeur. Parlant de lui, nous n'avons pas eu à montrer le fin lettré, l'érudit en correspondance suivie avec Baluze, faisant acheter et collationner des manuscrits grecs et latins, le protecteur compétent de l'imprimerie, le bibliophile à qui nous devons la conservation du texte primitif de Molière. Il fut un digne représentant de son temps, la grande époque de notre histoire. Le XVIIe siècle a atteint les limites extrêmes dans le bien comme dans le mal. Alors les Français produisirent leurs plus grands capitaines, leurs plus grands hommes d'État, leurs plus illustres magistrats; alors, ils virent briller les plus grands noms de la littérature, de l'art, de la philosophie, de l'érudition ; les « filles de charité » faisaient éclater leur dévouement ; madame de Chantal répandait autour d'elle le parfum de ses vertus ; — mais alors, également, une marquise de Brinvilliers reculait les bornes du crime et un abbé Guibourg égorgeait des enfants, sur un autel, au-dessus du corps nu d'une marquise de Montespan.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO

CINQ JOURS

A L'ARMÉE RUSSE[1]

— 1878 —

On avait donc décidé chez nous de m'envoyer en parlementaire au quartier général russe, et le maréchal Mehemmed-Ali m'avait dit de me tenir prêt pour le lendemain. Il s'agissait de faire savoir au commandant en chef de nos adversaires que Sa Majesté Impériale le Sultan, voulant que la guerre se fît dans les conditions les plus humanitaires possible, avait ordonné à ses armées de respecter les clauses de la convention de Genève, et qu'une institution analogue avait été instituée sous le nom de « Hilal-Ahmer », répondant à la Croix-Rouge des armées occidentales.

Le lendemain, à l'heure fixée pour le départ — midi — je me présentai devant la tente du commandant en chef. Mais son aide de camp me fit savoir que le maréchal, très fatigué, faisait sa sieste. Du reste à la chancellerie civile on n'avait pas pu encore copier et recopier les pièces que je devais emporter. Ce retard était fâcheux, ainsi qu'on le verra plus loin. Enfin, à une heure de l'après-midi, le maréchal, sortant de sa tente, me dit de son air le plus bienveillant :

— Mon cher commaudant, voici la lettre au Grand-Duc

1. Cet épisode de la guerre turco-russe se place dans les premiers jours de janvier 1878. Les deux armées se faisaient face sur les deux rives du Lom. — L'auteur de ce récit, après avoir été attaché militaire à l'ambassade ottomane à Paris, devint grand-écuyer du Sultan. Il commande aujourd'hui la cavalerie impériale à Alep.

contenant l'ordre du jour aux troupes impériales, au sujet du Croissant rouge, et en voici une autre pour le commandant des avant-postes auquel je demande de vous faire filer tout de suite dans l'intérieur, vers le quartier-général. Il faut que, sans en avoir l'air, vous insistiez vous-même sur ce point, et, si par hasard on ne vous dirige pas immédiatement, faites tout ce que vous pourrez pour revenir chez nous, car j'ai télégraphié à Constantinople que demain matin j'attaquerai sur toute la ligne. Je vous donne mon aide de camp, le capitaine Hadji, pour vous accompagner jusqu'aux avant-postes. Quel cheval montez-vous ?

— Monsieur le maréchal, je monte Timour [1], le pur-sang gris que Sa Majesté le Sultan m'avait donné lors de ma première mission à Constantinople.

— Très bien ! Vous avez aussi votre trompette et votre fanion blanc ?

— Oui, Excellence.

— Eh bien ! mon cher, je n'ai plus qu'à vous souhaiter bon voyage... et surtout ne consentez pas à passer la nuit aux avant-postes russes : c'est entendu, j'attaque demain à l'aube, et sur toute la ligne !

Tout le quartier-général et toutes les troupes avoisinantes couronnaient les crêtes comme en un jour de fête ou de courses. La position permettait qu'on vît tout le parcours que je devais faire, depuis le départ jusqu'à mon arrivée auprès des vedettes russes. Il faut dire qu'en traversant la zone vide, au moment de pénétrer parmi des gens armés pour nous tuer moi et les miens, je ne me sentais pas tout à fait à mon aise. Cet état d'âme, je le lisais dans les yeux de Hadji, qui m'accompagnait. J'avais vingt-trois ans à peine, et à cet âge-là on voit le danger partout où il n'est pas et on ne le voit jamais où il est. Mais Hadji, ce vieux capitaine, qui a bien montré, à deux mois de là, qu'il n'avait pas froid aux yeux, dans une chaude affaire pendant laquelle il fut tué d'une balle au front, comment et pourquoi n'était-il pas à son aise, lui ?

En quittant la chaîne de nos vedettes nous vîmes un pont

1. Timour : fer, en turc.

de bois qui nous permettait de franchir la rivière, dont les berges sont hautes partout. Le pont traversé, nous nous trouvâmes dans un bois où régnait le plus profond silence. Alors je fis jouer une sonnerie quelconque au trompette qui marchait côte à côte avec le porte-fanion, à cinquante pas en avant de nous. Aussitôt je vis venir au galop toute une nuée de Cosaques du petit poste, avertis sans doute par la vedette du pont, que nous n'avions pas aperçue à cause des bouquets d'arbres. D'ailleurs, pour le service des avant-postes, il n'y a rien de tel que les Cosaques. Ils paraissent et disparaissent à volonté : on dirait qu'ils s'enterrent comme les rats des champs.

Les lances approchent! Nouvelle sensation désagréable ; mais bonne contenance. Hadji surtout. Moi, je ne sais pas : je crois que j'étais très pâle. Du reste, tous ces braves gens, aux larges figures réjouies, n'avaient nullement l'air de nous vouloir du mal. En m'adressant à l'un d'eux qui paraissait être un sous-officier, je lui fis comprendre que je désirais parler à un officier. Deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un jeune lieutenant arrivait au galop, et bientôt il faisait apporter deux serviettes avec lesquelles on nous bandait les yeux, à Hadji et à moi.

Je n'étais pas du tout à mon aise pendant le premier temps de trot que nous fîmes, les yeux bandés et les rênes de mon cheval dans la main d'un cavalier qui trottait à côté de moi, et Timour n'était pas content non plus de se sentir en sandwich entre le cavalier conducteur et le lieutenant qui marchait à ma droite. Les pur-sang n'aiment pas un contact aussi intime, de sorte que nous ne marchions pas, nous roulions comme un bateau. Néanmoins, je poussais. Je poussais, parce qu'avec tout cela le temps avait passé, et je me demandais déjà, au cas où l'on ne nous ferait pas filer tout de suite vers l'intérieur, comment nous pourrions rentrer chez nous.

Nous mîmes pied à terre à une grand'garde d'infanterie et nous fûmes introduits dans une coquette petite tente carrée. Bientôt notre demeure fut envahie par une foule de jeunes et de vieux officiers qui venaient et s'en allaient par fournées. Presque tous parlaient le français. Ce fut un va-et-vient incessant : de tous les côtés on venait voir les Turcs.

Un appétissant samovar nickelé et tout battant neuf avait été planté dans un coin et fumait comme une petite locomotive. Mon compagnon et moi, nous faisions grand honneur à l'incomparable thé russe et à ce biscuit excellent dont mon palais de gourmand n'a jamais su trouver l'égal ailleurs. A la seconde tasse, un cliquetis de sabre au dehors, et l'entrée soudaine dans la tente du général Prokhoroff. Après les salutations et les présentations, le général me demande de lui remettre la lettre qui le concernait, comme commandant des avant-postes. Je répondis que tous ces papiers se trouvaient dans la sacoche de campagne attachée à ma selle. Folle jeunesse ! au lieu de passer la sacoche à mon ceinturon, je l'avais fixée à la selle. On vint dire au général que sur ma selle il n'y avait rien de ce genre. Têtes générales ! Je demande la selle : on me la présente et je vois effectivement qu'elle est veuve de l'objet en question. Nouvelles têtes ! surtout la mienne ! Quoi ! nous allions passer pour des espions ou des déserteurs ? Le général Prokhoroff n'avait pas l'air content du tout. Même il le marqua un peu par quelques paroles d'impatience. Heureusement, il y a un dieu pour les jeunes parlementaires étourdis : je venais de m'apercevoir que les deux anneaux de la selle, auxquels j'avais passé les courroies de la maudite sacoche, avaient disparu. Tout s'expliquait : le frottement des deux cavaliers avait détaché le système. Le général fut assez bon pour envoyer un homme au galop sur la route parcourue par notre petite troupe, et dix minutes après je prenais une longue respiration en voyant pénétrer, par l'ouverture de la tente, la sacoche !

Le général russe, après avoir parcouru la lettre le concernant, me dit :

— Mon cher monsieur, tout cela, c'est fort bien, mais je ne peux pas vous expédier au quartier-général sans en avoir préalablement l'ordre de monseigneur le Grand-Duc, à qui je vais télégraphier votre présence parmi nous et l'objet de votre mission.

— Dans ce cas, mon général, vous nous permettrez de rentrer chez nous ; nous reviendrons demain, demain matin à l'aube.

— Pas du tout ! me répond le général. Cela demande également l'autorisation de Son Altesse Impériale,

Et sur ces paroles le général me dit : « Bonjour », et sortit de la tente. J'aurais bien pu insister encore, mais d'une part c'était inutile et, d'autre part, en insistant davantage, j'aurais pu faire deviner au général les projets de notre généralissime qui devait, le lendemain « attaquer sur toute la ligne ».

Il fallut donc se résigner ; mais ce fut l'un des moments les plus pénibles de ma vie. Là ou ailleurs, le danger, c'est toujours le danger ; mais être exposé à mourir de nos propres balles ou d'un éclat des obus tirés par nos canons à nous... Cette pensée nous fit passer, à ce pauvre Hadji et à moi, une nuit atroce... une nuit qui n'en finissait plus, malgré les nombreuses visites que nous recevions, malgré les tasses de thé qui remplaçaient d'autres tasses de thé, malgré les anecdotes qui suivaient d'autres anecdotes racontées fort peu par moi, il est vrai, car je n'avais pas la tête à ça, mais par tous ces gais jeunes officiers russes.

Hadji, qui ne savait pas un mot de français ni de russe, me faisait tout le temps un œil interrogateur et répétait, en bon Hadji et dévot qu'il était, des prières, qui sans doute avaient pour objet que les nôtres revinssent sur l'idée d' « attaquer le lendemain sur toute la ligne ».

Vers minuit, je sortis un moment de la tente. Pendant de longues minutes mes yeux se fixèrent sur ce pays que nous avions quitté dans la journée, tout vert, tout ensoleillé, tout gai des rumeurs de nos vaillantes troupes, tout reluisant de nos baïonnettes... Et maintenant, sous la pâle clarté de la lune, seule la silhouette blanche des tentes, la voix lointaine des vedettes arrêtant des patrouilles, et le cri goulu de quelques corbeaux se disputant les restes d'un nouveau plat du jour... Et, dans ce coin du monde, où peut-être quelques heures plus tard devaient s'entremêler les corps inanimés de milliers de braves, les armées dormaient d'un sommeil insouciant, du sommeil des héros anonymes !

Lorsque je rentrai dans la tente, je n'y trouvai que le pauvre Hadji dont le sommeil avait fini par vaincre les nom-

breuses inquiétudes, et moi-même, m'étendant sur une copieuse botte de foin qui sentait bon, je demandai au prince Sommeil le calme auquel j'avais acquis des droits incontestables. Mais il y avait à peine une heure que je dormais, que je sentis quelque chose comme un crabe qui se cramponnait à ma jambe. Moi, qui ai horreur de toutes les bêtes, de tout ce qui n'est pas cheval ou chien, je fis un bond à percer la toile de la tente... mais la cause de ma terreur, c'était la maigre et hideuse petite main nerveuse de Hadji. Il me réveillait pour me dire qu'il faisait jour déjà et qu'il lui avait vaguement semblé entendre quelques coups de canon lointains. Furieux, je me recouche en accablant ce pauvre garçon de toutes sortes de sottises; mais à peine m'étais-je abandonné aux nouvelles et douces caresses de Morphée..., que toute une volée de coups de canon et d'obus nous passent par-dessus la tête...

Bientôt la canonnade devint générale : le maréchal tenait parole. Sur toute la ligne, depuis Roustchouk jusqu'à Osman-Bazar, notre artillerie faisait un vacarme à tout casser. Et cela dura longtemps. Et la fusillade suivit de près la canonnade, qui, à son tour, allait être suivie de l'attaque à la baïonnette. Hadji, qui était Albanais d'origine, me disait tout le temps en essuyant les sueurs froides qui perlaient de son front basané :

— Ah ! voyez-vous, je n'en reviens pas ! Comment trouvez-vous cette idée du maréchal de nous expédier en parlementaires la veille d'une attaque ? Lui, pourtant si bon, si généreux pour nous ! Et avec tout cela, voici que les Russes nous oublient tout à fait... et je vais avoir tout à l'heure les boyaux éventrés par les sabres-baïonnettes des bataillons albanais qui font partie de la division Salih-Sarim ! Un Albanais éventré, décousu par un autre Albanais, et par erreur encore ! Ah ! être décousu par un pays... *bogâmi !* c'est impossible.

La bataille engagée sur une si grande étendue avait donné de la besogne aux commandants russes ; on nous avait tout bonnement oubliés sous cette petite tente, aux quatre coins de laquelle on avait planté des sentinelles. Je commençais à distinguer, pas bien loin de nous, la rumeur qui précède

toujours les attaques. Évidemment les Russes, très à découvert, et voulant attirer notre armée sur des points d'une meilleure valeur tactique pour eux, se retireraient sans résistance et la plaine serait balayée par les nôtres... et nous avec.

Déjà notre abri en toile avait été percé de plusieurs projectiles et l'une des sentinelles était tombée frappée de plusieurs balles; en tombant, elle avait écrasé à moitié mon camarade et démoli notre tente aux trois quarts. Alors je n'y tins plus. Je pris une carte de visite sur laquelle je crayonnai quelques mots. A force de signes et de prières, l'une des sentinelles voulut bien s'en charger, et une demi-heure après — une demi-heure qui nous parut une demi-éternité, — nous entendîmes le roulement d'un carrosse, et bientôt un très sympathique officier de hussards me prit par la main et me fit monter dans la voiture que le général Prokhoroff m'avait envoyée en recevant mon petit mot. Pendant que le carrosse partait au galop de ses trois chevaux attelés de front, l'officier se mit à me bander les yeux, avant même que j'eusse eu le loisir de lui demander ce qu'allaient devenir mon excellent camarade et mon cher cheval.

Cette voiture était une britchka russe aux portières en cuir et elle filait comme le vent. L'officier me déclina son nom et ses qualités que j'ai parfaitement retenus : il s'appelait Hachim-Bey, Géorgien et musulman de naissance et officier d'ordonnance du général Hann. Taille moyenne. Moustaches d'un noir d'ébène. Des yeux de chamois. L'air franc et bon. Prévenant, agréable. Uniforme : dolman bleu foncé, brandebourgs d'argent. Toque en astrakan.

Hachim parlait le turc et le français comme... moi ; mais hélas ! il ne put me dire dans aucune langue ce qu'étaient devenus mon ami Hadji et mon cheval Timour. On lui avait donné l'ordre de me prendre et de me conduire au village de Covacia, où se trouvait le quartier général du général commandant la 16e division, si ma mémoire ne me fait pas défaut. Après une petite heure de voyage le véhicule, poursuivi par le bruit infernal de deux armées qui se battent, et suivi d'un petit détachement de Cosaques du Don, s'arrêtait tout à coup, et deux personnes me tenant chacune par chacun de mes bras m'en faisaient descendre. Après avoir fait quelques pas,

mes conducteurs s'arrêtèrent et m'enlevèrent le bandeau parlementaire, et je me trouvai comme par un coup de théâtre devant tout un corps chamarré d'officiers en grande tenue.

Un vrai décor d'opéra : à droite un village blanc, blanc, blanc, au milieu d'arbres verts, verts, verts. Dans le fond, un cimetière aux grands arbres séculaires et majestueux. A gauche, une table longue, longue, longue, attendant de nombreux convives, entourée de maîtres d'hôtels et de valets de pied vêtus et stylés à l'anglaise. Du premier plan au dernier, vaste pelouse où sont rangées des quantités de voitures formant un vrai parc de corps d'armée. Sentinelles ; officiers d'ordonnance ; chevaux de main attendant leurs maîtres.

Un vieux général se détache du groupe et se présente à moi : général Hann ! et me fait signe qu'il n'entend pas facilement ; je crois même qu'il tenait un cornet. Un autre me tend la main et me dit se nommer le prince Manuéloff, commandant la division de cavalerie ; très grand air celui-là. Et d'autres, et d'autres encore, tous aimables, tous charmants, tous hommes du monde et militaires distingués...

Aussitôt les principales présentations terminées, on se mit à table. Il en était temps : car, quoique la canonnade continuât, il faisait grand'faim, et si j'ai oublié les noms de mes aimables hôtes, en revanche, j'ai très bien gardé le souvenir et le détail de l'excellent menu qui m'a été servi. Le voici :

Omelette aux tomates.
Côtelettes de mouton.
Pommes soufflées et petits pois.
Filet de bœuf à la Bagration.
Salade russe.
Macédoine de fruits au marasquin.
Bordeaux — Champagne.

Et la canonnade, mêlée du crépitement de la fusillade, se mêlait aux sons d'une excellente musique qui jouait dans le fond de cette militaire mise en scène. Rien ne vous met en appétit comme une belle matinée de bataille, surtout quand, comme je l'étais ce jour-là, on se trouve dans la zone aimable.

Mais il sembla que les choses prenaient une tournure grave,

car, pendant le repas, les estafettes ne faisaient que se suivre et, chaque fois qu'il en venait une, on lisait le bout de papier qu'elle avait apporté et quelqu'un se levait, saluait, sautait en selle et filait au galop, tellement qu'avant la fin du repas, il n'y avait plus à table que le très aimable général Hann, son aide de camp Hachim-Bey et moi : tous les autres étaient partis pour le champ de bataille. Mais la canonnade ne semblait produire aucun effet sur notre convervation pour la très bonne raison que mon hôte ne l'entendait pas du tout ! De sorte que rien ne dérangea notre festin.

Cependant Son Altesse Impériale le grand-duc Nicolas, averti par la télégraphie militaire, m'attendait. Il fallut donc partir. Hachim me fit monter dans un nouveau véhicule, qui était la propre voiture du général Hann : on ne peut pas être plus aimable ; mais si le général avait pu permettre à son aide de camp de ne pas me bander les yeux après un si bon déjeuner et par une si vilaine chaleur, comme il eût été plus généreux !

La voiture marchait son train-train, et Hachim et moi nous nous racontions des tas de choses, lorsqu'à un tournant de route, je ne sais pas comment ça s'est fait, nous allâmes précipitamment dans un large fossé et la voiture fit panache. « C'est que voyez-vous, disais-je à Hachim, en essuyant le sang qui me coulait de la tête, ces attelages à la russe de trois chevaux de front ne valent rien sur ces routes bulgares ! » Il fallut rebrousser chemin et trouver des chevaux. On me fit grimper sur un cheval de l'escorte. Grimper est bien le mot : avec ces diables de selles des Cosaques, les étriers sont fixés tellement court et tellement en arrière, que si l'on n'en a pas l'habitude, c'est le diable à confesser. Une fois en selle nous fîmes des kilomètres et des kilomètres aux allures vives sans presque nous arrêter. Vers la tombée du jour nous mîmes pied à terre, et, comme à cet endroit il n'y avait ni troupes à voir, ni mouvements à juger, mon aimable guide me permit d'enlever le fameux bandeau.

Le soleil avait disparu, laissant toutefois à l'horizon assez de clarté rose pour que les lignes de crêtes pussent y dessiner leur fine silhouette et, quand mes yeux, qui mirent cinq minutes à pouvoir distinguer les objets et les choses,

sondèrent l'horizon, ils s'arrêtèrent sur une particularité assez fréquente dans ce pays de Bulgarie : les tumulus. Ceux que je voyais devant moi formaient un groupe à notre droite, et pas bien loin. Je regarde encore, et j'observe qu'à côté des tumulus, il y a des cyprès d'une certaine hauteur. Plus de doute : ce sont les hauteurs qui dominent Bièla. Donc nous descendons vers la Yantra que nous devons sans doute dépasser. Il devient évident que le grand-duc Nicolas se trouve à l'ouest ; donc il est toujours devant Plewna. On nous avait pourtant affirmé qu'Osman-Pacha avait quitté cette position. Voici un très précieux point à retenir et à communiquer au retour.

Cependant, je ne tique pas en faisant cette découverte, je fais semblant de n'avoir rien reconnu, et mon aimable guide me laisse jouir de l'air frais jusqu'au moment où nous arrivons en bas de la côte. Là, à cheval, et un bon temps de trot encore avant de nous arrêter pour dîner et faire la grande halte. Quelques minutes nous suffirent pour arriver au gîte. On m'introduisit dans une maison très confortable avec, pour hôte, le plus charmant des colonels.

Voilà encore un nom qui m'échappe... mais ce qui ne m'échappe pas, ce sont les tas de photographies de tas de connaissances que j'ai vues sur sa table, à côté de son lit, partout, partout, et toutes des célébrités artistiques : Sarah-Bernhardt et tout le Théâtre-Français ; et puis Hortense Schneider, Judic, Granier, Marguerite Ugalde, Léonide Leblanc, Blanche d'Antigny, etc., enfin toute la gamme majeure et mineure. C'est que le colonel russe était un vieux Parisien de la bonne époque et connaissait son Offenbach sur le bout des lèvres, tout autant que moi, et, ses fonctions de commandant d'étape l'obligeant à rester souvent chez lui, il avait ouvert le dossier des bons souvenirs et s'était entouré de tous les objets, de tous les bibelots qui pouvaient adoucir la monotonie du stationnement prolongé en lui rappelant le boulevard et le reste... Nous taillâmes une longue bavette, le colonel et moi, en mangeant du bon petit raisin et en buvant d'un champagne qui, sans être précisément frappé, n'était vraiment pas mauvais.

Hachim m'arracha à la plus charmante des causeries pour

me faire monter dans une voiture qu'il s'était procurée afin de pouvoir marcher, tout en dormant, une bonne partie de la nuit. Il devenait de plus en plus évident pour moi que nous allions vers Plewna, car nous venions de traverser le grand pont de la Yantra, et comme, en débouchant, nous n'avions fait aucun changement de direction, nous marchions perpendiculairement à la rivière, c'est-à-dire vers Plewna. La route était bonne et la cariole large : nous dormîmes jusqu'au moment où, le lendemain, nous commençâmes à entendre le murmure d'un grand camp. Il paraît même que nous avions pénétré dans la zone de ce camp, car, de droite et de gauche, on distinguait le son de plusieurs musiques militaires qui répétaient des airs d'Offenbach et des marches connues.

Hachim me dit alors :

— Nous voici au quartier général de monseigneur le grand-duc Nicolas ; préparons-nous.

Effectivement, bientôt les voix, les cliquetis des sabres devinrent plus nombreux, et plus nombreux aussi les à-coups, les arrêts et les « bonjour » à Hachim. Moi, j'étais comme l'aveugle du pont des Arts. Les yeux de tout un brillant état-major étaient braqués sur moi : tout le quartier général me regardait et moi, je ne voyais personne ! Je sentais qu'il y avait là des quantités d'officiers de toutes armes et de tous grades, brillants et chamarrés ; que même des correspondants de journaux étaient en train de me dessiner (je l'ai su plus tard en me voyant dans les illustrés de tous les pays). Comme à Covacia on me conduisit par les bras ; comme à Covacia, quand j'eus réintégré la vue, je me crus un instant dans un décor de grande féerie, d'une féerie vivante.

J'étais au seuil d'une tente. Mais comment lui donner le nom de tente, à cette demeure du grand-duc ? C'était un grand hall d'une douzaine de mètres de diamètre ; beaucoup d'élévation ; beaucoup de jour ; quadruple, quintuple tenture empêchant, à volonté, l'air, le soleil ou le froid de pénétrer. Tente de Kirghize perfectionnée pouvant servir l'hiver avec autant de charmes et d'avantages que l'été, doubles fenêtres, persiennes, abat-jour. Rien ne doit être plus précieux en guerre que le repos du chef. Un général, déjà sur le retour,

qui se refroidit, ou qui dort mal, fait de la mauvaise besogne, et la bataille du lendemain peut dépendre d'une nuit de rhumatisme ou d'un coryza. Le luxe, d'ailleurs, était absolument banni de l'habitation du Grand-Duc. Une simplicité d'ameublement... à n'y pas croire : une grande table au milieu avec des tas de cartes et de croquis ; quelques chaises pliantes ; un lit de camp, un modeste lit de camp ; un poêle ; un samovar. C'est tout !

Un général d'une taille superbe, et de la tournure la plus militaire qu'on pût imaginer, était appuyé d'une main à la table et regardait vers la porte au moment où le bandeau me fut enlevé ; il fit signe qu'on m'introduisît dans la tente. Vraiment, si l'on m'avait dit, avant de l'avoir vue, de dessiner une figure de grand-duc, noble et militaire à la fois, j'aurais, sans nulle hésitation, cherché à peindre celle que j'avais, en ce moment-là, devant moi. Son Altesse Impériale, entourée d'un état-major fort restreint, me reçut avec une bienveillance et un sourire qui me charmèrent au delà de toute idée. Le contact d'un si haut personnage et la timidité inhérente à l'âge ne me troublèrent pas longtemps ; car, sans compter l'aise que donnait l'accueil du prince, je me trouvais en pays de connaissance, rencontrant, aux côtés de Son Altesse Impériale, M. de Nélidow qui fut avant et après la guerre ambassadeur à Constantinople, et MM. Makiew et Basile, qui avaient occupé longtemps les postes de drogman et de chancelier à l'ambassade de Russie.

La conversation roula d'abord sur le sujet de ma mission et ensuite sur les choses de la guerre. Tout à coup, le grand-duc Nicolas, que des réflexions muettes avaient interrompu un instant, me dit :

— Dites-moi, est-il vrai que vous ayez avec Osman-Pacha à Plewna, l'ancien maréchal Bazaine comme chef d'état-major? Voilà ce que l'on nous a affirmé, à ma grande surprise, il est vrai.

— La surprise de Votre Altesse Impériale, répondis-je, est d'autant plus naturelle qu'Osman-Pacha — d'après ce que m'en disait tantôt Votre Altesse Impériale — a su s'attirer l'admiration des illustres chefs de l'armée russe, tandis que le maréchal Bazaine, suivant ce que nous savons de ses actes

autour de Metz, n'aurait pu que lui donner de mauvais conseils, lui qui n'a su tirer aucun profit de la si admirable et si vaillante conduite de son armée les 16, 17 et 18 août 1870...

Comme à ce moment-là un maître d'hôtel venait annoncer que Son Altesse était servie, le prince se leva et, s'excusant d'une indisposition, m'invita à déjeuner avec son chef d'état-major et les personnes de sa chancellerie civile. Le déjeuner fut exquis et la conversation charmante; mais comme, à une distance qui n'était pas éloignée, on entendait une vive canonnade, qui devait être celle de Plewna, je me levai de table pour ne gêner personne.

Quelques instants après, j'avais pris congé du grand-duc Nicolas, et reprenais, en la compagnie de Hachim, le chemin de chez nous. Même route, mêmes arrêts et presque mêmes figures qu'à l'aller. Il est probable que j'ai traversé des localités parmi lesquelles se trouvait sans doute le quartier général de Son Altesse Impériale le Tsarevitch, qui commandait l'armée de l'est; mais je n'ai osé rien en demander et je n'en ai rien su, et la seule chose que j'aie pu retenir, malgré ma cécité passagère, c'est que dans toutes ces zones-là il n'y avait pas beaucoup de troupes en profondeur, ce qui était encore un bon point à communiquer en rentrant.

Durant mon séjour chez les Russes, les positions s'étaient un peu modifiées. Après notre attaque, nos adversaires avaient — comme je l'avais pensé — quitté complètement la vallée du Lom; nous avions eu de brillants succès de Carahassan-Keuy et de Caxélévo; mais, malheureusement, tout cela c'étaient des succès tactiques, sans aucune utilité pour la suite de nos affaires. Et pourtant, le maréchal Mehemmed-Ali-Pacha était un commandant de valeur, d'un courage personnel incontestable; mais il était d'un caractère faible et, ce qui est une déveine noire à la guerre, le malheureux avait un état-major très divisé dans ses opinions. De sorte que l'on avait tapé dans le vide, et les creux que l'on avait faits chez l'adversaire s'étaient remplis de nouveau, et cette ligne, d'une souplesse prodigieuse, grâce à la cavalerie couvrante, avait cédé momentanément pour se redresser, et on était, à mon retour, gros Jean comme devant.

Au dernier village dominant la vallée du Lom, je mis pied à terre dans la cour d'une maison bulgare, et, en m'ouvrant les yeux, Hachim me dit :

— Vous voici en pays de connaissance.

Je croyais, en entendant ces paroles, me rencontrer avec l'excellent Hadji; mais ce n'était pas ce pauvre garçon que j'avais en face de moi; non, c'était mon cheval Timour. La noble bête, en entendant ma voix, la reconnut comme tous les pur-sang reconnaissent celle de leurs maîtres, tourna sa tête fine et intelligente vers moi, me regarda de son grand œil bleu de roi et m'envoya une caresse du bout de son nez rose. Quant à Hadji, personne, ni sur la route, ni aux avant-postes, ne sut me dire ce qu'il était devenu.

Hachim devait me quitter là. Avant de me séparer de lui, je dois rendre hommage au tact et à la délicatesse des commandants russes qui m'avaient donné pour guide un officier musulman, comme aussi au noble caractère de ce charmant compagnon.

Je repris la route de notre camp, précédé de deux cavaliers russes — porte-fanion et trompette — et accompagné de deux officiers de cavalerie. L'un, capitaine, ne savait pas le français, l'autre, colonel, le parlait admirablement. C'était un charmant homme qui, comme moi, aimait Paris. Sur ma parole de ne pas regarder en arrière, il me permit de retirer l'abominable bandeau. Le bleu, l'infini bleu, après les heures noires du bandeau parlementaire, m'envahissait d'un bien-être inexprimable : c'était la sortie d'un tunnel d'une longueur infinie ! Cependant, il nous fallait deux heures de marche pour nous trouver sur nos avant-postes. Ces deux heures, nous les employâmes à parler d'amis communs et de sensations communes, car nous nous trouvions avoir presque les mêmes attaches et les mêmes goûts. La causerie battait son plein et Timour marchait de son pas allongé, quand tout à coup le second officier — le capitaine de dragons — poussa cette exclamation : « Tcherkesses ! » en me montrant du doigt des gens à cheval qui venaient vers nous, en battant l'estrade, bride abattue. C'était une dizaine de Circassiens qui, ne connaissant pas l'usage du drapeau parlementaire, et voyant cinq cavaliers isolés, avaient pensé que le morceau était bon.

Il n'y avait pas une minute à perdre; je priai mes compagnons de me suivre au pas et me dirigeai, au galop, dans la direction des Tcherkesses. Arrivé à cent pas d'eux, je me mis à les hêler en turc et à leur faire des signes désespérés. Ils ne s'arrêtèrent que quand ils eurent reconnu mon uniforme. Et leurs paroles m'inquiétèrent : ils disaient qu'il n'était pas possible qu'un seul officier turc se trouvât en la compagnie de quatre ennemis. Cela leur paraissait louche! Et comme mes compagnons russes me rejoignaient, je tremblais de tout mon être : quelle honte c'eût été pour moi si ces officiers et leurs soldats avaient été touchés par ces maraudeurs. Or le Circassien est grand amateur du cheval de son adversaire. Quand il vient faire la guerre, il arrive avec une selle sur le dos — sur son dos à lui — et n'a pas assez d'argent pour se payer une monture. Les bêtes qu'avaient ce jour-là mes Circassiens étaient de vraies rossinantes sans corps ni jambes. Or, les Russes étaient admirablement montés, et les yeux des Tcherkesses brillaient à cette vue comme des boules d'onyx!

Alors, je pris à part celui qui me parut être le chef de la bande et lui dis tout bas à l'oreille : « Ici, près de moi, vous ne pouvez pas les attaquer; du reste, je me mettrais avec eux : nous serions cinq, nous avons des revolvers, et vous n'avez que vos sabres. Suivez-nous jusqu'aux avant-postes, et là, quand je serai parti pour l'intérieur et que les Russes retourneront chez eux, vous les suivrez, et vous en ferez ce que vous voudrez. »

Le chef des maraudeurs me comprit, accepta le marché et nous suivit à une petite distance. Nous arrivâmes devant une grand'garde. Les hommes étaient à pied. Je fis signe à leur officier de mettre la moitié de son monde sur un rang, face aux Tcherkesses... et maintenant, au premier qui bouge : feu! Le reste du poste s'avança, sur mon ordre, et fit mettre pied à terre à messieurs les récalcitrants qui furent solidement garottés et dirigés sur la prison de Razgrad[1].

1. Je les fis relaxer le soir même, car le danger avait disparu, et au fond ces Tcherkesses sont une excellente troupe auxiliaire — si l'on sait s'en servir — et ce qu'ils avaient fait ce jour-là, c'était dans l'ignorance complète de l'inviolabilité du drapeau blanc.

Le soir même de cette dernière journée je retrouvai le maréchal à Razgrad, et la première figure que je vis en montant les escaliers de sa demeure, ce fut celle de mon excellent camarade Hadji. Il me raconta qu'une fois moi parti en voiture, on ne s'était plus occupé de lui; d'ailleurs on n'en avait pas eu le temps, car les nôtres étaient bientôt arrivés, la baïonnette en avant; le bon Hadji s'était ainsi retrouvé dans nos lignes.

Le brave maréchal, qui avait vivement regretté de m'avoir expédié dans de si fâcheuses circonstances, m'embrassa avec émotion, et, le récit de ma mission et les nombreux renseignements que j'apportais l'ayant intéressé, il en fit aussitôt l'objet d'une dépêche à Stamboul. Une heure après il recevait l'ordre télégraphique de m'envoyer rendre compte de ma mission, de sorte que, sans me reposer une minute, je me rendis à Stamboul, où j'eus l'insigne honneur de présenter mes hommages à Sa Majesté Impériale le Sultan. Sa Majesté, après le récit de mon voyage, s'enquit pendant deux heures des nouvelles de ses fidèles et chers soldats, avec une sollicitude et un amour que je n'oublierai jamais.

En me donnant congé, mon Auguste Maître me permit de me rendre un moment chez moi en m'ordonnant de rejoindre sans retard le généralissime avec certains ordres dont j'eus l'honneur d'être chargé. J'allai donc embrasser mon enfant à la maison et je repartis le même jour pour l'armée. Je rencontrai, quarante-huit heures plus tard, le maréchal au beau milieu de la bataille de Tchircovna qui était l'inutile répétition des combats précédents.

En neuf jours j'avais fait onze cents kilomètres, dont près de trois cents les yeux bandés.

GÉNÉRAL IZZET-PACHA

LES SALONS DE 1899

Il y a des années favorisées de soleil où les bourgeons pointent plus vivaces et promettent d'heureuses récoltes. Les Salons de 1899 nous offrent un de ces jolis printemps d'art. On y voit se dégager nettement de ce qui se dessèche et meurt ce qui se meut et tend vers l'avenir. Leur caractéristique est un retour à la vie, à la nature, une meilleure entente des conditions vraies de l'art, et l'évolution normale de jeunes talents qui prouvent par la justesse de l'observation visuelle leur fraîche et vive faculté de sentir. Une allégresse robuste a gagné de proche en proche, grâce aux esprits indépendants, qui ne sont pas tous ici, mais dont la parole d'affranchissement paraît avoir été comprise. Le goût de la vérité directe et de la sensation personnelle ne saurait prévaloir sans que reculent dans le passé et vieillissent soudainement les œuvres qui se traînent en des routines d'esprit.

L'art académique se plaçait hors de la vie, dans un domaine de combinaisons factices où rien ne pénétrait de ce qui nous trouble, nous émeut et nous fait vivre. Il ressassait sénilement de vieux thèmes, ou croyait les renouveler par des particularités bizarres, maintenant une séparation funeste entre l'homme et l'artiste, entre la vie et l'œuvre. Ainsi la création artistique, où doit s'exalter le sens intime, tournait au pur

mécanisme. Comment des œuvres nées aux froides régions de l'intelligence et de la mémoire auraient-elles offert l'unité, la forte vie organique de ce qui doit germer au fond mystérieux de l'être? Profanes ou sacrées, les tragédies d'école nous semblent aujourd'hui des ombres qui vont s'évanouir, et la place matérielle qu'elles occupent encore ne saurait faire illusion sur leur insignifiance.

Pour ne citer que ces deux exemples, la gesticulation forcenée des sicaires qui assassinent un César, non plus que l'adroit agencement des groupes qui foisonnent dans l'*Assaut de Saint-Quentin*, ne sauveront de l'indifférence les toiles de Rochegrosse et de Tattegrain, ces candidats perpétuels au musée de Versailles. L'illustration de l'histoire, dénuée de la grande imagination qui fait surgir des âges lointains le drame éternel de la changeante humanité, est une forme d'art inférieure. Il faut avoir pris conscience en soi-même des forces de vie et de mort qui se heurtent en nous et hors de nous pour projeter dans le passé cette émotion personnelle qui nous le rend présent. On ne peut ressusciter autrefois que par le sentiment d'aujourd'hui.

Ce n'est donc pas l'histoire que j'attaque. Comme la mythologie qui prête une vie individuelle aux immuables instincts, elle peut s'illuminer au reflet d'une âme passionnée et nous transmettre le frémissement de l'heure présente. Le néant, c'est l'anecdote historique ou religieuse, la froide érudition de curiosité et de bizarrerie. J'y vois une duperie qui entraîne des hommes de talent hors d'eux-mêmes, les condamne à tournoyer dans le vide, en quête d'effets extérieurs, à solliciter l'intérêt pour des épisodes dépourvus de sens général. L'artiste qui se quitte lui-même, en quelque sorte, et renonce à puiser les éléments de sa création dans le sentiment des rapports qui le lient aux autres hommes erre sur la lande stérile et ne voit que des mirages.

Je ne m'étonne pas qu'une élite peu nombreuse échappe à la superstition du passé, et reprenne un contact direct avec la nature vivante. Dans nos civilisations vieillies, l'esprit succombe sous le faix d'une science imposée ou rapidement acquise; il en est accablé ou gonflé. Tous, plus ou moins, nous ressemblons à Mascarille qui se bombe et fait le beau

sous des gilets superposés. Il est bon que la nécessité nous arrache l'aveu de ce que nous sommes et nous dépouille, serait-ce un peu brusquement. L'homme sort de cette épaisse livrée d'importance plus svelte qu'il ne l'aurait pensé ; et mieux vaut un maraud dégagé qu'un faux marquis étoffé de parures étrangères : celui-là, du moins, a la sincérité de ses gestes et ne parle que d'après lui même. De là vient sans doute que tant de jeunes gens paraissent vieux et que, par compensation, certains vieux retrouvent la jeunesse. Rien n'alourdit comme de porter le poids des préjugés, rien ne rafraîchit le sang comme de revenir à la sincérité native. Il ne peut y avoir d'art esclave ; et, de nos jours, combien l'artiste trouve de raisons en lui, hors de lui, pour aliéner, par prudence, une liberté dangereuse qui ferait son salut dans l'avenir ! Aussi la simple affirmation de l'indépendance prend-elle des airs de révolte. On reconnaîtra un jour que ces prétendus révoltés avaient tranquillement raison.

*
* *

Déjà, malgré les négations et les chicanes, les ironies et les colères, Rodin, par la seule force des choses, a conquis sa place dans la tradition vivante de Barye et de Carpeaux. Il faudrait, mais l'espace ici me ferait défaut, pour comprendre la logique de ses hardiesses, juger dans son ensemble une œuvre où tout se tient. L'*Ève* qu'il expose cette année en est un admirable fragment. Ramassée sur elle-même dans un geste farouche, de ses bras croisés elle se voile la face et les seins, et l'on sent passer dans tout son corps puissant et misérable le frisson des châtiments pressentis. Ce bronze vivant et pathétique porte témoignage du réalisme passionné qui exalte la nature en restant fidèle à sa logique sévère, du lyrisme précis qui domine la réalité sans la trahir. Il semble que Rodin se soit rendu maître des forces élémentaires qui animent toute chair frémissante et douloureuse. Embrassant la nature d'un amour profond et sans restrictions, il pénètre à la source des énergies instinctives et poursuit la forme en ses grâces les plus délicates. Il est le poète du désir et du tourment. Partout, dans ses douloureux

drames, Pan s'agite en son limon, confesse une aspiration inquiète : des êtres semblables à nous luttent, souffrent, s'efforcent avec un élan fiévreux, et la vie intérieure projette leurs corps en nerveuses attitudes. La vie rayonne du centre des figures aux surfaces, jaillit du dedans, des noyaux fortement massés auxquels s'ajoutent le mouvement précis des muscles et les fines inflexions de l'épiderme.

Ce fécond inventeur de gestes naturels est encore un grand portraitiste, capable d'élever au type des caractères individuels. Le buste de Rochefort en fait foi. La personnalité du célèbre pamphlétaire y est pénétrée à fond, mais l'image dépasse l'homme par l'agrandissement logique des formes qui lui confère une beauté générale et l'égale aux fortes synthèses antiques. Quelle impression de sombre violence, comme d'un bélier têtu, émane de cette tête penchée en avant, non pour le rêve, mais pour la lutte ! La bosse formidable de la boîte crânienne, le jaillissement dru des cheveux, l'incertain des regards embusqués et voilés d'ombre, la mâchoire puissante, la lèvre fine et amère, tout cela fortement lié pose devant nous l'énigme d'une face obstinée et mobile, ironique et triste. Étrange incarnation de forces obscures, on dirait une figure lointaine, venue de l'antiquité ou de la Renaissance, où s'allieraient l'animalité et la finesse, la cruauté et l'esprit ; mais avec cela le type de race est si accentué que le personnage, quoi qu'on en pense, apparaît comme essentiellement français. Manet avait supérieurement rendu l'impression première de cendre blanchâtre que laisse un visage uniformément recouvert d'un ton blafard. Rodin a mis en pleine lumière l'harmonie contrastée de ce tempérament impulsif en qui se combattent l'élan et le sarcasme, l'action et la négation. Cet autre buste, le portrait de Falguière, c'est la nature prise sur le vif, c'est un caractère serré au plus près avec une mordante exactitude ; la vitalité ardente du modèle y est écrite aussi clairement que l'insuffisance de son idéal.

Rodin peut attendre sans inquiétude que l'avenir rende justice à l'œuvre tant contestée de l'an passé. Le *Balzac* de Falguière ne fera pas oublier le sien. La pire aventure qui pût arriver au sculpteur chargé de le remplacer, c'était d'être insignifiant. Quand on a encore dans l'esprit la haute allure

de combattant et de penseur, l'élan inspiré du Balzac qui portait si allègrement sa lourde enveloppe charnelle, il est difficile de prendre intérêt à ce gros homme bonnasse, assis sur un banc, le genou dans sa main, qui n'agit ni ne pense, ni ne rêve, mais se repose béatement. Quel rapport de ce bloc invertébré et veule au génie passionné qui fut toute sa vie en mal de pensée, d'invention et de création? Je ne vois ici ni architecture de formes, ni rythme de lignes, ni équilibre de volumes, rien enfin de ce qui passa inaperçu dans l'œuvre de Rodin et de ce qui faisait sa solide beauté. L'unique mérite du sculpteur adroit et fécond qui remplaça au pied levé un grand et profond artiste, serait donc d'avoir imposé le calme au grand homme de peine qui ne connut pas de répit.

L'avenir dira mieux que nous la place définitive qui appartient à Rodin dans l'évolution de l'art français. Dès maintenant nous pouvons constater la vive impulsion qu'a donnée autour de lui son exemple. Un grand artiste ne communique pas son génie, qui est le secret de sa personnalité, mais il stimule les énergies dormantes, il rajeunit les éternelles vérités en les colorant de sa passion actuelle.

Il me semble que les sculpteurs d'aujourd'hui se partagent entre deux tendances différentes. La nature est l'objet commun. Les uns l'étudient avec un amour attentif et qui serre de près la forme, ce qui est fort bien, à condition de ne pas tomber à l'odieux moulage. Les autres lui imposent l'exagération logique qui seule peut exprimer la passion. Ces derniers se groupent autour de Rodin, et plusieurs sont ses élèves directs. Leur sculpture est vivante, synthétique, colorée : elle traduit l'indépendance de la pensée et l'ardeur de la vie. Elle trouve le style dans l'unité du sentiment qui emporte les parties d'un mouvement continu. Cette force a parfois quelque chose d'excessif et de tendu, paraît insuffisamment disciplinée par le goût : en cela les disciples sont inférieurs au maître dont la puissance s'enveloppe de douceur. Ainsi Bourdelle a modelé fièrement, avec un beau sens de la coloration, les visages hurlants et douloureux qui feront partie d'un *Monument de la guerre*. Il a pétri d'ombre et de lumière une tête admirable qu'il appelle la *Pensée active* et qui est bien un être supérieur,

d'une beauté intellectuelle. Dans un groupe de l'*Age mûr*, mademoiselle Claudel égale les hardis statuaires du XVe siècle par l'éloquence de son réalisme tragique. Une femme jetée en avant de tout son désir tend les bras vers l'homme que la Mort a déjà marqué de sa flétrissure et qu'elle entraîne loin des joies de la vie. Une *Clotho* de marbre n'est pas moins belle d'exécution : ce corps de vieille femme, d'un aplomb original et d'un accent énergique, se dérobe malheureusement sous un écheveau embrouillé. Le buste d'un contemporain en costume Henri II est un marbre fièrement travaillé, vigoureux et d'expression tranchante : le talent viril de l'artiste n'a pas toujours le charme qui s'ajoute à la force quand elle est pleinement maîtresse d'elle-même.

Le *Débardeur* de Constantin Meunier se présente avec une grandeur calme dans une attitude héroïque. Un autre sculpteur belge, Jef Lambeaux, de tradition toute flamande, modèle fougueusement des figures pleines de sève, dresse, comme une jeune guerrière au profil dédaigneux, aux seins altiers, le buste d'*Imperia*. Injalbert expose un très beau portrait de femme, ferme de plans, fin d'expression, aussi large que serré. La *Passion* de Saint-Marceaux, d'un style archaïque et sec, contient une belle figure de saint Jean. Le *Saint François d'Assise* de madame Besnard lève au ciel une face extatique, ouvre ses mains stigmatisées, dans une tension bien marquée de tout son être vers le Dieu dont il revit les douleurs. Le *Monument du général Sherman*, par le statuaire américain Saint-Gaudens, procède du réalisme de Rauch, et son élan fier s'accompagne heureusement d'une Victoire. Les jolis enfants de Schnegg, un buste de jeune fille de Marcel Jacques, la *Vieille Femme* du Belge Dewreese, la *Fontaine* de Rouzaud, *la Vague et le Rocher* de Grégoire, le *Maître ferronnier*, de Baffier, et ses admirables étains, deux gracieuses figures de madame Cazin, les danseuses de cire et de bronze de Carabin, ces vives Füllers et ces capricieuses Oteros si bien jetées dans leur mouvement, sont des œuvres intéressantes et d'accent personnel. Ce sont encore des merveilles d'art, fines et solides, ces trois statuettes de Dejean, deux femmes assises et une autre qui danse, en costume de nos jours, ces figurines naturelles et pimpantes, d'un modelé savoureux et gras, d'une

forme pleine et souple, exquises de grâce et d'esprit, vrais Tanagras modernes sans ombre de pastiche.

A côté de cette sculpture passionnée de vie et de libres recherches, et qui n'a pas encore fait toutes ses preuves en des œuvres définitives, persiste une tradition plus calme, forte encore quand elle ne s'alanguit pas de mollesse et de facilité routinières. Le goût et la mesure y dominent ; la passion n'est pas toujours présente. Trop souvent la transposition fait défaut, et la forme conçue pauvrement se dessine par les lignes plus qu'elle ne se modèle par les volumes. Là aussi, d'ailleurs, un renouveau s'annonce.

Le noble talent de Paul Dubois s'exprime dans sa force tranquille par le beau groupe harmonieux et ferme du *Souvenir ;* par le buste d'Ernest Legouvé, qui est un admirable portrait de la vieillesse. Mais il faut bien constater que les maîtres du chœur sommeillent pour la plupart et ne se mettent pas en frais. Car vraiment je ne puis prendre plaisir à l'effigie sèche et lourde du poète-cordonnier Vestrepain dont Mercié a rendu si pauvrement la rondeur populaire, non plus qu'au monument élevé par Barrias à la gloire d'un philanthrope. La pauvre fille anémique, assise au pied du socle et levant des yeux plaintifs, fait un contraste douloureux et choquant avec la figure épanouie du bienfaiteur, et l'on se demande si cet hommage n'est pas une satire. Le bon dessinateur Henri Pille, qui eut un si joli sentiment des décors du passé, méritait mieux aussi que la triste architecture dont M. Gauquié encadre son buste, et ce buste au clignotement grimaçant ne me rappelle pas sa laideur spirituelle. Du moins, si le colossal monument élevé par Carlus à la mémoire de trois instituteurs fusillés en 1870 pèche par les proportions ; si les figures juchées trop haut, plus agitées qu'émouvantes, ne sont pas à l'échelle voulue, on a l'agréable surprise d'un groupe d'enfants jolis et naïfs qui apportent des couronnes et des branches de chêne, encore que parmi les festons et les feuillages ces gracieuses figures d'idylle évoquent une fête champêtre plus qu'une scène héroïque.

Le manque de synthèse et de vue d'ensemble est sensible

en général dans les groupes, dont les parties se juxtaposent et ne se fondent pas : on cherche un ensemble organique où les formes s'appellent et s'engendrent dans une harmonieuse continuité. Une exception est à faire pour le vivant groupe de M. Décatoire *Pan et Psyché*. Peu d'œuvres sont d'une plus belle venue, d'une poésie plus naturelle. Le chèvre-pieds bien épais, limoneux et lourd, embrasse et contemple avec une ardeur mêlée de pitié la pudique et fluette Psyché qui s'abandonne à ses genoux : le contraste de la matière féconde et rude avec l'âme douce, confuse et ravie d'être aimée, a été très délicatement senti par l'artiste. Je ne retrouve pas cette unité de conception dans l'*Éternelle Idole*, de M. Seysses, quoique la silhouette décorative ait une fine élégance. Le jeune homme agenouillé est un vigoureux, un souple morceau de sculpture, mais il se relie mal à la figure de femme étriquée et menue qui le domine. Je fais un même reproche à M. Guilloux pour son *Ève retrouvant le corps d'Abel* : prises à part, ces deux figures sont exécutées avec verve et souplesse ; mais de quel autre élan la mère eût embrassé le corps de son fils ! Et cette mère, d'ailleurs, a tout le caractère d'une amoureuse. C'est Écho et Narcisse, non pas Ève et Abel.

Et même à supposer que les convenances morales soient observées, il ne suffit pas, pour grouper réellement des figures, de concevoir juste et d'exécuter fortement, si les parties restent isolées. J'apprécie dans l'œuvre de Captier, *la Force hypocrite terrassant la Vérité*, des beautés de premier ordre. L'idée s'exprime clairement. Assise, le torse droit, une Mégère aux traits durs, aux lèvres rentrées, Fatalité sans merci, d'un bras rigide pèse sur la nuque de la jeune, de la tendre Vérité qu'elle bâillonne, le pied posé sur le miroir révélateur. Examinez chaque partie : le torse, le ventre, les cuisses arquées et puissantes de la femme assise, le corps infléchi de la victime, tout est d'un fort et pur dessin ; les dos surtout sont admirables : celui de la Force, musclé, solide et nerveux ; celui de la Vérité, exquis de grâce pliante. De face, pourtant, le groupe se désunit, semble sec et dispersé. C'est qu'avec tout son talent, le statuaire n'a pas su mettre autour des figures, par une heureuse disposition des masses, des

saillies et des rentrants, cette magie de coloration qui doit revêtir l'œuvre sculptée d'un charme lumineux. Aux belles époques d'art, tout se tient dans l'unité d'une conception d'ensemble, et l'agrément du détail n'est que la fleur de la logique. Mérite rare de nos jours où l'absence de style est, pour l'ordinaire, défaillance de pensée synthétique. Je vois, posé sur un cippe d'occasion, le buste charmant où M. Cros a si bien rendu la beauté généreuse et la bonté épanouie de la tragédienne Agar ; mais pourquoi ce masque en pâte de verre, d'un art trop rudimentaire, est-il plaqué au-dessous comme au hasard? Buste, attributs et cippe semblent tout étonnés de se voir réunis ; eût-il coûté beaucoup à l'artiste de les mettre d'accord?

Il faut donc se rabattre sur des figures isolées où la nature est étudiée amoureusement, où les attitudes libres des corps sont finement senties. Là on trouvera un goût de vérité et de simplicité très rassurants pour l'avenir. La jeune sculpture semble décidée à rompre avec les idées compliquées et les logogriphes de marbre. Grâces lui soient rendues pour le repos d'esprit qu'elle nous donne. Ce n'est pas son esprit inventif et ingénieux que le sculpteur doit montrer, c'est l'esprit de la forme, c'est le sens puissant ou gracieux des courbes de nature qui parlent un si mâle ou si doux langage. L'artiste vaut par le sentiment soudain et synthétique qu'il a des choses ; s'il l'affaiblit et le disperse en arguties, il perd son avantage et lutte à armes inégales avec les moralistes et les philosophes.

Ce sont des œuvres simples et fortes que la *Source*, de Levasseur, aux formes amples, longues et enveloppées, d'un charme pur et d'une science qui ne s'affiche pas ; que la fine et amoureuse *Psyché*, de Greber, que la *sainte Cécile*, de Sudre, touchant sa harpe céleste dans un gracieux et chaste mouvement de danse ; que les *Fleurs de sommeil*, de Hannaux ; que l'*Ève*, de Brou, d'un modelé puissant un peu trop égal ; que le très vigoureux *Marsyas*, de Villeneuve. Et je citerai encore l'*Automne*, de Langrand, d'une poésie subtile, la *Bacchante couchée*, de mademoiselle Jeanne Itasse, et la *Bacchante* bondissante de Peyre, la *Salammbô* de Ferrary, d'un mouvement heureux et d'un goût raffiné dans sa polychromie ; la

Désolation, de Gaspary, et l'*Aube*, de Vidal, la première, vigoureuse et un peu sèche, la seconde, délicate, mais trop uniforme. Ce goût de simplicité expressive plaît encore dans la statue de l'amiral Verninac, par le statuaire Boverie, qui expose aussi un fort beau portrait de femme. Très simplement posée, la figure souriante et fine offre une bonhomie bien rare dans la représentation des guerriers contemporains, auxquels une rhétorique spéciale prête d'ordinaire des attitudes renfrognées ou provocantes.

*
* *

L'art viril par excellence a repris, grâce à Rodin, toute sa valeur d'expression, et c'est encore grâce à lui qu'il s'est remis dans un juste et fraternel rapport avec l'art de la peinture. Ces deux modes de traduction, tout en gardant leurs moyens propres, ne sont pas et ne doivent pas être isolés l'un de l'autre ; et s'il arrive que la peinture tende un peu trop à s'évanouir en agrément superficiel, il est bon que la statuaire avec ses réalisations solides lui rappelle la nécessité des volumes denses et des dessous consistants. Pour le sculpteur comme pour le peintre, le problème n'est pas tant de dessiner par des lignes que de modeler par des masses, la ligne n'étant qu'une fiction et n'ayant de beauté qu'autant qu'elle résume des contenus substantiels. La besogne loyale du sculpteur est donc de bon conseil pour un art qui vit d'illusion et risque de s'évaporer en quintessences. Il n'est point question de revenir aux erreurs de David et de peupler les tableaux de statues. Mais plus d'un peintre pourrait sans dommage emprunter à ses camarades plus rudes le sens des formes pleines et des modelés profonds ; une transfusion de vigueur ne nuirait pas aux anémies distinguées.

Peinture et sculpture ont de tout temps réagi l'une sur l'autre. Selon les époques, les aptitudes de races, les conditions de mœurs et de climat, c'est tantôt l'une et tantôt l'autre qui a pris le pas et donné le ton. Mais à l'avantage de toutes deux la communication doit rester ouverte de l'une à l'autre. Ainsi en fut-il dans les périodes heureuses où l'unité de l'art était comprise. Au nord, où la sensation est surtout pittoresque, la peinture des Van Eyck donne l'essor à toute une

sculpture naturaliste, celle de Rubens engendre la statuaire des Flandres et des Pays-Bas. En Italie c'est la beauté des fragments antiques qui donne l'essor au génie moderne. La Renaissance unit les deux arts fraternellement. Michel-Ange et Vinci modèlent sur la toile comme dans le marbre. Figures et paysages ont, dans le mystère de Rembrandt, la solidité plastique, et l'on imagine aisément ce qu'aurait pu être la sculpture véhémente et colorée du plus peintre des peintres. Dürer en Allemagne, Poussin chez nous, peuvent quitter le pinceau pour l'ébauchoir, et d'ailleurs ces maîtres de la forme donnent à toutes leurs créations la plus ferme densité. En un mot, si le peintre nous ment par l'artifice du clair-obscur, il poursuit sous l'ambiance la même vérité que le sculpteur, et le grand statuaire évoque autour des masses un frémissement d'atmosphère colorée qui les isole du réel.

Cette parenté des deux arts apparaît bien clairement dans l'œuvre d'un artiste qui donne à son modelé de plus en plus la puissance et la largeur des plans sculpturaux. Dès longtemps ceux qui regardent ont pu lire dans les toiles d'Eugène Carrière, à travers la pénombre où le vrai s'idéalise, la solide précision qui supporte la beauté du sentiment. Malgré toutes les différences qui le séparent de Rodin, cet artiste suit pourtant une route parallèle. Son art d'intuition et de synthèse s'inspire des instincts primitifs, rappelle fraternellement à l'homme sa raison d'être, et fait passer en de pathétiques figures la douceur et l'angoisse de la vie. La réalité pénétrée par l'ardeur de la pensée s'empreint de grave tendresse et de sentiment religieux. Et cette conception si humaine et si entière se traduit en un style fier qui préfère l'esprit à la lettre et tend vers la tranquille grandeur de l'antique. Autour des réalités l'ambiance intervient comme un choix intelligent et ému qui met chaque chose à sa valeur d'intérêt, l'approche ou la recule, alterne savamment les sonorités et les silences. La forme intègre et poursuivie dans ses modulations essentielles vit d'une vie souple, et, bien que fixée par l'art, se meut dans le mystère qui l'enclôt.

Carrière me rappelle encore Rodin par sa façon hardie d'aller au fond des choses, par le réalisme aigu d'un regard qui sonde la vie, par la sympathie ardente qui exalte sa beauté.

Il fait renaître du passé les heures d'ivresse heureuse, il évoque l'énergie farouche et tendre, la grâce animale des êtres restés proches de la nature. Dans cette œuvre généreuse la vie bat son plein, déborde comme une féconde source, se communique aux esprits. D'accord avec les maîtres pathétiques et méditatifs, il rétablit l'art dans son vrai rôle, qui est d'écarter doucement les conventions déformantes et de ramener l'homme aux vérités naturelles. Par Rembrandt et par Dürer, le fécond et libre esprit germanique a bien fortement marqué ce caractère d'animalité qui ne rabaisse pas l'homme, mais le replace au sein de la nature et fait circuler dans ses veines la sève ardente du monde. Ce vigoureux panthéisme, cette intuition de l'unité et de la solidarité des êtres au sein de la vie universelle, soutient et nourrit aussi les belles créations du peintre moderne. On y sent passer un chaud courant d'énergie qui unit et rapproche les âmes dans le profond amour et la charité sociale. Gonflés de vie, avides de tendresse, les êtres s'appellent et se cherchent. A demi sommeillante encore, la fillette se blottit d'instinct sur le sein maternel, d'un bras enlace le cou de la protectrice, appuie tendrement et douloureusement ses lèvres à la place aimée, tandis qu'avec une nuance d'envie la plus petite réclame sa part de caresses. La mère, avec la grâce heureuse et libre des gestes naturels, se penche sur la couvée, laisse glisser le baiser de l'enfant jusqu'à son cou ; groupe vivant aux contacts appuyés, aux courbes sinueuses comme la lente ondulation des houles.

L'*Etude*, une autre toile d'Eugène Carrière, me saisit plus encore par un accent de nouveauté et de vérité directe qui rappelle l'art si simple et si profond de la Grèce. J'ai pensé devant elle aux calmes groupes antiques où la familière douceur et le sentiment pur de la vie s'exhalent comme des parfums. Je crois avoir vu ce groupe depuis toujours et pourtant il me surprend comme une révélation. L'art vrai fait jaillir en nous des réminiscences latentes. C'est qu'il arrête dans une forme qui restera la passagère beauté des choses, cette beauté qui n'a fait qu'effleurer nos esprits distraits, non sans y laisser pourtant une insensible trace. Ainsi l'intuition des grands moralistes appuie aux points sensibles de nos consciences ; et

de nous savoir si bien connus, nous jette dans une angoisse brusque et joyeuse. La découverte des gestes vrais et des attitudes éternelles nous communique cette même surprise heureuse à laquelle je reconnais l'accent de nature, la beauté durable. Comme paraît vaine dès qu'on est remis en présence de ces pures vérités la recherche haletante du bizarre et les inventions saugrenues des imaginations en mal d'inédit!

L'art antique a vécu sur quelques thèmes simples, nuancés par l'émotion personnelle de chaque artiste. Rien ne défend à l'art moderne de l'imiter en cela et je sais un gré infini à l'artiste qui m'en donne la vivante preuve. Des mêmes choses toujours l'humanité sera émue, de ce qui fait sa vie, sa force et sa joie. Carrière le sait bien, qui disait dans une préface où s'énonce le principe de son art : « Je vois les autres hommes en moi et je me retrouve en eux ; ce qui me passionne leur est cher. » Car c'est vraiment une chose toute simple que cette chose émouvante : une belle jeune fille qui a l'air sage et réfléchi d'une Minerve, d'une main tient la palette, de l'autre, posée sur le front de sa sœur, avec une insistance caressante, donne à son jeune modèle l'inclinaison voulue. Celle-ci se prête de bonne grâce, fière de son rôle, avec pourtant la légère résistance musculaire qu'oppose d'instinct tout être à une pression. Elle aussi est sérieuse, mais d'un sérieux où veille de la bonne humeur, et le contraste entre les deux natures, l'une plus épanouie en force, l'autre plus délicate et plus grave, est admirablement saisi. L'impression qui demeure est celle d'un religieux silence comme devant tout acte accompli en simplicité de cœur et d'esprit. On y sent la présence invisible d'une muse, et je ne sais pas de plus bel hommage rendu par un artiste au caractère sacré de l'art.

Je veux remarquer encore comme les plans qui passent insensiblement l'un dans l'autre accueillent doucement la lumière, et que ces vivantes statues sont séparées de nous par la vibration légère de l'atmosphère. Cette tête du jeune modèle, de construction si large et si souple, avec le renflement de la joue qui amène logiquement la moue des lèvres, comme elle est humide et moite sous la lueur caressante qui la fleurit! On découvre encore dans ce mode sobre une déli-

catesse de coloris, on sent la richesse cachée d'une palette qui obtient des effets raffinés avec des éléments simples, par des valeurs de blancs, de noirs, de gris violacés, de bruns et de grenats sourds. Il n'en fallait pas plus au Greco ni à Velasquez pour faire œuvre de grands coloristes.

Cet art de vérité et de beauté ne me rend pas injuste pour les œuvres brillantes et les jolis caprices d'une imagination amoureuse. Je ne crois pas que Besnard ait jamais été mieux inspiré que cette année. Ses essais de réalisme pittoresque ne me ralliaient qu'à demi. Il revient avec une palette enrichie et tout égayée de tons neufs à son originalité propre, à ce beau sentiment du savoureux décor où son talent librement traditionnel se meut à l'aise. Son originale fantaisie allège et délivre l'esprit, et le plaisir de l'artiste fait notre plaisir. Dans le grand panneau des *Idées*, l'arabesque imprévue et facile, le jet heureux de la composition nous emporte aux régions charmantes où les corps libérés se jouent au gré de leurs désirs. Ces Idées sont des femmes, sœurs des corolles et des palmes, envolées dans le ciel où des étoiles brillent parmi des retombées de sombres feuillages. Elles sont écloses dans la joie, ces belles Idées, elles sont nées d'une pensée affranchie et qui jouit de sa maîtrise. J'aime aussi le clair et charmant symbolisme de ces autres panneaux : *la Rêverie, la Pensée, les Fruits, les Fleurs*, d'un arrangement gracieux et d'un frais coloris, parfois seulement un peu mince ; j'aime surtout *le Jour*, où la lumière chante sur les masses bien silhouettées des futaies et sur la surface claire des eaux, où l'ardeur de l'été anime la fougue de deux danseuses, voluptueusement rythmée par la double flûte. A cet art délicat et qui s'épanouit en joie, il ne manque à mon sens qu'un peu d'enveloppe et de profondeur. On craint parfois que le charme subtil ne s'évapore et ne laisse apercevoir la baguette dans le scintillement des fusées.

Un autre plaisir d'esprit nous est venu cette année par l'exposition de Cazin. Avec les paysages en sourdine qu'il répète sans nous lasser parce qu'ils expriment les nuances d'une sensibilité très fine, avec ces pays du Nord spongieux et sourds, ces sables pâles et ces verdures grises, ces routes mélancoliques

et ces fermes noyées de brumes, Cazin nous apporte un choix de dessins et nous initie aux premières démarches de son art. Il le peut faire sans risques. Tous ces crayonnages portent la marque d'une sincérité charmante, d'une conscience réfléchie qui se juge et garde sa mesure. L'intimité est le domaine propre de Cazin. Il a une manière douce, fine et tendre de dire les choses, jamais en force, jamais en excès. Il parle à la nature aux heures recueillies, aux doux matins, aux soirs rêveurs ; elle lui répond, et ce sont ses confidences à mi-voix qu'il nous répète. Ainsi a-t-il dérobé aux plus humbles aspects de nos campagnes, aux collines basses, aux pauvres cabanes, aux champs fuyant sous la nue, le charme discret et l'humaine mélancolie qu'ils renferment. Charmants dessins, ils nous disent l'émotion et la surprise première que l'artiste a ressenties devant la nature ; ce qui l'a accueilli et retenu le long de la vie. Légers, attentifs et fins, retenant de la nature moins sa force que sa délicatesse, non ses aspects grandioses, mais sa douceur maternelle et sa familière élégance, ils ont une simplicité exquise, un accent pénétrant et doucement plaintif. C'est la svelte silhouette des arbres en bordure, c'est le frisson hérissé des pins, c'est l'agreste physionomie des maisons basses, des meules et des pignons aigus. La vie humble se tapit tout près du sol pour ne pas donner prise à l'orage, aux ruissellements des nues, aux passages des bourrasques. Tout est sourd, voilé, un peu traînant comme une mélopée paysanne, tout s'imprègne d'une tendresse inquiète qui fait penser au vers de Hugo :

> Ne frappe pas, tonnerre : ils sont petits, ceux-là...

Cazin, lui aussi, dit son hymne à la Terre et fait passer dans ses plus simples décors la piété d'une âme religieuse.

Et comme il a bien senti, mieux que tout autre depuis Ruysdael, la poésie de la route ! La route forestière ou rurale, qui court parmi les cultures, s'enfonce entre deux murailles vertes ou les alignements d'arbres, la route où cahote la bâche du roulier, où trottine la carriole du paysan, où peine le chemineau musard et le piéton affairé, la route incertaine qui évoque les étapes du tour de France, la surprise des tournants, la rencontre imprévue, les arrivées, les départs ;

sans cesse elle met dans l'œuvre de Cazin sa note pâle et son contour sinueux.

Parmi ces dessins de Cazin, je ne saurais oublier les figures. Elles ont mêmes qualités de finesse et de touchant naturel ; groupes de mères et d'enfants, femmes agenouillées, gestes parlants et simples, attitudes surprises et résumées par un modelé furtif et caressant ; on y sent passer quelque chose de la douceur de Corot et de la familiarité de Rembrandt. Elles me rappellent tous ceux qui ont surpris le charme intime de la vie, mais plus particulièrement ce qu'il y a de plus délicat dans la tradition française, Chardin, Corot : elles ont la noblesse et l'innocence. Comment un tel artiste n'a-t-il pas eu l'occasion de prêter à nos monuments si bizarrement décorés parfois la parure de sa fine poésie ? L'œuvre de Cazin est sûre de durer. Par cela même qu'elle n'a pas voulu enfler la voix, sa prose ailée et chantante aux modulations nuancées le désigne comme un des meilleurs interprètes de notre nature modérée. Après le lyrisme robuste de 1830, tandis que l'impressionnisme disait plus hardiment la splendeur des choses, il a repris avec sa tendresse rêveuse les thèmes éternels et murmuré la bonne chanson qui berce et qui rassure.

C'est aussi dans l'intimité que s'est mûri le noble talent et la forte conscience de Fantin-Latour. Son œuvre de charme austère est nourrie de méditation, s'inspire d'une religion d'art âpre et puritaine. Le peintre de l'*Hommage à Delacroix* et de l'*Atelier* détend volontiers sa manière en des mythologies aux sonorités complexes où passent les héroïnes de Berlioz et de Wagner, les nymphes de la Grèce et les ondines du Rhin. Ces belles figures, mystiques ou païennes, qu'elles attendent le cygne de Léda ou celui de de Lohengrin, apparaissent en d'harmonieux décors, baignées d'une magie errante et du pressentiment de l'au delà. Telles ces chastes baigneuses que l'on prendrait pour des Muses ; telle cette ondine couchée dans l'ombre violette et qu'effleurent les feux orangés du soir.

Le peintre comme le poète est souverain d'une région idéale où son esprit se meut en liberté. Ainsi le grand artiste qui terminait l'an dernier une existence pleine d'œuvres et de gloire avait transposé dans une atmosphère sereine les élé-

ments, les termes sobres et vrais que son choix empruntait au réel. Il avait fait de son émotion grave la régulatrice d'un univers simplifié qui était sa création et sa joie. Puvis de Chavannes est encore présent, cette année, par une œuvre intime qui nous rappelle à la fois l'homme et l'artiste. Portrait de la Dame en noir, image de la compagne dévouée qu'il a suivie de si près dans la tombe, fait revivre une âme délicate par la délicatesse choisie de la forme. La beauté de l'œuvre de Puvis réside en cette élection émue et savante qui, résumant la nature en un style héroïque et familier, détermine ses rythmes avec une netteté supérieure. Ce peintre longtemps peu compris fut avant tout un esprit amoureux de clarté.

La peinture murale n'a de sens que si elle dégage des contingences la ligne d'une pensée simple et l'expression d'une vérité éternelle. Cette haute généralité, qui est la poésie de l'art plastique, est-elle bien sensible dans l'art viril et sincère de Jean-Paul Laurens? L'invention lyrique manque à sa robuste prose; mais il a le sens des choses rudes et des époques barbares. Le grand plafond destiné au Capitole et qui célèbre la victoire de *Toulouse contre Montfort* est d'allure héroïque et plaît par une arabesque hardie et bizarre. L'agneau toulousain triomphe sur les nuées au-dessus du lion de Montfort, précipité dans le vide, la poitrine traversée par la hampe d'une bannière. Des figures volantes, d'un jet puissant, d'un ferme et ligneux dessin, portent sur leurs épaules, accompagnent du chant de la lyre un personnage assis sur une civière. Ce groupe monte vers le ciel où les nuages entr'ouverts laissent voir les bienheureux protecteurs de la cité, trônant par étages. Au-dessous, le haut d'une tour de briques roses apparaît couronné de défenseurs et de machines de guerre. Tout cela est plein de fierté, de bonhomie âpre et de chaleur sans éclat, un peu trahi par un coloris sec et sans rayonnement. On dirait une page agrandie de maître enlumineur. La signification aussi reste obscure. La clarté est bien dans la disposition des masses, non dans l'idée trop particulière pour être bien comprise en dehors d'un cercle restreint. La poésie générale et la portée humaine du sujet restent indécises, et le caractère qui domine est héraldique plus que décoratif.

L'art délicat et nuancé d'Humbert n'a pas cette force rude. Sa manière longtemps hésitante admet des sensations plus complexes, évolue vers la distinction plus que vers la puissance, mais s'enrichit de termes expressifs et tente les grands sujets. Humbert raconte dans un triptyque la vie de la pécheresse Madeleine. Courtisane ironique et sensuelle, parmi les rouges fleurs du désir, elle provoque l'amour des hommes; au brûlant désert, elle jette vers le ciel l'appel de son repentir; réconciliée avec elle-même par la douceur du divin Maître, elle pleure échevelée sur les restes du Christ. Toute l'œuvre est empreinte d'une tristesse pénétrante, et s'il est vrai que le thème central, traité dans un style indécis, n'atteint pas au pathétique intense, du moins la pénitente épuisée de douleur sèche, avec ses yeux ardents qui implorent le rafraîchissement, est-elle une belle et touchante figure. Le coloris savamment rompu laisse une impression de mélancolique tendresse.

Il n'y a qu'un mot à dire d'une grande toile tapageuse où la froide exagération du dessin et la vulgarité de la couleur ne peut pas plus se comparer à la verve lyrique, aux généreuses licences d'un Rubens ou d'un Delacroix, que le bagoût à l'éloquence. La *Bataille* de M. Anquetin ressort de l'art forain plus que de l'art sans épithètes.

*
* *

Il est une classe d'esprits qui me séduit et m'inquiète. Je goûte vivement leur charme sans pouvoir accepter complètement leurs partis pris. Je veux parler de vrais artistes, délicats et sensitifs, qui cherchent la poésie dans l'harmonieux effacement plus que dans l'exaltation du réel. Ils se refusent aux brutalités et je les en loue; ils fuient les contacts vulgaires, et ce serait fort bien si la beauté qu'ils suivent aux sentiers détournés n'était exténuée de langueur. Il y a quelque chose de maladif dans ce raffinement qui dédaigne la matière, et la maladie n'est une grâce qu'à la condition de ne pas devenir un système. Ces œuvres fines, mais un peu froides et d'un goût quintessencié, n'ont pas toujours la saine vigueur de la vie.

Parmi ces précieux artistes qui sont tous plus ou moins des artistes précieux, Aman Jean est le plus subtil, le plus maître de son vouloir et de sa formule. Il emprunte à la nature ses inflexions les plus sinueuses et ses plus gracieuses faiblesses : ses Jocondes frêles ont une vie intérieure, un fin sourire de compréhension ou d'ironie. L'effluve nerveux parcourt réellement leurs corps graciles. Et quel artiste aurait su mieux évoquer la beauté morbide et l'agonie lente de Venise? Cette fille svelte et déhanchée, dont la peau brune est en accord exquis avec le rose cru de sa robe et le noir d'un châle, dans l'atmosphère brouillée des canaux où se gonflent des voiles, de quelle grâce mélancolique et surannée elle embellit sa détresse de petite reine déchue !

La grande toile décorative d'Henri Martin, *Sérénité*, appelle des réflexions analogues. C'est une œuvre d'art très pure et d'une belle expression calme. De nobles pensées s'envolent dans un tendre ciel de printemps, suivies du regard par des jeunes hommes et des vieillards qui pensent, aiment et rêvent à l'ombre des pins droits, sur l'heureuse prairie où court le frisson bleuâtre d'un ruisseau. Par un procédé de touches juxtaposées qui se fondent à distance, l'artiste obtient une enveloppe aérienne et laiteuse. La perspective s'ouvre profonde en ce doux rayonnement. Les habitants de ce bois sacré, vieux époux accotés qui se souviennent et espèrent, jeunes gens mollement couchés ou menant des rondes légères, ont un charme grave; les ombres violettes et le reflet des feuillages fleurissent délicatement les robes blanches. La douceur méditative de l'expression, la maigreur ascétique des formes, éveillent des réminiscences de philosophie platonicienne et de christianisme primitif, et l'on serait convaincu si une certaine affectation de pauvreté ne rappelait par moments, des Champs-Élysées de Virgile, aux Petits Ménages d'Auteuil.

L'excès de suavité confine au dilettantisme et la douceur continue devient fade. On parle sans cesse des Primitifs. Mais ces Primitifs tant invoqués n'atténuaient pas la réalité. Ils peignaient avec toute la science de leur temps, ou plutôt ils recréaient la science avec une ardeur passionnée. Leur style a plutôt quelque chose de tendu dans ses gaucheries invo-

lontaires, et l'énergique synthèse de leur dessin dépasse la nature, loin de rester en deçà. Tous sont des esprits en avant et en conquête, jamais en retrait. L'archaïsme au contraire sent toujours l'artifice, et le balbutiement de l'enfant choque chez l'homme mûr. Faut-il donc revenir à l'enfance pour exprimer le sentiment religieux? N'est-ce pas un sentiment fort, qui accepte et résume la philosophie d'une époque, non un sentiment faible, qui se réfugie dans la puérilité? Une dévotion bégayante n'est pas la piété large qui communie avec la nature et l'humanité. Je ne puis croire, d'ailleurs, que science et naïveté soient deux termes exclusifs. La vraie science, qui s'acquiert par l'amour attentif et passionné de ce qui est, soutient l'originalité, loin de la compromettre. L'art s'appauvrit quand il se refuse à la sensation pleine et forte que nous avons de l'univers. Cette indigence volontaire me gâte l'harmonieuse décoration de Maurice Denis. Je goûte la simplicité heureuse de l'arrangement, la tendresse des lumières et des ombres largement réparties, et l'agrément doucement puéril de certaines figures, non l'accent de religiosité douceâtre et la candeur trop étudiée.

Parmi les lyriques délicats, attentifs à la douceur des rythmes et des accords, je n'oublierai pas Ridel qui groupe harmonieusement ses modernes *Sirènes*, trois jeunes filles enlacées qui dominent une perspective de mer, non plus que Guinier avec son *Retour du travail en Toscane* et son *Harmonie du soir*, deux œuvres d'une fine architecture et d'un sentiment profond; encore moins le goût hardi et la vision délicate de mademoiselle Dufau, qui dans son panneau décoratif de *Tolède*, lumineux et chantant, expose le nu le plus poétique et le plus savoureux des deux Salons.

Le lyrisme de Desvallières et de René Piot est plus véhément. Tous deux subissent encore l'influence de leur maître Gustave Moreau ; mais le second s'en dégage et montre une force bien personnelle dans un groupe d'*Adam et Ève*, où la nature et l'humanité sont pénétrées d'une même ardeur voluptueuse. Le peintre Henri de Groux a, lui, sa volonté et sa vision tout originale : ses poèmes sur Napoléon sont des créations sans précédents, quelque chose comme des odes satiri-

ques. C'est une manière exaltée, hardiment métaphorique et comme furieuse, où le dessin s'enfièvre pour traduire l'enthousiasme et l'horreur tragique de la guerre, où la couleur exaspérée reste pourtant harmonieuse. *Austerlitz* fait flamboyer autour d'un minuscule Empereur, tache blanche et grise au sommet du Pratzen, un éclatant carrousel d'étendards, et roule une marée de casques et de cuirasses, de vaincus et de vainqueurs. *Sainte-Hélène*, avec son ciel sanglant, avec un Napoléon vêtu en planteur et qui s'est effondré parmi les aloès, est le finale tragique et gouailleur d'une épopée macabre. Cet art raffiné et barbare a plus d'étrangeté que de charme.

*
* *

Plus près de la nature, tout un groupe d'artistes étudie le réel dans un mode affectueux et fin, ou dans un sentiment de philosophie ironique. Wéry, un jeune peintre dont le talent s'est déjà signalé par des œuvres délicates, encore qu'un peu théâtrales, fait un grand pas vers le naturel. Sa palette s'égaie de colorations lumineuses et franches. Dans son *Retour de l'École*, de petites Bretonnes courent sur la lande fleurie et baignée d'or rose, vraies enfants futées et sérieuses, aux menus visages mélancoliques ou soudainement épanouis d'un rire frais, et qui portent bien le type de la race. Cela est amoureusement et finement senti et dénote, avec un rare esprit d'observation, un sens délicat d'humanité.

L'intelligence curieuse de Lucien Simon saisit vivement le caractère propre des êtres, et sa verve nuancée d'humour le fixe en traits justes et rapides. Avec un talent alerte de conteur, il poursuit une œuvre où se reflètent parallèlement sa vie intime et les impressions qui lui viennent du dehors. Esprit ouvert et cultivé, il trouve son repos et son plaisir aux aspects sauvages, aux scènes de vie rude et primitive qu'offre cette fin de la terre française qui a l'étrangeté lointaine d'une Laponie. Sans ajouter de poésie conventionnelle à la bizarrerie des êtres et des choses, il raconte le pays de Penmarch, ses vastes espaces nus, ses églises trapues et guerrières, ses habitants massifs qui font tête aux assauts, aux capricieuses colères de la mer variable. Là, sur la lande, il a vu l'as-

semblée des lourds paysans et des femmes bariolées de velours sombres et de galons clairs, coiffés du *bigouden* éclatant et barbare, qui font cercle autour des lutteurs. Il a noté la raideur des corps épais durement projetés l'un contre l'autre et l'immobilité passive des spectateurs qui s'harmonisent bien au paysage de pierre. La vérité est prise sur le vif et transcrite sans périphrases.

Du même peintre, une réunion d'amis qui causent dans l'abandon de l'intimité a l'imprévu et le négligé de la vie réelle. Les physionomies sont lestement touchées plutôt qu'approfondies. Si l'on pense à des œuvres analogues, maintenant classiques, à l'*Atelier*, au *Coin de table*, de Fantin, on estimera sans doute que la vie intérieure et l'union des esprits dans une pensée commune sont ici moins fortement senties que chez le maître austère. Aussi l'enthousiasme de l'un des causeurs fait-il un contraste un peu aigre avec l'aimable laisser aller des autres. La forme, décidée pourtant, laisse l'esprit indécis, parce que l'artiste semble hésiter lui-même entre deux manières de comprendre l'art, l'une plus facile et plus élégante, l'autre plus grave et plus intime.

Rien n'est isolé dans la nature et ses effets les plus délicats sont liés à la structure logique, à la puissante continuité des choses. S'il veut lutter avec elle, l'artiste doit nous amener à la beauté des surfaces par la sûre intelligence de ce qui les soutient. L'expression sentimentale, chez Cottet, dépasse le pouvoir du peintre ; la forme reste courte, le modelé peu substantiel. L'émotion qu'il ressent et veut communiquer ne trouve à ses ordres qu'un style rude et sommaire, qui peut saisir d'abord, mais ne résiste pas à l'analyse. De là des disproportions, des traits cassants, personnages mal reliés l'un à l'autre, figures inorganiques, vides, cernées durement. La modulation de la forme ne se poursuit pas dans l'ambiance qui la dérobe. Il y a plus d'effet extérieur que de vérité, plus de paraître que d'être. Et pourtant, l'atmosphère tragique du pays d'Ouessant enveloppe ces groupes d'orphelines et de veuves, et tous ces deuils faits par la mer ; la couleur forte et grave accompagne bien la poésie douloureuse des thèmes préférés par l'artiste. Il y a des gestes directs, pathétiques et vrais de femmes désolées, dans cette œuvre inégale, où l'on

passe d'une émouvante simplicité à des mises en scène puérilement bizarres. J'admire chez Cottet un esprit intuitif, une sympathie chaleureuse, mais ses résumés trop arbitraires me semblent d'un homme qui croit plus à son émotion qu'au charme supérieur de la vérité.

La grande toile de Roll, l'*Inauguration du pont Alexandre*, vaut surtout par les qualités rares du métier. L'artiste a heureusement esquivé la partie officielle de la scène pour concentrer l'attention sur la théorie des jeunes filles en blanc, groupées sur le vaste escalier. Les blanches robes finement nuancées de gris, les fleurs qui retombent d'un vase, se modèlent légèrement par des valeurs claires dans la lumière diffuse. Mais le sens de la composition est un peu flottant, faute d'un centre et d'un parti pris qui s'impose. Du même artiste, un portrait d'homme est vivant et hardiment campé.

Les procédés n'ont qu'un intérêt secondaire; c'est la valeur d'expression qui compte. L'innovation se justifie alors que, seule, elle peut traduire l'ardeur d'un sentiment neuf et personnel : les néologismes légitimes sont les néologismes de passion ; on peut peindre très fortement sans employer de termes inédits. Ainsi fait Sabatté qui, dans une matière riche et solide, nous intéresse par la seule force de la vérité aux vieilles pierres usées et ambrées d'une église, discrètement y fait passer un humble convoi, ou bien, dans l'atmosphère froide et grise du porche, évoque le monde spécial d'affligées et de pauvres qui s'agite à son ombre. Avec une égale sincérité et sans addition sentimentale, H. de Beaumont pose au creux de l'oreiller le visage rose et fiévreux d'une jeune malade ; d'un pinceau attentif et caressant, il fait vivre la blancheur des rideaux et des draps et le silence inquiet qui veille. Dans ce genre qui ne vaut que par un sentiment vrai, rien de plus simplement et largement peint que les deux toiles du Belge Dierkx, *Rêverie* et *Lessiveuses*. Je citerai aussi l'*Intérieur*, de Saglio, la *Marchande de tableaux* de Darling, le *Soir de Pâques* de Marie Duhem, le *Terrassier* de mademoiselle Delasalle, les *Tisseurs*, d'Armbruster. Le *Fardeau*, de Besson, une femme du peuple accablée sous le faix, est une œuvre ambitieuse et inégale, de tonalité lourde et déplaisante. Le personnage principal, dont le mouvement a de la grandeur,

ne semble pas de même facture que les autres figures et se relie mal à ses entours.

Raffaelli, qui fut un humoriste un peu amer, est aujourd'hui un humoriste gai, qui surprend bien finement la physionomie de nos rues et de nos places, sous des ciels légers de printemps. Il est aussi un peintre amoureux des harmonies claires, et fait chanter sur un fond blanc les nuances chinées et la chair soyeuse de ses œillets, qui ont un charme individuel et vivant. Avec des eaux-fortes en couleur, précises et souples, il renouvelle un métier et atteste la curiosité féconde de son esprit.

Cette année aura mis aussi en évidence le très remarquable dessinateur Louis Legrand. Quelques peintures hardies et d'un caractère très moderne, parfois trop pathologique, nous ramènent à ses dessins, à ses eaux-fortes d'un goût hardi, d'une observation souvent cruelle et d'une âpre imagination; à cette ravissante toilette de danseuses, à cet étrange poème champêtre, l'*Heure de la Chauve-Souris*. Deux pastels d'un modelé gras et fondu ont une qualité supérieure.

Ce sont encore des œuvres enlevées de verve, avec une justesse de termes qui fait songer à Menzel, que la *Sortie de la messe aux Invalides*, et la *Chambre des Députés*, où le fécond dessinateur Renouard a mis toute sa bonhomie et toute sa malice. Les dessins et les eaux-fortes d'Heidbrinck, cet humoristique mélancolique dont j'aime le talent sincère, nous montrent que sa fantaisie s'appuie sur une science robuste. Ses études de nu plaisent par leur plénitude et leur fermeté. Une *Tête de vieillard* et de vivantes aquarelles de Vierge ont le mouvement passionné que ce grand et original illustrateur communique à tout ce qu'il touche. Les eaux-fortes, les bois en couleur de Lepère sont aussi des merveilles d'invention agile et de forte précision. Un autre spirituel dessinateur, Jean Veber, nous amuse par ses imaginations hardies et plaisantes, en deux petites toiles de couleur hoffmannesque : les *Maisons ont des visages* et le *Mariage de raison*. Je ne veux pas oublier non plus les eaux-fortes de Piet qui raconte ailleurs avec une joyeuse verve de couleur les marchés de Zélande et de Bretagne; les fines esquisses de Guiguet ni les remarquables dessins de mademoiselle Bloomfield; les fort beaux pastels de

Prins, ni ceux de Fromuth. Léveillé, dans ses bois d'après Rodin, est le consciencieux et savant graveur que l'on sait. Waltner et Focillon ont reproduit avec une intelligence pénétrante de leurs modèles, l'un le *Victor Hugo* de Puvis, l'autre l'admirable *Toilette* de Corot. Duchemin s'est attaqué bravement et non sans bonheur au *Balzac* de Rodin.

Plusieurs jeunes peintres qui se rapprochent avec une ardente sincérité de la nature et de la vie font apprécier la force d'une observation toute personnelle et la délicatesse de leur métier. Ainsi, dans ses dessins de femmes et de marins d'Ouessant, dans ses compositions expressives pour le *Pays d'Ouest* de Gustave Geffroy, Milcendeau dégage énergiquement la rude et vierge grandeur de la race, interprète avec acuité les passions et les caractères. Le Pan de Ligny fait chanter sous l'ombre fraîche d'un verger breton les costumes éclatants de ses couturières. La vigueur est lourde encore dans les portraits, les scènes d'intérieur et les natures mortes de Jules Flandrin ; mais de justes valeurs s'indiquent dans un coloris un peu boueux, et j'aime ce sentiment exact des volumes qui donne à un corps de femme sa robuste plénitude. Charles Guérin pose exactement les rapports du ciel, de l'eau, des ombrages, dans son *Jardin du Luxembourg*, où des couples d'étudiants et d'étudiantes promènent leur flânerie juvénile et leur grâce amoureuse.

Dans cet ordre, je ne vois rien au Salon qui atteste une intelligence plus affinée, une plus jolie qualité de peinture, que les toiles d'Evenepoel : scènes de rue et de théâtre, traitées avec un humour discret, dans un exquis papotage de couleur. Dans ses portraits des peintres Milcendeau et Bussy, le jeune artiste se révèle comme un physionomiste étonnamment individuel, tant il a bien saisi, de l'un, la mine décidée et les yeux fouilleurs, de l'autre, l'air inquiet et réfléchi.

Quelle jolie promesse encore dans ces toiles de Lebasque, où s'annonce la gentillesse d'un esprit, où la nature s'ouvre, respire et chante dans une atmosphère légère et poudroyante ! Cette *Maternité*, — une jeune femme tenant sur ses genoux l'enfant émerveillé des fleurs que sa sœur lui apporte, — a le caractère noble et fin d'une fresque. J'aime plus encore une baignade de jeunes corps sains et drus dans l'ombre fraîche

d'un ruisseau encaissé, ces rais vibrants de soleil, ces notes vives et ces bleus sombres et violacés unis dans une douce harmonie, cette petite toile riche et profonde qui s'encadre merveilleusement dans l'or : tout cela est tendre, subtil, et d'un charmant naturel.

L'art n'est pas toujours où on le cherche ; mais quel plaisir de l'épier à son réveil, d'entendre l'accent ému d'une jeune voix ! Les fleurs de mademoiselle Lisbeth Carrière donnent cette douce impression. De fraîches anémones qui vivent leur vie délicate de fleurs et se doublent d'un reflet, un verre de Venise dont les spirales ont leur élégance fragile, ces choses gracieuses sont évoquées d'une touche ferme et légère. Je cite trop rapidement de jeunes peintres passionnés à la recherche du vrai et dont le talent en formation ou déjà sûr est riche de promesses pour un prochain avenir : Borgex et ses intérieurs paysans, Godien et son beau *Théâtre*, Briandeau, Garrido, Gilsoul, Souillet, Laprade, Arsénius, Agard, Braut, Whytsman et Ranft qui tous ont une vision fine et poétique des choses de nature : Duchemin, Canals, Leigh, Koopman, Huklenbrok et leurs scènes de mœurs, mademoiselle Azar du Marest et son *Harmonie du Soir*, bien délicatement imaginée. Il y a là une réserve de forces vivaces et prêtes à l'action.

***

Le portrait se confond de plus en plus avec la peinture de la vie intime. Nous aimons à voir l'homme, non pas en représentation, mais dans son habitude ; et le mode de présentation directe a si bien prévalu que beaucoup de portraits sont des scènes de vie privée et que beaucoup de scènes de mœurs sont des portraits. Mademoiselle Breslau a l'intelligence la plus fine des caractères et cette sympathie active qui les pénètre à fond. En psychologue incisive et tendre, elle scrute ses modèles, découvre la raison de leur charme et les aime pour les avoir si bien compris. Enfants et jeunes filles, figures rieuses et pensives, se parent d'une grâce spirituelle. Le scintillement clair des yeux enfantins, la vibration aiguë des regards se fixent dans l'esprit. On dirait qu'elle saisit le magnétisme et le courant électrique par où la pensée et le

sentiment jaillissent des yeux purs, étonnés ou amoureux. La *Couseuse* et le *Miroir* sont deux merveilles de puérile et fraîche innocence.

Jacques Blanche a fréquenté les grands portraitistes anglais; à leur exemple il veut donner un tour familier à ce genre qui chez nous tend aisément à se guinder. Le *Portrait de Chéret* est vivant et d'un jet hardi. L'auteur des sémillantes affiches qui égayent nos rues est représenté dans le feu de l'action; le vif artiste monte à l'assaut de la toile où sa verve facile évoquera des Folies : son regard cherche dans le vide l'image entrevue. Dans une manière plus coulante, Jacques Blanche n'a pas rendu moins sûrement la physionomie spirituelle, offensive et gouailleuse du critique Willy, assis sur un banc de jardin avec sa femme — c'est parfait de naturel et d'évidente ressemblance. D'autres toiles d'une saveur plus acide rappellent les attaches du peintre avec l'art d'outremer — expliquent l'évolution d'un talent qui devient tous les jours plus libre et plus aisé. Je retrouve ces mêmes qualités de naturel dans un grand *Portrait de famille* de Baschet, qui contient de bien jolies parties de couleur, des physionomies gracieuses et fines, des minois éveillés d'enfants. Peut-être l'artiste n'a-t-il été prudent qu'à demi en rappelant Velasquez et ses Menines; mais l'œuvre, dans sa mesure, est d'un talent aimable et distingué. Le *Portrait de madame D...*, par Bonnat, a la fermeté et la franchise un peu rudes qui recommandent un artiste épris de vérité et peu soucieux de périphrases. Celui d'un officier, par Maxence, est d'une fort belle allure, martiale et simple. Rosset-Granger, avec un portrait de fillette parisienne, éveillée et nerveuse, avec deux liseuses, d'un sentiment très purement français, expose aussi une étude de nu souple et vivante, où l'on sent un goût fervent d'art et de vérité.

Zuloaga se rattache aux fortes traditions d'un art passionné de nature en peignant avec une verve fougueuse et précise deux Espagnoles animalement vivantes et représentatives de la race. Je citerai ici l'étude décorative d'Agache qui est à la fois le portrait d'une femme et l'image de l'idée fixe; et l'Hommage de Dubufe à Puvis de Chavannes, parce que l'effigie du maître, absorbé dans sa rêverie lointaine, en est

la partie la plus solide. Je ne puis qu'énumérer les toiles de Lerolle d'Hémery, de Burdy, de Lee-Robbins; parmi les dessins, les définitions délicates de Bellery-Desfontaines, et de madame Simon. Je goûte tout spécialement le portrait de femme de M. Duvent, aussi original de sentiment que de couleur, et l'œuvre forte où la touche vibrante d'un jeune peintre, d'Estienne, a fait vivre une figure de grand'mère lisant.

On me pardonnera de passer rapidement cette année sur le paysage, qui n'apporte pas ici de révélation soudaine. Je me contenterai donc de grouper nos paysagistes selon leurs affinités. Je noterai l'agreste poésie de Pointelin et de Harpignies, le fin sentiment rural de Barau, qui expose un bien délicat effet d'automne jaune et gris, la pénétrante rêverie de Gosselin et de Moullé, les sensations fraîches et vives de Lebourg, de Moreau-Nélaton, de Garnot; la fantaisie gracieuse de Morlot et de Foreau; l'invention hardiment décorative d'Auburtin, dans un grand paysage maritime, et celle plus discrète de Dauchez, en des pages harmonieuses et grises, enfin les mythologies nobles, graves, un peu trop voilées de Ménard; chez les étrangers, les humides colorations des Anglais, Inness, Lindner, Brown, Gihon; les délicieuses impressions du Canadien Morrice; chez les Belges, la finesse robuste de Willaert et de Claus. Une œuvre entre toutes me retient par un charme inédit de noblesse et de beauté, je veux parler du très original *Clair de lune* où l'artiste belge Frédéric a peint, dans un sentiment si grave, avec la pieuse exactitude des anciens maîtres, les grands pays muets longuement étendus sous un ciel nocturne. J'y reconnais cette précision de détail chère à l'auteur des « Ages de l'ouvrier », mais ici elle ne nuit pas à la grandeur de l'ensemble, et la molle ondulation des guérets, la montée du village, la petite église endormie sous la nuit claire, ont à la fois une réalité intense, une large poésie.

*
* *

Il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter, et, malgré des pertes trop sensibles, l'art prouve aujourd'hui sa vitalité par le nombre et l'ardeur des recrues qui prennent rang à leur tour. De nouvelles directions s'indiquent : toutes semblent tendre

à dépouiller l'art de la morgue pédante où il se renfermait. Cela n'est pas un mal s'il a, comme je le pense, tout intérêt à se rapprocher de nous par une familiarité émouvante, à nous parler de nos propres angoisses et de nos propres douleurs. L'artiste doit être une des consciences vivantes du temps présent. Car il serait vraiment étrange que les hommes qui se jugent qualifiés pour communiquer publiquement leur pensée se désintéressent de ce qui fait vivre les autres hommes et n'aient rien à leur raconter que de menues distractions et des impressions de voyage. Du moins, ce n'est pas ainsi que l'entendaient un Vinci, un Durer, ces grands esprits qui furent énergiquement mêlés aux plus beaux mouvements de la pensée humaine et qui, sous une forme indirecte, en ont fait passer dans leur œuvre les mystérieux et puissants reflets. J'entends bien qu'il importe d'abord de bien peindre, mais l'art serait chose trop vaine s'il ne nous offrait que la volupté des beaux tons, s'il ne renfermait une philosophie. Je ne parle pas de doctrine abstraite. L'art ne doit ni prêcher ni enseigner; toutes les fois qu'il l'a voulu faire, il s'est diminué. Mais il doit nous révéler le sens de la vie et nous faire sentir sa profonde et sérieuse beauté. L'intuition de l'artiste ressuscite dans sa fraîcheur éternelle et dans sa divine inconscience le monde que la critique et l'analyse émiettent assez à nos esprits. Par la « délectation », pour emprunter un mot à Poussin, il nous communique la légère et délicieuse ivresse qui, affinant ses sens, lui a révélé la grâce de tout.

C'est par une sensibilité plus fine et plus frémissante que celle de nos âmes faibles, qu'il communie avec l'univers. Dès que l'artiste se durcit, il peut bien garder sa maîtrise technique, il perd le meilleur de lui-même et ce qui, à vrai dire, était sa raison d'être. L'ardeur toujours renouvelée de vivre et le besoin profond de tendresse ont soutenu jusqu'au bout les immortels amants de la vie, ceux qui l'ont chantée avec la plus communicative ivresse, Titien, Rembrandt, Rubens. Si tant de jeunes gens bien doués s'arrêtent en chemin, c'est qu'ils n'ont pas su se donner la seconde éducation que l'École ne leur doit pas, celle de la sensibilité. L'amour n'a pas fécondé les notions qui restent

stériles dans la froide région de l'intelligence. Une fois apprises l'orthographe et la grammaire, l'artiste ne peut se dérober au besoin de se créer une conscience d'humanité, de découvrir en lui-même la faculté d'expansion et de tendresse qui le porte vers ses semblables. L'art est une sympathie active et spontanée qui invite l'homme aux confidences ; il n'est pas la charité, mais il a ceci de commun avec elle qu'il veut non la docilité soumise mais la liberté hardie de l'amour. La sincérité est toute sa noblesse. Que l'artiste d'abord soit vrai avec lui-même ; qu'il se juge et renonce à ce qui n'est pas pas lui. Qu'il se compare aussi, car il ne peut s'arroger le droit de parler aux hommes s'il ne se reconnaît une générosité supérieure. En révolte contre nos habitudes, en accord avec nos instincts, il n'a pas à se soumettre au niveau commun. C'est à lui de réagir, au contraire, par une fière intransigeance. L'indépendance est bien réellement pour lui un devoir : car il ne doit, il ne peut parler que d'après son cœur. La conquête de la personnalité est l'épreuve de toute vie humaine ; pas un de nous qui pour agir ne doive résoudre ce problème. Mais combien plus celui qui veut élever la voix est-il tenu de remporter sa victoire décisive au fond de sa conscience ! L'artiste ne peut s'exprimer qu'en vainqueur ; et c'est le drame caché, douloureux et beau, dont l'écho retentit dans toute œuvre vivante. En s'affranchissant, d'ailleurs, il ne se met pas en rébellion contre les lois éternelles. Il comprend qu'il ne peut vivre qu'en intime union avec elles : il affirme seulement le droit qu'a tout être de tendre par ses voies propres et selon sa nature vers un idéal humain. Se mouvoir librement dans l'ordre aimé et senti, avoir fait de la règle un rythme intérieur, et retrouver l'allégresse de l'âge qui ne connaissait pas la règle, c'est l'Éden intellectuel où l'artiste convie sur ses pas les hommes de bonne volonté.

MAURICE HAMEL.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LIVRES NOUVEAUX

LES MORTS QUI PARLENT, par **E.-M. de Vogüé.**

Sous la forme attachante de romans, c'est toute l'histoire de la France contemporaine que M. E.-M. de Vogüé se propose d'écrire. Il jette ses personnages imaginaires dans les événements réels dont nous avons été les témoins ; et, bien particuliers, vivant d'une vie propre, ses héros incarnent en eux ces passions de groupes sociaux et politiques, ces ardentes idées générales qui luttent entre elles pour la vie, presque chaque jour à la tribune, et parfois se déchaînent dans la rue. Les *Morts qui parlent*, c'est tout le passé, et c'est tout ce qu'il enseigne aux âmes inquiètes et attentives de ceux qui l'écoutent, le passé qui a été jeune, lui aussi, « riche d'énergie et d'amour ». Mais le grand mérite de ce livre, c'est qu'il ne contient pas seulement des idées et des faits : M. E.-M. de Vogüé a su animer ses moindres personnages . Et il y a de la haine, et il y a de l'amour, dans toutes ces âmes, et, partout dans le livre, il y a de la vie.

LE 1er RÉGIMENT DE TIRAILLEURS ALGÉRIENS, HISTOIRE ET CAMPAGNES, par le **lieutenant Victor Duruy.**

S'il est vrai que la collection des Historiques de Régiments forme le plus beau monument élevé à la gloire de l'armée française, il l'est aussi que l'important ouvrage consacré au 1er tirailleurs occupe une des places d'honneur dans cette collection. Depuis la formation du premier bataillon de Turcos, en 1841, sur tous les champs de bataille d'Afrique, de Crimée, d'Italie, du Mexique, de France, du Tonkin et de Madagascar l'auteur suit pas à pas, avec une précision minutieuse et alerte, ce beau régiment. Une préface d'Ernest Lavisse, des fac-similés d'aquarelles d'Édouard Detaille, de nombreuses gravures, des plans et des cartes ajoutent encore à l'intérêt de ce livre, digne du corps d'élite dont il retrace les exploits et du nom dont il est signé.

DES RELIGIONS COMPARÉES AU POINT DE VUE SOCIOLOGIQUE, par **Raoul de la Grasserie.**

L'originalité de l'auteur est de considérer, dans certains cas, la religion comme une science véritable : elle viendrait terminer, avec la philosophie et la synthèse des sciences positives, la sériation des sciences et la couronner. Elle constituerait une sociologie supérieure à la sociologie ordinaire, « embrassant dans son lien non seulement les hommes, mais tous les êtres cosmiques » : de là le nom de « cosmosociologie » que lui donne l'auteur. Cette manière d'envisager la religion est assurément intéressante, et, même sans partager les idées de M. Raoul de la Grasserie, il faut reconnaître qu'il en a su déduire, dans l'observation concrète des religions, de très curieuses conséquences.

LES CONTEMPORAINS, — septième série, — par **Jules Lemaître.**

Ce volume nouveau s'ouvre par l'étude si complète et si documentée que M. Jules Lemaître consacra jadis à Marceline Desbordes-Valmore. Le poète est connu de tous. La femme n'est pas moins intéressante. M. Jules Lemaître a commenté pour nous les lettres de Marceline ; il a su deviner sous certaines phrases plus mystérieuses les secrets souvenirs qui s'y évoquent. Le volume contient d'autres études ; nos lecteurs n'ont pas oublié les pages publiées ici même sur l' « *Amour* » *selon Michelet ;* il contient aussi toute une série de figurines, des comptes rendus de premières, et même des chroniques. La pensée souple et ondoyante de M. Jules Lemaître est à l'aise dans tous les sujets ; on aimera ce livre où elle s'est partout légèrement posée selon les hasards de la fantaisie ou de l'actualité.

LE PORTUGAL ET LE SAINT-SIÈGE, par **le marquis Mac Swiney de Mashanaglass.**

Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire, on voit les souverains échanger des cadeaux en témoignage d'amitié et de cordiale entente. Les papes voulurent, naturellement, faire participer leurs présents des trésors spirituels dont ils disposent : l'envoi de l'épée et du chapeau ducal constituait, on le sait, une sorte d'investiture. Quant aux langes bénis, « ces précieuses layettes n'ont encore attiré, malgré l'intérêt qui s'y rattache, ni l'attention, ni même la curiosité des historiens ». Ces deux courts volumes abondent en détails pour la plupart inédits qui ont été fournis à l'auteur, chambellan intime de Sa Sainteté, par les archives du Vatican.

LES PAYSANS ET LA QUESTION PAYSANNE EN FRANCE DANS LE DERNIER QUART DU XVIIIe SIÈCLE, par **N. Karéiew**, traduit du russe par **Mlle C.-W. Woynarowska.**

Comment évolua, en France, de 1774 à 1793, la condition des terres, et la condition des paysans ; quelle était la situation de la population rurale à la veille de la Révolution ; quelles réformes furent réclamées aux élections de 1789 et formulées dans les Cahiers ; quelles réformes furent tentées, dans l'organisation et la répartition de la propriété du sol, par la Constituante et la Législative, et quels résultats généraux furent amenés par la vente des biens nationaux ; — toutes ces questions, dont la complexité est infinie, furent étudiées il y a vingt ans par l'historien russe M. Karéiew, au moyen des documents de nos archives, dans un livre dont la nouveauté et la science furent célébrées alors par tous ceux qui surent lire l'original. Après vingt années, l'ouvrage reste neuf et précieux, et il faut savoir gré à mademoiselle Woynarowska de nous en donner une claire et commode traduction.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 10656-5-99. — (Encre Lorilleux).